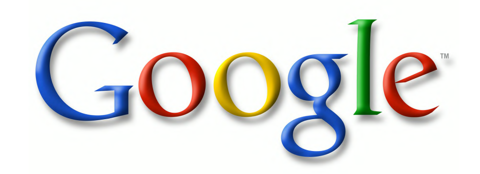
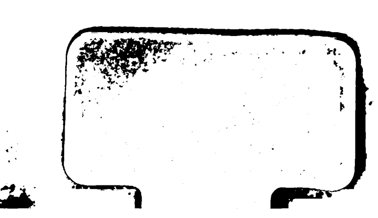





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





# OPUSCULES
# POÉTIQUES.

# OPUSCULES

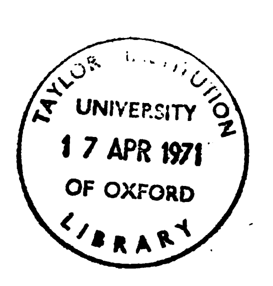
# POÉTIQUES,

*Par M. le Chevalier* DE PARNY.



*A AMSTERDAM.*

1779.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 APR 1971
OF OXFORD
LIBRARY



# POÉSIES ÉROTIQUES.



## LIVRE PREMIER.

### A ÉLÉONORE.

AIMER à treize ans, dites-vous,
C'eſt trop tôt : eh, qu'importe l'âge ?
Avez-vous beſoin d'être ſage,
Pour goûter le plaiſir des fous ?
Ne prenez pas pour une affaire
Ce qui n'eſt qu'un amuſement ;
Lorſque vient la ſaiſon de plaire,
Le cœur n'eſt pas long-tems enfant.

Au bord d'une onde fugitive,
Reine des buiſſons d'alentour,
Une roſe demi - captive
S'ouvroit aux rayons d'un beau jour.
Égaré par un goût volage,
Dans ces lieux paſſe le Zéphir:
Il l'apperçoit, & du plaiſir
Lui propoſe l'apprentiſſage;
Mais en vain : ſon air ingénu
Ne touche point la fleur cruelle.
De grâce, laiſſez-moi, dit-elle;
A peine vous ai-je entrevu;
Je ne fais encor que de naître:
Revenez ce ſoir, & peut-être
Serez-vous un peu mieux reçu.
Zéphir s'envole à tire-d'aîles,
Et va ſe conſoler ailleurs;
Ailleurs, car il en eſt des fleurs
A peu près comme de nos Belles.
Tandis qu'il fuit, s'élève un vent
Un peu plus fort que d'ordinaire,
Qui de la Roſe, en ſe jouant,
Détache une feuille légère;
La feuille tombe, & du courant
Elle ſuit la pente rapide;
Une autre feuille en fait autant,

Puis trois, puis quatre ; en un moment,
L'effort de l'Aquilon perfide
Eut moiſſonné tous ces appas
Qu'apprêtoit une main divine
Pour des Amans plus délicats.
Le Zéphir revint ; mais, hélas!
Il ne reſtoit plus que l'épine.

## *LE LENDEMAIN.*

Tu l'as connu, ma chère Éléonore,
Ce doux plaiſir, ce péché ſi charmant
Que tu craignois, même en le déſirant ;
En le goûtant, tu le craignois encore.
Eh bien, dis-moi ; qu'a-t-il donc d'effrayant ?
Que laiſſe-t-il après lui dans ton ame ?
Un léger trouble, un tendre ſouvenir,
L'étonnement de ſa nouvelle flamme,
Un doux regret, & ſur-tout un déſir.
Déjà la roſe aux lis de ton viſage
    Mêle ſes brillantes couleurs ;
Dans tes beaux yeux, à la pudeur ſauvage
    Succèdent les molles langueurs,
    Qui de nos plaiſirs enchanteurs
Sont à la fois la ſuite & le préſage.
Déjà ton ſein doucement agité,

Avec moins de timidité,
Repouſſe la gaze légère
Qu'arrangea la main d'une mère,
Et que la main du tendre amour
Moins diſcrète & plus familière
Saura déranger à ſon tour.
Une agréable rêverie
Remplace enfin cet enjoûment,
Cette piquante étourderie,
Qui déſeſpéroient ton Amant;
Et ton ame plus attendrie
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux ſentiment
D'une douce mélancolie.

Ah! laiſſons nos triſtes cenſeurs
Traiter de crime abominable
Le ſeul charme de nos douleurs,
Ce plaiſir pur, dont un Dieu favorable
Mit le germe dans tous les cœurs.
Ne crois pas à leur impoſture;
Leur zèle barbare & jaloux
Fait un outrage à la nature;
Non, le crime n'eſt pas ſi doux.

## AVIS A ÉLÉONORE.

Dès que la nuit ſur nos demeures
Planera plus obſcurément ;
Dès que ſur l'airain gémiſſant
Le marteau frappera douze heures ;
Sur les pas du fidèle Amour,
Alors les plaiſirs par centaine
Voleront chez ma Souveraine,
Et les voluptés tour-à-tour
Prendront ſoin d'amuſer leur Reine.
Ils y reſteront juſqu'au jour ;
Et ſi la matineuſe aurore
Oublioit d'ouvrir au ſoleil
Ses larges portes de vermeil,
Le ſoir ils y ſeroient encore.



## LA PRÉCAUTION DANGEREUSE.

Ô la plus belle des maîtresses!
Fuyons dans nos plaisirs la lumière & le bruit;
Ne disons point au jour les secrets de la nuit;
Aux regards inquiets dérobons nos caresses.
L'amour heureux se trahit aisément!
Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive;
Je crains ce vieil Argus, au cœur de diamant,
Dont la vertu brusque & rétive
Ne s'adoucit qu'à prix d'argent.
Durant le jour, tu n'es plus mon Amante.
Si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir;
Défends à ton amour le plus léger soupir;
Affecte un air distrait; que ta voix séduisante
Évite de frapper mon oreille & mon cœur;
Ne mets dans tes regards ni trouble, ni langueur.
Hélas! de mes conseils je me repens d'avance.
Ma chère Éléonore, au nom de nos amours,
N'imite pas trop bien cet air d'indifférence:
Je dirois, c'est un jeu; mais je craindrois toujours.



## *LES SERMENS.*

OUI, j'en atteste la nuit sombre
Confidente de nos plaisirs,
Et qui verra toujours son ombre
Disparoître avant mes désirs;
J'atteste l'étoile amoureuse
Qui pour voler au rendez-vous
Me prête sa clarté douteuse;
Je prends à témoin ces verroux
Qui souvent réveilloient ta mère,
Et cette parure étrangère
Qui trompe les regards jaloux;
Enfin, j'en jure par toi-même,
Je veux dire par tous mes Dieux;
T'aimer est le bonheur suprême,
Il n'en est point d'autre à mes yeux.
Viens donc, ô ma belle Maîtresse,
Perdre tes soupçons dans mes bras.
Viens t'assurer de ma tendresse,
Et du pouvoir de tes appas.
Aimons, ma chère Éléonore:
Aimons au moment du réveil;
Aimons au lever de l'aurore;
Aimons au coucher du soleil;
Durant la nuit aimons encore.

## LA FRAYEUR.

T'EN fouviens-tu, mon aimable Maîtreffe,
De cette nuit où nos brûlans défirs
Et de nos goûts la libertine adreffe
A chaque inftant varioient nos plaifirs ?
De ces plaifirs le docile théâtre
Favorifoit nos rapides élans ;
Mais tout-à-coup les fupports chancelans
Furent brifés dans ce combat folâtre,
Et fuccombant à nos tendres ébats,
Sur le parquet tombèrent en éclats.
Des voluptés tu paffas à la crainte ;
L'étonnement vint refferrer foudain
Ton foible cœur palpitant fous ma main ;
Tu murmurois, je riois de ta plainte ;
Je favois trop que le Dieu des Amans
Sur nos plaifirs veilloit dans ces momens.
Il vit tes pleurs ; Morphée, à fa prière,
Du vieil Argus que réveilloient nos jeux
Ferma bientôt & l'oreille & les yeux,
Et de fon aîle enveloppa ta mère.
L'aurore vint, plutôt qu'à l'ordinaire,
De nos baifers interrompre le cours ;
Elle chaffa les timides amours ;

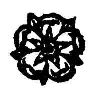
Mais ton ſouris, peut-être involontaire,
Leur accorda le rendez-vous du ſoir.

Ah! ſi les Dieux me laiſſoient le pouvoir
De diſpenſer la nuit & la lumière,
Du jour naiſſant la jeune avant-courière
Viendroit bien tard annoncer le ſoleil;
Et celui-ci, dans ſa courſe légère,
Ne feroit voir au haut de l'hémiſphère
Qu'une heure ou deux ſon viſage vermeil.
L'ombre des nuits dureroit davantage,
Et les amours auroient plus de loiſir.
De mes inſtans l'agréable partage
Seroit toujours au profit du plaiſir.
Dans un accord réglé par la ſageſſe,
Au doux ſommeil j'en donnerois un quart;
Le Dieu du vin auroit ſemblable part;
Et la moitié ſeroit pour ma Maîtreſſe.



## LE BOUQUET.

Dans ce moment les politesses,
Les souhaits vingt fois répétés,
Et les ennuyeuses caresses,
Pleuvent sans doute à tes côtés.
Après ces complimens sans nombre,
L'amour fidèle aura son tour :
Car dès qu'il verra la nuit sombre
Remplacer la clarté du jour,
Il s'en ira, sans autre escorte
Que le plaisir tendre & discret,
Frappant doucement à ta porte,
T'offrir ses vœux & son bouquet.
Quand l'âge aura blanchi ma tête,
Réduit tristement à glaner,
J'irai te souhaiter ta fête,
Ne pouvant plus te la donner.



## *SOUVENIR.*

DÉJA la nuit s'avance, & du ſombre orient
Ses voiles par dégrés dans les airs ſe déploient.
Sommeil, doux abandon, image du néant,
Des maux de l'exiſtence heureux délaſſement,
Tranquille oubli des ſoins où les hommes ſe noient;
Et vous, qui nous rendez à nos plaiſirs paſſés,
Touchante Illuſion, Déeſſe des menſonges,
Venez dans mon aſile, & ſur mes yeux laſſés
Secouez les pavots & les aimables ſonges.
Voici l'heure où trompant les ſurveillans jaloux,
Je preſſois dans mes bras ma Maîtreſſe timide.
Voici l'alcove ſombre où d'une aîle rapide
L'eſſaim des voluptés voloit au rendez-vous.
Voici le lit commode où l'heureuſe licence
Remplaçoit par dégrés la mourante pudeur.
Importune vertu, fable de notre enfance,
Et toi, vain préjugé, fantôme de l'honneur,
Combien peu votre voix ſe fait entendre au cœur!
La nature aiſément vous réduit au ſilence;
Et vous vous diſſipez au flambeau de l'amour,
Comme un léger brouillard aux premiers feux du jour.

Momens délicieux, où nos baiſers de flamme,
Mollement égarés, ſe cherchent pour s'unir!

Où de douces fureurs s'emparant de notre ame
Laiſſent un libre cours au bizarre déſir!
Momens plus enchanteurs, mais prompts à diſparoître;
Où l'eſprit échauffé, les ſens, & tout notre être,
Semblent ſe concentrer pour hâter le plaiſir!
Vous portez avec vous trop de fougue & d'ivreſſe;
Vous fatiguez mon cœur qui ne peut vous ſaiſir,
Et vous fuyez ſur-tout avec trop de vîteſſe;
Hélas! on vous regrette, avant de vous ſentir!
Mais, non; l'inſtant qui ſuit eſt bien plus doux encore.
Un long calme ſuccède au tumulte des ſens;
Le feu qui nous brûloit par dégrés s'évapore;
La volupté ſurvit aux pénibles élans;
L'ame ſur ſon bonheur ſe repoſe en ſilence;
Et la réflexion, fixant la jouiſſance,
S'amuſe à lui prêter un charme plus flatteur.
Amour, à ces plaiſirs l'effort de ta puiſſance
Ne ſauroit ajouter qu'un peu plus de lenteur.



## AU GAZON

### FOULÉ PAR ÉLÉONORE.

TRÔNE de fleurs, lit de verdure,
Gazon planté par les amours,
Recevez l'onde fraîche & pure
Que ma main vous doit tous les jours.
Couronnez-vous d'herbes nouvelles;
Croiſſez, gazon voluptueux.
Qu'à midi, Zéphire amoureux
Vous porte le frais ſur ſes aîles;
Que ces lilas entrelacés
Dont la fleur s'arrondit en voûte,
Sur vous mollement renverſés,
Laiſſent échapper goutte à goutte
Les pleurs que l'aurore a verſés.
Sous les appas de ma Maîtreſſe
Ployez toujours avec ſoupleſſe,
Mais ſur le champ relevez-vous;
De notre amoureux badinage
Ne gardez point le témoignage;
Vous me feriez trop de jaloux.

# FRAGMENT D'ALCÉE,

## POÈTE GREC.

QUEL eſt donc ce devoir, cette fête nouvelle,
Qui pour dix jours entiers t'éloignent de mes yeux?
Qu'importe à nos plaiſirs l'Olympe & tous les Dieux,
Et qu'eſt-il de commun entre nous & Cybèle?
De quel droit m'oſe-t-elle arracher de tes bras?
Se peut-il que du Ciel la bonté paternelle
Ait choiſi pour encens les malheurs d'ici-bas?
Reviens de ton erreur, crédule Éléonore.
Si tous deux égarés dans l'épaiſſeur du bois,
Au doux bruit des ruiſſeaux mêlant nos douces voix,
Nous nous diſions ſans fin, je t'aime, je t'adore;
Quel mal feroit aux Dieux notre innocente ardeur?
Sur le gazon fleuri, ſi près de moi couchée
Tu rempliſſois tes yeux d'une molle langueur;
Si ta bouche brûlante à la mienne attachée
Jettoit dans tous mes ſens une vive chaleur;
Si mourant ſous l'excès d'un bonheur ſans meſure,
Nous renaiſſions encor, pour encor expirer;
Quel mal feroit aux Dieux cette volupté pure?
La voix du ſentiment ne peut nous égarer,
Et l'on n'eſt point coupable en ſuivant la nature.

Ce Jupiter qu'on peint si fier & si cruel,
Plongé dans les douceurs d'un repos éternel,
De ce que nous faisons ne s'embarasse guère.
Ses regards déployés sur la nature entière
Ne se fixent jamais sur un foible mortel.
Va, crois-moi, le plaisir est toujours légitime;
L'amour est un devoir, l'indifférence un crime.

Laissons la vanité, riche dans ses projets,
Se créer sans effort une seconde vie;
Laissons-la promener ses regards satisfaits
Sur l'immortalité; rions de sa folie.
Cet abyme sans fond où la mort nous conduit
Garde éternellement tout ce qu'il engloutit.
Tandis que nous vivons, faisons notre Élisée;
L'autre n'est qu'un beau rêve inventé par les Rois,
Pour ranger leurs sujets sous la verge des loix;
Et cet épouvantail de la foule abusée,
Ce Tartare, ces fouets, cette urne, ces serpens,
Font moins de mal aux morts que de peur aux vivans.



## DÉLIRE.

Rions, buvons, ô mes amis!
Occupons-nous à ne rien faire.
Laiſſons murmurer le vulgaire,
Le plaiſir eſt toujours permis.
Que notre exiſtence légère
S'évanouiſſe dans les jeux.
Vivons pour nous, ſoyons heureux,
N'importe de quelle manière.
Un jour il faudra nous courber
Sous la main du tems qui nous preſſe;
Mais jouiſſons dans la jeuneſſe,
Et dérobons à la vieilleſſe
Tout ce qu'on peut lui dérober.

## LA RECHUTE.

C'en eſt fait, j'ai briſé mes chaînes,
Amis, je reviens dans vos bras;
Les Belles ne vous valent pas,
Leurs faveurs coûtent trop de peines;
Je leur dis adieu pour toujours.
Bouteille long-tems négligée,
Remplace chez moi les amours,
Et diſtrais mon ame affligée.

Buvons, ô mes amis, buvons.
C'eſt le ſeul plaiſir ſans mèlange;
Il eſt de toutes les ſaiſons;
Lui ſeul nous conſole & nous venge
Des maîtreſſes que nous perdons.
Que dis-je, malheureux? ah! qu'il eſt difficile
De feindre la gaité dans le ſein des douleurs!
La bouche ſourit mal, quand les yeux ſont en pleurs.
Repouſſons loin de nous ce nectar inutile.
Et toi, tendre amitié, plaiſir pur & divin,
Non, tu ne ſuffis plus à mon ame égarée.
Au cri des paſſions qui grondent dans mon ſein
En vain tu veux mêler ta voix douce & ſacrée.
Tu gémis de mes maux qu'il falloit prévenir;
Tu m'offres ton appui lorſque la chute eſt faite,
Et tu ſondes ma plaie au lieu de la guérir.
Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète;
Laiſſe-moi m'étourdir ſur la réalité;
Laiſſe-moi m'enfoncer dans le ſein des chimères,
Tout courbé ſous les fers chanter la liberté,
Saiſir avec tranſport des ombres paſſagères,
Et parler de félicité,
En verſant des larmes amères.

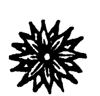
Ils viendront ces paiſibles jours,
Ces momens du réveil, où la raiſon ſévère

Dans la nuit des erreurs fait briller sa lumière,
Et dissipe à nos yeux le songe des amours.
Le tems qui d'une aîle légère
Emporte, en se jouant, nos goûts & nos penchans,
Mettra bientôt le terme à mes égaremens.
O mes amis! alors échappé de ses chaînes,
Mon cœur dans votre sein déposera ses peines;
Ce cœur qui vous trahit revolera vers vous.
Sur votre expérience appuyant ma foiblesse,
Peut-être je pourrai d'une folle tendresse
Prévenir les retours jaloux.
Sur les plaisirs de mon aurore
Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs,
Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs,
Et même en rougissant, les regretter encore.



## A M. DE F.

ABJURANT ma douce pareſſe
J'allois voyager avec toi ;
Mais mon cœur reprend ſa foibleſſe,
Adieu, tu partiras ſans moi.
Les baiſers de ma jeune Amante
Ont dérangé tous mes projets.
Ses yeux ſont plus beaux que jamais ;
Sa douleur la rend plus touchante.
Elle me ſerre entre ſes bras,
Des Dieux implore la puiſſance,
Pleure déjà mon inconſtance,
Gémit, & ne m'écoute pas.
Viens, dit-elle ; un autre rivage
Nous attend au déclin du jour
Nous ferons enſemble un voyage
Mais c'eſt au temple de l'Amour.



## MA RETRAITE.

SOLITUDE heureufe & champêtre,
Séjour du repos le plus doux,
Le printems me ramène à vous;
Recevez enfin votre maître.
La jeune Amante du Zéphir
A ranimé vos triftes plaines;
Échappé de mes lourdes chaînes,
Comme elles, je vais rajeunir.
Vous donnez à mes fens une nouvelle vie;
Mon ame trop long-tems flétrie,
Aux rayons naiffans du plaifir,
Déjà commence à s'entr'ouvrir.

O Maîtreffe toujours plus chère,
De ces lieux tu fais l'ornement.
Dans ces lieux tu fais fans myftère
Le bonheur du plus tendre Amant.

La fimplicité feule orna mon hermitage.
On ne voit point chez moi ces fuperbes tapis
Que la Perfe, à grands frais, teignit pour notre ufage.
Je ne repofe point fous un dais de rubis;
Mon lit n'eft qu'un fimple feuillage.
Qu'importe? le fommeil eft-il moins confolant?

Les rêves qu'il nous donne en ſont-ils moins aimables ?
Le baiſer d'une Amante en eſt-il moins brûlant,
Et les voluptés moins durables ?
Pendant la nuit, lorſque je peux
Entendre dégoutter la pluie,
Et les fiers enfans d'Orythie
Ébranler mon toit dans leurs jeux ;
Alors ſi mes bras amoureux
Entourent ma craintive amie,
Puis-je ençor former d'autres vœux ?
Qu'irois-je demander aux Dieux
A qui mon bonheur fait envie ?

Je ſuis au port, & je me ris
De çes écueils où l'homme échoue.
Je regarde avec un ſouris
Cette fortune qui ſe joue,
En tourmentant ſes favoris ;
Et j'abaiſſe un œil de mépris
Sur l'inconſtance de ſa roue.

La ſcène des plaiſirs va changer à mes yeux.
Moins avide aujourd'hui, mais plus voluptueux,
Diſciple du ſage Épicure,
Je veux que la raiſon préſide à tous mes jeux.
De rien avec excès, de tout avec meſure,

Voilà le secret d'être heureux.
Trahi par ma jeune Maîtresse,
Je vais tire de ma foiblesse
Entre les bras de l'amitié,
Et confier à sa tendresse
Un malheur bientôt oublié.
Si l'amitié, plus douce & plus chérie,
Si l'amitié me trahit à son tour,
Mon cœur triste & navré détestera la vie;
Mais enfin, consolé par la philosophie,
Je reviendrai peut-être aux autels de l'Amour.
La haine est pour moi trop pénible;
La sensibilité n'est qu'un tourment de plus;
Une indifférence paisible
Est la plus sage des vertus.



## VERS

### GRAVÉS SUR UN MYRTE.

MYRTE heureux, dont la voûte épaisse
Servit à cacher nos amours,
Reçois & conserve toujours
Ces vers enfans de ma tendresse ;
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amenera dans ce bocage,
Que si l'on mouroit de plaisir,
Je serois mort sous ton ombrage.

## A ÉLÉONORE.

Ô toi, qui fus mon écolière
En musique, & même en amour,
Viens dans mon paisible séjour
Exercer ton talent de plaire.
Viens voir ce qu'il m'en coûte à moi,
Pour avoir été trop bon maître.
Je serois mieux portant peut-être,
Si moins assidu près de toi,
Si moins empressé, moins fidèle,
Et moins tendre dans mes chansons,
J'avois ménagé des leçons
Où mon cœur mettoit trop de zèle.

Ah ! viens du moins, viens appaiſer
Les maux que tu m'as faits, cruelle !
Ranime ma langueur mortelle ;
Viens me plaindre ; & qu'un ſeul baiſer
Me rende une ſanté nouvelle.
Fidèle à mon premier penchant,
Amour, je te fais le ſerment
De la perdre encore avec elle.

## *A LA MÊME,*

### *SUR SON REFROIDISSEMENT.*

Ils ne ſont plus ces jours délicieux
Où mon amour reſpectueux & tendre
A votre cœur ſavoit ſe faire entendre ;
Où vous m'aimiez, où nous étions heureux !
Vous adorer, vous le dire & vous plaire,
Sur vos déſirs régler tous mes déſirs,
C'étoit mon ſort ; j'y bornois mes plaiſirs ;
Aimé de vous, quels vœux pouvois-je faire ?
Tout eſt changé ; quand je ſuis près de vous,
Triſte & ſans voix, vous n'avez rien à dire ;
Si quelquefois je tombe à vos genoux,
Vous m'arrêtez avec un froid ſourire,
Et dans vos yeux s'allume le courroux.
Il fut un tems, vous l'oubliez peut-être !

Où j'y trouvois cette molle langueur,
Ce tendre feu que le désir fait naître,
Et qui survit au moment du bonheur.
Tout est changé, tout, excepté mon cœur!

## *A UN MYRTE.*

BEL arbre, je viens effacer
Ces noms gravés sur ton écorce,
Qui par un amoureux divorce
Se reprennent pour se laisser.
Ne parle plus d'Éléonore;
Rejette ces chiffres menteurs;
Les tems a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.



## LES AILES DE L'AMOUR.

Un jour, Éléonore & moi, nous recontrâmes l'Amour dormant ſur un lit de fleurs. Enchaînons-le, dit tout bas Éléonore, & portons-le dans notre hermitage; nous nous amuſerons de ſa peine, & puis nous lui rendrons la liberté : mais nous volerons ſon carquois, & nous couperons ſes aîles. Il faut lui laiſſer ſon carquois, répondis-je; pour les aîles, nous ferons bien de les couper.

Nous nous mettons à l'ouvrage; nous treſſons des guirlandes de roſes; nous lions les pieds & les mains à l'Amour, & nous le portons ſur nos bras juſques dans notre aſile. Il ſe réveille tout-à-coup, (le ſommeil de l'Amour eſt toujours léger) il veut briſer ſes liens; mais ils étoient tiſſus des mains de ma Maîtreſſe. Ne pouvant y réuſſir, il ſe met à pleurer. Ah! rendez-moi la liberté, s'écrie-t-il; ſi vous me laiſſez long-tems enchaîné, je vais reſſembler à l'hymen. — Eh bien, nous allons vous dégager, mais nous voulons auparavant vous couper les aîles. — Quoi? vous ſeriez aſſez cruels? — Oui; vous en deviendrez plus aimable, & l'univers y gagnera beaucoup. — Que je ſuis malheureux! puiſque mes

prières ni mes larmes ne fauroient vous attendrir, laiffez-moi les détacher moi-même.

Alors il détacha fes aîles, & les mit, en fouriant, aux pieds d'Éléonore. J'étois étonné de voir l'Amour fi obéiffant; je ne favois pas le tour qu'il nous préparoit.

On couvrit la table de flacons, & l'Amour prit un couvert entre nous deux. Trois coups le rendirent plus charmant que jamais. Ses yeux pétilloient d'un feu nouveau; les naïvetés & les bons mots découloient de fa bouche. Mais il but trop; l'ivreffe remplaça la gaité; fa tête appefantie s'inclina fur la table; il alloit expirer.

Ah! qu'avons-nous fait, ma chère Éléonore! vîte, des parfums; ferre l'Amour entre tes bras. Comme il eft froid & immobile! ô ciel! fi l'Amour venoit à mourir!

Éléonore le prend fur fes genoux; elle le preffe contre fon fein; moi, je réchauffe fes mains & fes pieds. Il revient peu-à-peu de fon évanouiffement, & reprend bientôt toutes fes forces. Un rien affoiblit l'Amour, un rien lui rend la fanté.

Cependant une chaleur nouvelle s'infinuoit dans tous mes fens. Les yeux d'Éléonore me difoient qu'elle éprouvoit le même tourment. Elle fe pencha fur

un lit de gazon, je m'assis auprès d'elle; je soupirai; elle me regarda languissamment, je la compris.... O miracle étonnant! au premier baiser, les aîles de l'Amour commencèrent à renaître. Elles croissoient à vue d'œil, à mesure que nous avancions vers le terme du plaisir. Après le moment du bonheur, elles avoient leur grandeur ordinaire.

Alors il nous regarda tous les deux avec un souris malin. Apprenez, nous dit-il, que l'Amour ne peut exister sans aîles. On a beau me les couper; la jouissance me les rend; & vous verrez bientôt qu'elles sont aussi bonnes que jamais.

Hélas! sa prédiction n'est que trop accomplie! mais tout le poids de sa colère est tombé sur moi. Eléonore est infidelle, & tous les feux qui la brûloient ont passé dans mon cœur. En vain je veux aimer ailleurs; je sens trop qu'on ne peut aimer qu'une fois!

*Fin du premier Livre.*





# POÉSIES ÉROTIQUES.



## LIVRE SECOND.

### *ÉLÉGIE.*

OUI, ſans regret, du flambeau de mes jours
Je vois pâlir la lumière éclipſée.
Tu vas enfin ſortir de ma penſée,
Cruel objet des plus tendres amours !
Ce triſte eſpoir fait mon unique joie.
Soins importuns, ne me retenez pas :
Éléonore a juré mon trépas ;
Je veux aller où ſa rigueur m'envoie,

Dans cet asile ouvert à tout mortel,
Où les Amans vont déposer leur peine,
Où l'on s'endort d'un sommeil éternel,
Où tout finit, & l'amour & la haine.

Tu gémiras, trop sensible amitié!
De mes chagrins conserve au moins l'histoire,
Et que mon nom, sur la terre oublié,
Vienne par fois s'offrir à ta mémoire.

Peut-être alors tu gémiras aussi,
Et tes regards se tourneront encore
Sur ma demeure, ingrate Éléonore,
Premier objet que mon cœur a choisi!
Trop tard, hélas! tu répandras des larmes;
Oui, tes beaux yeux se rempliront de pleurs;
Je te connois, & malgré tes rigueurs,
Dans mon amour tu trouves quelques charmes.

Lorsque la mort, favorable à mes vœux,
De mes instans aura coupé la trame;
Lorsqu'un tombeau triste & silencieux
Renfermera ma douleur & ma flamme;
O mes amis! vous que j'aurai perdus,
Allez trouver cette Beauté cruelle,
Et dites-lui; c'en est fait, il n'est plus.

Puiſſent les pleurs que j'ai verſés pour elle
M'être rendus... mais non, Dieu des amours,
Je lui pardonne; ajoutez à ſes jours
Les jours heureux que m'ôta l'infidelle.

## *A MA BOUTEILLE.*

VIENS, ô ma Bouteille chérie,
Viens enivrer tous mes chagrins.
Douce compagne, heureuſe amie,
Verſe dans ma coupe élargiè
L'oubli des dieux & des humains.
Buvons, mais buvons à plein verre;
Et lorſque la main du ſommeil
Fermera ma triſte paupière,
O Dieux, reculez mon réveil!
Qu'à pas lents l'aurore s'avance
Pour ouvrir les portes du jour:
Eſclaves, gardez le ſilence,
Et laiſſez dormir mon amour.



## LE SONGE.

### A M. DE F....

CORRIGÉ par tes beaux discours
J'avois résolu d'être sage,
Et dans un accès de courage,
Je congédiois les amours
Et les chimères du bel âge.
La nuit vint ; un profond sommeil
Ferma mes paupières tranquilles ;
Tous mes songes étoient faciles ;
Je ne craignois point le réveil.
Mais quand l'aurore impatiente,
Blanchissant l'ombre de la nuit,
A la nature renaissante
Annonça le jour qui la suit :
L'amour vint s'offrir à ma vue ;
Le sourire le plus charmant
Erroit sur sa bouche ingénue ;
Je le reconnus aisément.
Il s'approcha de mon oreille ;
Tu dors, me dit-il doucement,
Et tandis que ton cœur sommeille,
L'heure s'écoule incessamment.
Ici bas tout se renouvelle,

L'homme ſeul vieillit ſans retour ;
Son exiſtence n'eſt qu'un jour
Suivi d'une nuit éternelle,
Mais encor trop long ſans amour.

A ces mots, j'ouvris la paupière ;
Adieu ſageſſe, adieu projets ;
Revenez, enfans de Cythère,
Je ſuis plus foible que jamais.

## DEMAIN,

### A AGLAÉ.

VOUS m'amuſez par des careſſes,
Vous promettez inceſſamment,
Et le Zéphir, en ſe jouant,
Emporte vos vaines promeſſes.
*Demain*, dites-vous tous les jours ;
Je ſuis chez vous avant l'aurore ;
Mais volant à votre ſecours
La pudeur chaſſe les amours ;
*Demain*, répétez-vous encore.

Rendez grâce au Dieu bienfaiſant
Qui vous donna juſqu'à préſent
L'art d'être tous les jours nouvelle ;

Mais le tems, du bout de son aîle,
Touchera vos traits en passant;
Dès *Demain* vous serez moins belle;
Et moi peut-être moins pressant.

## A UN AMI

### TRAHI PAR SA MAITRESSE.

QUOI? tu gémis d'une inconstance,
Tu pleures, nouveau Céladon?
Ah! le trouble de ta raison
Fait honte à ton expérience.
Es-tu donc assez imprudent
Pour vouloir fixer une femme?
Trop simple & trop crédule Amant,
Quelle erreur aveugle ton ame?
Tu fixerois plus aisément
Le souffle du Zéphir volage,
Les flots agités par l'orage,
Et l'or ondoyant des moissons,
Quand les rapides aquilons,
Glissant du sommet des montagnes
Sur les richesses des vallons,
Sifflent en rasant les campagnes.

Elle t'aimoit de bonne foi,
Mais pouvoit-elle aimer ſans ceſſe ?
Un rival obtient ſa tendreſſe ;
Un autre l'avoit avant toi ;
Et dès demain, je le parie,
Un troiſième plus inſenſé,
Remplacera dans ſa folie
L'imprudent qui t'a remplacé.

Il faut dans les jeux de Cythère
A fripon, fripon & demi ;
Trahis pour n'être point trahi ;
Préviens même la plus légère ;
Que ta tendreſſe paſſagère
S'arrête où commence l'ennui.
Mais que fais-je ? & dans ta foibleſſe
Devrois-je ainſi te ſecourir ?
Ami, garde-toi d'en guérir ;
L'erreur ſied bien à la jeuneſſe.
Va, l'on ſe conſole aiſément
De ſes diſgraces amoureuſes :
Les amours ſont un jeu d'enfant ;
Et crois-moi, dans ce jeu charmant
Les dupes même ſont heureuſes.

## A AGLAÉ.

Tu me promets d'être conſtante,
Et tu veux qu'aux pieds des autels
Nous formions des nœuds ſolemnels!
Aglaé, ta flamme eſt prudente.
Eh bien! d'un éternel amour
Je fais le ſerment redoutable,
Si tu veux jurer à ton tour
D'être à mes yeux toujours aimable.

## MA MORT.

De mes penſers confidente chérie,
Toi, dont les chants faciles & flatteurs
Viennent par fois ſuſpendre les douleurs
Dont les Amours ont parſemé ma vie;
Lyre fidelle, où mes doigts pareſſeux
Trouvent ſans art des ſons mélodieux,
Prends aujourd'hui ta voix la plus touchante,
Et parle-moi de ma Maîtreſſe abſente.

Belle Aglaé, pourvu que dans tes bras
De mes accords j'amuſe ton oreille,
Et qu'animé par le jus de la treille,
En les chantant, je baiſe tes appas;

Si tes regards, dans un tendre délire,
Sur ton ami tombent languiſſamment;
A mes accens ſi tu daignes ſourire;
Si tu fais plus, & ſi mon humble lyre
Sur tes genoux repoſe mollement;
Qu'importe à moi le reſte de la terre?
Des beaux eſprits qu'importe la rumeur,
Et du Public la ſentence ſévère?
Je ſuis Amant, & ne ſuis point Auteur.
Je ne veux point d'une gloire pénible;
Trop de clarté fait peur au doux plaiſir:
Je ne ſuis rien, & ma muſe paiſible
Brave, en riant, ſon ſiècle & l'avenir.
Je n'irai pas ſacrifier ma vie
Au fol eſpoir de vivre après ma mort.
O ma Maîtreſſe! un jour l'arrêt du ſort
Viendra fermer ma paupière affoiblie;
Lorſque tes bras entourant ton ami
Soulageront ſa tête languiſſante,
Et que ſes yeux ſoulevés à demi
Seront remplis d'une flamme mourante;
Lorſque mes doigts tâcheront d'eſſuyer
Tes yeux fixés ſur ma paiſible couche,
Et que mon cœur s'échappant ſur ma bouche
De tes baiſers recevra le dernier;
Je ne veux point qu'une pompe indiſcrète

Vienne trahir ma douce obſcurité,
Ni qu'un airain à grand bruit agité
Annonce à tous le convoi qui s'apprête.
Dans mon aſile, heureux & méconnu,
Indifférent au reſte de la terre,
De mes plaiſirs je lui fais un myſtère;
Je veux mourir comme j'aurai vécu.

## AUX INFIDELLES.

A vous qui ſavez être belles,
Favorites du Dieu d'amour,
A vous, maîtreſſes infidelles,
Qu'on cherche & qu'on fuit tour à tour;
Salut, tendre hommage, heureux jour,
Et ſur-tout voluptés nouvelles!
Écoutez. Chacun à l'envi
Vous craint, vous adore & vous gronde;
Pour moi, je vous dis grand merci.
Vous ſeules de ce triſte monde
Avez l'art d'égayer l'ennui;
Vous ſeules variez la ſcène
De nos goûts & de nos erreurs;
Vous piquez au jeu les acteurs;
Vous agacez les ſpectateurs
Que la nouveauté vous amène.

Le tourbillon qui vous entraîne
Vous prête des appas plus doux ;
Le lendemain d'un rendez-vous,
L'Amant vous reconnoît à peine ;
Tous les yeux ſont fixés ſur vous,
Et n'apperçoivent que vos grâces ;
Vous ne donnez pas aux dégoûts
Le tems de naître ſur vos traces ;
On eſt heureux par vos rigueurs,
Plus heureux par la jouiſſance ;
Chacun pourſuit votre inconſtance,
Et s'il n'obtient pas vos faveurs,
Il en a du moins l'eſpérance.

## *RETOUR A ÉLÉONORE.*

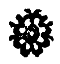
Ah ! ſi jamais on aima ſur la terre,
Si d'un mortel on vit les Dieux jaloux ;
Ce fut, alors qu'aſſuré de vous plaire,
J'étois heureux, & l'étois avec vous.
Ce doux lien n'avoit point de modèle ;
Moins tendrement le frère aime ſa ſœur,
Le jeune époux ſon épouſe nouvelle,
L'ami ſenſible un ami de ſon cœur.
O toi, qui fus ma Maîtreſſe fidelle,
Tu ne l'es plus ! Voilà donc ces amours

Que ta promeſſe éterniſoit d'avance ?
Ils ſont paſſés ; déjà ton inconſtance
En triſtes nuits a changé mes beaux jours.
N'eſt-ce pas moi de qui l'heureuſe adreſſe
Aux voluptés inſtruiſit ta jeuneſſe ?
De tes ſoupirs le premier fut pour moi :
Je te parlai, tu compris mon langage,
Et la rougeur colora ton viſage.
Bientôt après, dans ta paiſible couche
Par le plaiſir conduit furtivement,
J'ai, malgré toi, recueilli de ta bouche
Ce premier cri, ſi doux pour un Amant !
Tu combattois, timide Éléonore,
Mais le combat fut bientôt terminé ;
Ton cœur ainſi te l'avoit ordonné :
Ta main pourtant me refuſoit encore
Ce que ton cœur m'avoit déjà donné.
Tu ſais alors combien je fus coupable ?
Tu ſais comment j'étonnai ta pudeur ?
Avec quels ſoins au terme du bonheur
Je conduiſis ton ignorance aimable ?
Tu ſouriois, tu pleurois à la fois,
Tu m'arrêtois dans mon impatience,
Tu me nommois, tu gardois le ſilence,
Dans les baiſers mourut ta foible voix.
Il m'en ſouvient, oui, dans cette nuit même,

Tu me disois, en tombant dans mes bras:
Aimons toujours, aimons jusqu'au trépas.
Tu le disois! tu n'aimes plus, & j'aime.

## A UN AMANT.

CRUEL, as-tu bien le courage
De tourmenter un jeune cœur,
Qui trop soumis, pour son malheur,
Chérit jusqu'à son esclavage?
De l'hymen usurpant les droits,
Ton orgueil prétend-il sans cesse
Ranger sous de pénibles loix
Celle qu'amour fit ta Maîtresse.
Tu dois sans doute être flatté
D'inspirer de tendres allarmes,
Et d'affliger une Beauté
Dont ta main peut sécher les larmes;
Il est doux de la désoler,
Sa douleur la rend plus jolie;
Mais les pleurs que l'on fait couler
Valent-ils ceux que l'on essuie?



# A ÉLÉONORE.

Nous renaiſſons, ma chère Éléonore,
Car c'eſt mourir que de ceſſer d'aimer.
Puiſſe le nœud qui vient de ſe former
Avec le tems ſe reſſerrer encore!
Règne ſur moi, mais règne pour toujours;
Jouis en paix de l'heureux don de plaire.
Que notre vie obſcure & ſolitaire
Coule en ſecret ſous l'aîle des amours,
Comme un ruiſſeau qui murmurant à peine,
Et dans ſon lit reſſerrant tous ſes flots,
Cherche avec ſoin l'ombre des arbriſſeaux,
Et n'oſe pas ſe montrer dans la plaine.
Du vrai bonheur les ſentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'envie;
Et l'on dira, quand nous ne ſerons plus:
Ils ont aimé, voilà toute leur vie.



## PALINODIE.

JADIS, trahi par ma Maîtresse,
J'osai calomnier l'Amour ;
J'ai dit qu'à ses plaisirs d'un jour
Succède un siècle de tristesse ;
Alors, dans un accès d'humeur,
Je voulus prêcher l'inconstance :
J'étois démenti par mon cœur,
L'esprit seul a commis l'offense.

Une Amante m'avoit quitté ;
Ma douleur s'en prit aux Amantes;
Pour consoler ma vanité,
Je les crus toutes inconstantes :
Le dépit m'avoit égaré.
Loin de moi le plus grand des crimes,
Celui de noircir par mes rimes
Un sèxe toujours adoré
Que l'Amour a fait notre maître,
Qui seul peut donner le bonheur,
Qui sans notre exemple peut-être
N'auroit jamais été trompeur.
Malheur à toi, lyre fidelle,
Où j'ai modulé tous mes airs,

Si jamais un ſeul de mes vers
Avoit offenſé quelque Belle.

Sèxe léger, sèxe charmant,
Vos défauts ſont votre parure;
Remerciez bien la nature
Qui vous ébaucha ſeulement.
Sa main bizarre & favorable
Vous orne mieux que tous vos ſoins;
L'on vous aimeroit beaucoup moins,
Si vous étiez toujours aimable.

## PRIÈRE AU SOMMEIL.

J'EN ai l'heureuſe promeſſe;
Vers le milieu de la nuit,
L'Amour m'ouvrira ſans bruit
L'alcove de ma Maîtreſſe.
Garde-toi, Dieu du repos,
De tromper ma douce attente;
Sur les yeux de mon amante
Ne verſe point tes pavots.
Notre heure eſt loin encore,
Et le tems qu'en vain j'implore
Ne vient pour nous qu'à pas lents;
Ah! je crains qu'avec adreſſe,

Ta douceur enchantereſſe
Ne ſurprenne enfin ſes ſens,
Et n'endorme ſa tendreſſe.
Pour occuper ſes loiſirs,
Qu'une aimable rêverie
Donne à ſon ame attendrie
L'avant-goût de nos plaiſirs :
Toujours prompte à diſparoître,
La jouiſſance eſt peut-être
Moins douce que les déſirs.

## SUR LA MALADIE D'ÉLÉONORE.

C'EN eſt fait, la faux du trépas
Se lève ſur ma jeune amie;
Le feu d'une fièvre ennemie
Brûle ſes membres délicats.
Je l'ai vue au milieu des peines;
Sur ſon front j'ai poſé la main,
O douleur! j'ai ſenti ſoudain
Ce feu qui coule dans ſes veines.
Ses yeux peignoient l'égarement
Et le déſordre de ſon ame;
Ses yeux, que je vis ſi ſouvent
Briller d'une plus douce flamme,
N'ont point reconnu ſon Amant.

Ah! ſes beaux jours naiſſent à peine ;
O Mort! garde-toi de frapper,
Ou tranche ſa vie & la mienne ;
Tu n'auras qu'un fil à couper.

## BILLET.

Apprenez, ma Belle,
Qu'à minuit ſonnant,
Une main fidelle
Une main d'amant
Ira doucement,
Se gliſſant dans l'ombre,
Tourner les verroux
Qui dès la nuit ſombre
Sont tirés ſur vous.
Apprenez encore
Qu'un Amant abhorre
Tout voile jaloux :
Pour être plus tendre,
Soyez ſans atours,
Et ſongez à prendre
L'habit des amours.



## L'IMPATIENCE.

Ô CIEL ! après huit jours d'abſence,
Après huit ſiècles de déſirs,
J'arrive, & ta froide prudence
Recule l'inſtant des plaiſirs
Promis à mon impatience !
« D'une mère je crains les yeux ;
Les nuits ne ſont pas aſſez ſombres ;
Attendons plutôt qu'à leurs ombres
Phœbé ne mêle plus ſes feux.
Ah ! ſi l'on alloit nous ſurprendre !
Remets à demain ton bonheur ;
Crois en l'Amante la plus tendre,
Crois en ſes yeux & ſa rougeur,
Tu ne perdras rien pour attendre ».
Voilà les vains raiſonnemens
Dont tu veux payer ma tendreſſe ;
Et tu feins d'oublier ſans ceſſe
Qu'il eſt un Dieu pour les Amans.
Non, une eſpérance incertaine
Ne ſuffit point à mon amour :
Déſirer durant tout un jour,
Ce ſeroit vieillir dans la peine.

C'en eſt fait, je n'écoute rien ;
Finis tes ſages remontrances.
On aime moins que tu ne penſes,
Lorſque l'on raiſonne auſſi bien.

## LES ADIEUX.

SÉJOUR triſte, aſile champêtre,
Qu'un charme embellit à mes yeux,
Je vous fuis, pour jamais peut-être!
Recevez mes derniers adieux.
En vous quittant, mon cœur ſoupire ;
Ah! plus de chanſons, plus d'amours.
Éléonore!... Oui, pour toujours
Près de toi je ſuſpends ma lyre.

*Fin des Poéſies Érotiques.*



# LA JOURNÉE CHAMPÊTRE.

On m'a conté qu'autrefois dans Palerme,
Ville où l'Amour eut toujours des autels,
L'amitié fut d'un nœud durable & ferme
Unir entre eux quatre jeunes mortels.
Égalité de biens & de naissance,
Conformité d'humeur & de penchans,
Tout s'y trouvoit; l'habitude & le tems
De ces liens assuroient la puissance.
L'aîné d'entre eux ne comptoit pas vingt ans;
C'étoit Volmon, de qui l'air doux & sage
Montroit un cœur naïf & sans détour,
Et qui jamais des erreurs du bel âge
N'avoit connu que celle de l'amour.
Loin du fracas & d'un monde frivole,
Dans un réduit préparé de leurs mains,
Nos jeunes gens venoient tous les matins
De l'amitié tenir la douce école.

Ovide un jour occupoit leurs loisirs:
Floral lisoit d'une voix attendrie
Ces vers touchans, où l'amant de Julie,
De l'âge d'or a chanté les plaisirs.

Cet âge heureux ne feroit-il qu'un fonge?
Reprit Dacis, quand Florval eut fini.
N'en doute point, lui répondit Volny;
Tant de bonheur eft toujours un menfonge.

FLORVAL.

Et pourquoi donc? toute l'antiquité,
Plus près que nous de cet âge vanté,
En a tranfmis & pleuré la mémoire.

VOLNY.

L'antiquité ment un peu, comme on fait;
Il faut plutôt l'admirer que la croire.
Ouvre les yeux, vois l'homme; & ce qu'il eft,
De ce qu'il fut te donnera l'hiftoire.

DACIS.

L'enfant qui plaît par fes jeunes attraits,
A foixante ans conferve-t-il fes traits?
Ne mettons point dans la même balance
L'homme d'alors & l'homme d'aujourd'hui;
Il a changé dès-lors qu'il a vieilli.
Si l'univers a jamais pris naiffance,
Ces jours fi beaux ont dû naître avec lui.

Volmon penfoit; tout-à-coup il fe lève:
Mes chers amis, tous trois vous parlez d'or;
Mais je prétends qu'il vaudroit mieux encor
Réalifer entre nous ce beau rêve.

Loin de Palerme, à l'ombre des vergers,
Pour un seul jour, devenons tous bergers;
Mais gardons-nous d'oublier nos bergères;
De l'innocence elles ont tous les goûts;
Parons leurs mains de houlettes légères;
L'amour champêtre est, dit-on, le plus doux.

Avec transport cette offre est écoutée;
On la répète, & chacun d'applaudir;
Laure & Zulmis voudroient déjà partir,
Églé sourit, Naïs est enchantée;
Au jour suivant le départ est conclu;
Ce jour arrive, on part, on est rendu.

Sur le penchant d'une haute montagne
La main du goût construisit un château,
D'où l'œil au loin se perd dans la campagne.
De ses côtés part un double coteau;
L'un est couvert d'un antique feuillage
Que la cognée a toujours respecté;
Du voyageur il est peu fréquenté,
Et n'offre aux yeux qu'une beauté sauvage.
L'autre présente un tableau plus riant:
L'épi jaunit; Zéphire, en s'égayant,
Aime à glisser sur la moisson dorée,
Et tout auprès la grappe colorée
Fait succomber le rameau chancelant.

Ces deux coteaux, arrondis en ovale,
Forment au loin un vallon ſpacieux
Dont la nature, admirable en ſes jeux,
A bigarré la ſurface inégale.
Ici s'élève un grouppe d'orangers
Dont les fruits d'or pendent ſur des fontaines ;
Plus loin fleurit, ſous l'abri des vieux chênes,
Le noiſettier ſi chéri des bergers ;
A quelques pas, ſe forme une éminence
D'où le paſteur appelle ſon troupeau ;
De là ſon œil ſuit avec complaiſance
Tous les détours d'un paiſible ruiſſeau ;
En ſerpentant, il baigne la prairie,
Il fuit, revient dans la plaine fleurie
Où tour à tour il murmure & ſe tait,
Se rétrécit & coule avec vîteſſe,
Puis s'élargit & reprend ſa pareſſe
Pour faire encor le chemin qu'il a fait :
Mais un rocher barre ſon onde pure ;
Triſte, il paroît étranger dans ces lieux ;
Son ombre au loin s'étend ſur la verdure,
Et l'herbe croît ſur ſon front ſourcilleux :
L'onde, à ſes pieds, revient ſur elle-même,
Ouvre deux bras pour baigner ſes contours,
S'unit encore, & dans ces champs qu'elle aime
Va ſous les fleurs recommencer ſon cours.

Voilà l'asile où la troupe amoureuse
Vient accomplir le projet de Voimon.
Là n'entrent point l'étiquette orgueilleuse
Et les ennuis attachés au bon ton ;
La liberté doit régner au village.
Un jupon court, parsemé de feuillage,
A remplacé l'enflure des panniers ;
Le pied mignon sort des riches souliers,
Pour mieux fouler la verdure fleurie ;
La robe tombe, & la jambe arrondie
A l'œil charmé se découvre à moitié ;
De la toilette on renverse l'ouvrage ;
Dans sa longueur le chignon déployé,
Flotte, affranchi de son triste esclavage ;
La propreté fait place aux ornemens ;
Du corps étroit on a brisé la chaîne ;
Le sein se gonfle & s'arrondit sans peine
Dans un corset noué par les amans ;
Le front, caché sous un chapeau de roses,
Ne soutient plus le poids des diamans ;
La beauté gagne à ces métamorphoses,
Et nos amis dans leur fidélité
Du changement goûtent la volupté.

Dans la vallée on descend au plus vîte,
Et des témoins on fuit l'œil indiscret ;
La liberté, l'amour & le secret

De nos Bergers forment toute la ſuite.
Déjà du ciel l'azur étoit voilé ;
Déjà la nuit de ſon char étoilé
Sur ces beaux lieux laiſſoit tomber ſon ombre ;
D'un pied léger on franchit le coteau,
Et ces chanſons vont réveiller l'écho
Qui repoſoit dans la caverne ſombre :

Couvre le muet univers,
Parois, nuit propice & tranquille,
Et fais tomber ſur cet aſile
La paix qui règne dans les airs.

Ton ſceptre impoſe à la nature
Un ſilence majeſtueux ;
On n'entend plus que le murmure
Du ruiſſeau qui coule en ces lieux.

Sois déſormais moins diligente,
Belle avant-courière du jour ;
La volupté douce & tremblante
Fuit & ſe cache à ton retour.

Tu viens diſſiper les menſonges
Qui berçoient les triſtes mortels,
Et la foule des jolis ſonges
S'enfuit devant les maux réels.

Pour nous, réveillons ſans ceſſe,
Et ſacrifions à Vénus ;
Il vient un tems, ô ma Maîtreſſe,
Où l'on ne ſe réveille plus.

Le long du bois quatre toits de feuillage
Sont élevés ſur les bords du ruiſſeau ;
Et le ſommeil, qui ſe plaît au village,
N'oublia point cette aſile nouveau.

En souriant, l'Amante de Céphale
De la lumière annonçoit le retour,
Et s'appuyant ſur les portes du jour,
Laiſſoit tomber le rubis & l'opale.
Les habitans des paiſibles hameaux
Se répandoient au loin dans la campagne ;
La cornemuſe éveilloit les troupeaux ;
En bondiſſant, les folâtres agneaux
Alloient blanchir le flanc de la montagne ;
Triſte & tardif, le bœuf au cou penché
Dans les ſillons promenoit la charrue ;
D'un pied léger la bergère ingénue
Suivoit ſa mère & couroit au marché ;
Déjà Zéphir quittoit le lit de Flore,
Le long du bois la feuille frémiſſoit,
Et dans les airs ſon aîle diſperſoit
L'eſprit des fleurs qui commençoient d'écloſe.

De mille oiseaux le ramage éclàtant
De ce beau jour saluoit la naissance.
Volmon se lève & Zulmis le dévance.
Leurs yeux charmés, avec étonnement,
A son réveil contemplent la nature :
Ce doux spectacle étoit nouveau pour eux ;
Et des cités habitans paresseux,
Ils s'étonnoient de fouler la verdure
A l'instant même où tant d'êtres oisifs,
Pour échapper à l'ennui qui les presse,
Sur des carreaux dressés par la mollesse
Cherchent enfin quelques pavots tardifs.

En pâlissant, déjà la jeune aurore
Abandonnoit l'horizon moins vermeil ;
Volny soupire, & détourne sur Laure
Des yeux chargés d'amour & de sommeil ;
A ses côtés la Belle demi-nue
Dormoit encore ; une jambe étendue
Semble chercher l'aisance & la fraîcheur,
Et laisse voir ses charmes dont la vue
Est pour l'Amant la dernière faveur ;
Sur une main sa tête se repose ;
L'autre s'allonge, & pendant hors du lit,
A chaque doigt fait descendre une rose :
Sa bouche encore & s'entr'ouvre & sourit.

Mais tout-à-coup ſon paiſible viſage
S'eſt coloré d'un vermillon brillant ;
Sans doute alors un ſonge careſſant
Des voluptés lui retraçoit l'image :
Volny qui voit ſon ſourire naiſſant,
Parmi les fleurs qui parfument ſa couche
Prend une roſe, & près d'elle à genoux,
Avec lenteur la paſſe ſur ſa bouche,
En y joignant le baiſer le plus doux.

Pour conſacrer la nouvelle journée,
Florval entonne un cantique à l'Amour ;
Il exauça l'oraiſon fortunée,
Et deſcendit dans ce riant ſéjour.
Voici les vers qu'on chantoit tour à tour :

Divinités que je regrette,
Hâtez-vous d'animer ces lieux :
Êtres charmans & fabuleux,
Sans vous la nature eſt muette.

Jeune épouſe du vieux Titon,
Pleurez ſur la roſe naiſſante ;
Écho, redeviens une amante ;
Soleil, ſois encore Apollon.

Tendre Io, paiſſez la verdure ;
Nayades, habitez ces eaux,

Et de ces modeſtes ruiſſeaux
Ennobliſſez la ſource pure.

Nymphes, courez au fond des bois,
Et craignez les feux du Satyre;
Que Philomèle une autre fois
A Progné conte ſon martyre.

Renaiſſez, Amours ingénus;
Reviens, volage époux de Flore;
Reſſuſcitez, Grâces, Vénus,
Sur des païens régnez encore.

C'eſt aux champs que l'Amour naquit,
L'Amour ſe déplaît à la ville:
Un bocage fut ſon aſile,
Un gazon fut ſon premier lit:
Et les Bergers & les Bergères
Accoururent à ſon berceau;
L'azur des cieux devint plus beau;
Les vents de leurs aîles légères
Oſoient à peine raſer l'eau;
Tout ſe taiſoit, juſqu'au zéphire;
Et dans ce moment enchanteur
La nature ſembla ſourire
Et rendre hommage à ſon auteur.

Zulmis alors ouvre la bergerie,
Et le troupeau qui s'élance ſoudain

Court deux à deux ſur l'herbe rajeunie ;
Volmon le ſuit la houlette à la main.
Un peu plus loin, Florval & ſon Amante
Gardent auſſi les dociles moutons ;
Ils ſourioient, quand leur bouche ignorante
Sur le pipeau cherchoit en vain des ſons.
Dans un verger planté par la nature,
Où tous les fruits mûriſſent ſans culture,
La jeune Églé porte déjà ſes pas :
Quand les rameaux s'éloignent de ſes bras,
L'heureux Dacis l'enlève avec molleſſe,
Il la ſoutient, & ſes doigts délicats
Vont dégarnir la branche qu'elle abaiſſe.
A d'autres ſoins Volny s'eſt arrêté ;
Entre ſes mains le lait coule & ruiſſelle,
Et près de lui ſon Amante fidelle
Durcit ce lait en fromage apprêté.

Aimables ſoins ! travaux doux & faciles !
Vous occupez, en donnant le repos ;
Bien différens du tumulte des villes,
Où les plaiſirs deviennent des travaux.

Le Dieu du jour, pourſuivant ſa carrière,
Règne en tyran ſur l'univers ſoumis ;
Son char de feu brûle autant qu'il éclaire,
Et ſes rayons, en faiſceaux réunis,

D'un pôle à l'autre embrâſent l'hémiſphère.
Heureux alors, heureux le voyageur
Qui ſur ſa route apperçoit un bocage
Où le zéphir, ſoupirant la fraîcheur,
Fait treſſaillir le mobile feuillage !

Les feux du jour & le même deſſein
Avoient conduit ſur les bords d'un baſſin
Tous nos Bergers étendus ſous l'ombrage :
Je vois tomber les jaloux vêtemens,
Qui dénoués par la main des Amans,
Reſtent épars ſur l'herbe du rivage ;
Un voile ſeul s'étend ſur les appas,
Mais il les couvre & ne les cache pas ;
L'œil entrevoit, l'eſprit voit davantage.
De mille fleurs qui couvrent le gazon
Laure & Dacis vont faire la moiſſon,
Et du baſſin tapiſſent la ſurface :
L'onde gémit ; tous les bras dépouillés
Gliſſent déjà ſur les flots émaillés,
Et le nageur laiſſe après lui ſa trace.
Ces traits cachés, ces charmes arrondis
Sous le mouchoir toujours enſevelis,
L'onde à l'oiſir les baigne & les arroſe ;
Aux lis des champs ſe mêlent d'autres lis ;
La roſe alors s'uniſſant à la roſe

En eſt plus belle, & le doigt du nageur
Par fois s'égare & ſe trompe de fleur.
Bientôt du corps la toile obéiſſante
Suit la rondeur & les contours moëlleux;
L'Amant ſourit & dévore des yeux
De mille attraits la forme ſéduiſante.
Lorſque Zulmis s'élança hors du bain,
L'heureux Volmon l'eſſuya de ſa main.
Qu'avec douceur cette main téméraire
Se promenoit ſur la jeune Bergère
Qui la laiſſa recommencer trois fois!
Qu'avec tranſport il preſſoit ſous ſes doigts
Et la rondeur d'une cuiſſe d'ivoire
Et ce beau ſein dont le bouton naiſſant
Cherche à percer le voile tranſparent!
Ce doux travail fut long, comme on peut croire;
Mais il finit; bientôt de toutes parts
La modeſtie élève des remparts
Entre l'Amante & l'Amant qui ſoupire;
Volmon les voit, & je l'entends maudire
Cet art heureux de cacher la laideur
Qu'on décora du beau nom de pudeur.

Volny s'avance, & prenant la parole:
Par la chaleur retenus dans ces lieux,
Trompons du moins le tems par quelques jeux:
Écoutez donc ce conte aſſez frivole:

## HYLAS.

ON ſait qu'Hercule aima le jeune Hylas.
Dans ſes travaux, dans ſes courſes pénibles,
Ce bel enfant ſuivoit toujours ſes pas;
Il le prenoit dans ſes mains invincibles;
Ses yeux alors ſe montroient moins terribles,
Le fer cruel ne couvroit plus ſes bras,
Et l'univers, & Vénus & la gloire
Étoient déjà bien loin de ſa mémoire.
Tous deux un jour arrivent dans un bois
Où la chaleur ne pouvoit s'introduire;
En attendant le retour du zéphire,
Le voyageur y dormoit quelquefois.
Notre héros ſur l'herbe fleuriſſante
Laiſſe tomber ſon armure peſante,
Et puis s'allonge & reſpire le frais,
Tandis qu'Hylas d'une main diligente
D'un dîné ſimple ayant fait les apprêts,
Dans le vallon qui s'étendoit auprès
S'en va puiſer une eau rafraîchiſſante.
Il voit de loin un boſquet d'orangers,
Et d'une ſource il entend le murmure;
Il court, il vole où cette ſource pure
Dans un baſſin conduit ſes flots légers.
De ce baſſin les jeunes ſouveraines
Quittoient alors leurs grottes ſouterraines;

Sur le cryſtal leurs membres déployés
S'entrelaçoient & jouoient avec grâce ;
Ils fendoient l'onde, & leurs jeux variés,
Sans la troubler, agitoient ſa ſurface.
Hylas arrive, une cruche à la main,
Ne ſongeant guère aux Nimphes qui l'admirent ;
Il s'agenouille, il la plonge, & ſoudain
Au fond des eaux les Nayades l'attirent.
Sous un beau ciel, lorſque la nuit paroît,
Avez-vous vu l'étoile étincelante
Se détacher de ſa voûte brillante,
Et dans les flots s'élancer comme un trait ?
Dans un verger, ſur la fin de l'automne,
Avez-vous vu le fruit dès qu'il mûrit,
Quitter la tige où long-tems il pendit,
Pour ſe plonger dans l'onde qui bouillonne ?
Soudain il part & l'œil en vain le ſuit.
Tel diſparoît le favori d'Alcide ;
Entre leurs bras les Nimphes l'ont reçu,
Et l'échauffant ſur leur ſein demi-nu,
L'ont fait entrer dans le palais humide.
Bientôt Hercule, inquiet & troublé,
Accuſe Hylas dans ſon impatience ;
Il craint, il tremble, & ſon cœur déſolé
Connoît alors le chagrin de l'abſence.
Il ſe relève, il appelle trois fois,

Et par trois fois, comme un ſouffle inſenſible,
Du ſein des flots ſort une foible voix.
Il rentre & court dans la forêt paiſible,
Il cherche Hylas; ô tourment du déſir!
Le jour déjà commençoit à s'enfuir;
Son ame alors s'ouvre toute à la rage,
La terre au loin retentit ſous ſes pas,
Des pleurs brûlans ſillonnent ſon viſage;
Terrible, il crie : Hylas! Hylas! Hylas!
Du fond des bois écho répond : Hylas!
Et cependant les folâtres déeſſes,
Sur leurs genoux tenant l'aimable enfant,
Lui prodiguoient les plus douces careſſes,
Et raſſuroient ſon cœur toujours tremblant.

Volny ſe tut; les naïves Bergères
Écoutoient bien, mais ne comprenoient guères.

L'Antiquité, ſi charmante d'ailleurs,
Dans ſes plaiſirs n'étoit pas ſcrupuleuſe;
De ſes amours la peinture odieuſe
Dépare un peu ſes écrits enchanteurs.
Lorſqu'ennuyé des baiſers de ſa Belle,
Anacréon, dans ſon égarement,
Porte à Bathyle un encens fait pour elle,
Sa voix afflige & n'a rien de touchant.

Combien de fois, vif & léger Catulle,
En vous lisant, je rougissois pour vous !
Combien de fois, voluptueux Tibulle,
J'ai repoussé dans mes justes dégoûts
Ces vers heureux qui devenoient moins doux!
Et vous encore, ô modeste Virgile?
Votre ame simple & naïve & tranquille
A donc connu la fureur de ces goûts?
Pour Cupidon quand vous quittez les Grâces,
Je suis tenté de vous en aimer moins.
On suit encor vos leçons efficaces ;
Mais, pour les suivre, on prend de justes soins ;
Et l'on se cache, en marchant sur vos traces.
Vous m'entendez, Prêtresses de Lesbos,
Vous, de Sapho disciples renaissantes ?
Ah! croyez-moi, retournez à Paphos,
Et choisissez des erreurs plus riantes :
De votre cœur écoutez mieux la voix ;
Ne cherchez point des voluptés nouvelles ;
Malgré vos vœux, la nature a ses loix,
Et c'est pour nous que sa main vous fit belles.

Mais revenons à nos premiers plaisirs ;
Tournons les yeux sur la troupe amoureuse
Qui dans un bois, refuge des zéphirs,
Et qu'arrosoit une onde paresseuse,
Vient d'apprêter le rustique repas.

La propreté veilloit ſur tous les plats ;
La jeune Flore avec ſes doigts de roſe
Avoit de fleurs tapiſſé le gazon ;
Le Dieu du vin dans le ruiſſeau dépoſé
Ce doux nectar qui trouble la raiſon ;
A ſon aſpect l'appétit ſe réveille ;
Le fruit paroît ; de feuilles couronné,
En pyramide il remplit la corbeille,
Et dans l'oſier le lait empriſonné
Blanchit auprès de la pêche vermeille.

De ce repas on bannit avec ſoin
Les froids bons mots toujours prévus de loin,
Les longs détails de l'intrigue nouvelle,
Les calembours ſi goûtés dans Paris,
Des complimens la routine éternelle,
Et les fadeurs & les demi-ſouris.
La liberté n'y voulut introduire
Que les plaiſirs en uſage à Paphos ;
Le ſentiment dictoit tous les propos,
Et l'on rioit, ſans projetter de rire.

On termina le feſtin par des chants :
La voix d'Eglé molle & voluptueuſe
Fit retentir ſes timides accens,
Et les ſoupirs de la flûte amoureuſe
Mêlés aux ſiens paroiſſoient plus touchans.

L'eau qui fuyoit, pour la voir & l'entendre,
Comme autrefois, n'arrêta point son cours;
Le chêne altier n'en devint pas plus tendre,
Et les rochers n'en étoient pas moins sourds;
Rien ne changea : mais l'oreille attentive
Jusques au cœur transmettoit tous ses sons;
En les peignant, sa voix douce & naïve
Faisoit germer les tendres passions.
L'heureux Volny, placé vis-à-vis d'elle,
Volny, charmé de sa grâce nouvelle,
Et de ses chants fidèle admirateur,
Applaudissoit avec trop de chaleur.
Eglé se tait, Volny l'écoute encore,
Et tient fixés ses regards attendris
Sur cette bouche où voltigent les ris,
Et d'où sortoit une voix si sonore.
Laure voit tout, que ne voit point l'amour!
De cet oubli son ame est offensée,
Et pour venger sa vanité blessée,
Elle prétend l'imiter à son tour.
Au seul Dacis elle affecte de prendre
Un intérêt qu'elle ne prenoit pas;
Sa voix pour lui vouloit devenir tendre;
Ses yeux distraits vouloient suivre ses pas;
Bientôt Volny, trompé par l'apparence,
Croit ce qu'il voit, & gémit en silence :

Pour s'aveugler, il fait de vains efforts ;
Et dans ſon cœur, ſi calme juſqu'alors,
La jalouſie a déjà pris naiſſance.
Il nomme Laure, elle ne l'entend plus ;
Il veut parler, on lui répond à peine ;
C'en eſt aſſez ; mille ſoupçons confus
Ont pénétré dans ſon ame incertaine.
Amans, amans, voilà votre portrait !
Un ſort malin vous promène ſans ceſſe
Des pleurs aux ris, des ris à la triſteſſe ;
Un rien vous choque, un rien vous ſatisfait ;
Un rien détruit ce qu'un rien a fait naître ;
Tous vos plaiſirs ſont voiſins d'un tourment ;
Et vos tourmens ſont des plaiſirs peut-être :
Ah ! l'on dit vrai, l'Amour n'eſt qu'un enfant.

Volny rêvoit, à ſa douleur en proie ;
Et ſes amis, égayés par le vin,
Remarquoient peu ſon trouble & ſon chagrin.
Pour modérer les excès de leur joie,
Zulmis s'aſſied, & leur fait ce récit :
Amour diɛtoit, Amour me l'a redit ;

# L'ORIGINE DE LA FLÛTE.

DANS ces beaux lieux où paisible & fidèle
L'heureux Ladon coule parmi les fleurs,
Du Dieu de Gnide une jeune Immortelle
Fuyoit, dit-on, les trompeuses douceurs;
C'étoit Syrinx : Pan soupira près d'elle,
Et pour ses soins n'obtint que des rigueurs.
Au bord du fleuve, un jour que l'inhumaine
Se promenoit au milieu de ses sœurs,
Pan l'apperçoit, & vole dans la plaine,
Bien résolu d'arracher ces faveurs
Que l'Amour donne & ne veut pas qu'on prenne.
A cet aspect, tremblant pour ses appas,
La Nymphe fuit, & ses pieds délicats,
Sans la blesser, glissent sur la verdure.
Déjà la fleur qui formoit sa parure
Tombe du front qu'elle crut embellir,
Et balancés sur l'aîle du zéphir,
Ses longs cheveux flottent à l'aventure.
Tremblez, Syrinx; vos charmes demi-nus
Vont se faner sous une main profane,
Et vous allez des autels de Diane
Passer enfin aux autels de Vénus.

Dieu de ces bords, ſauve-moi d'un outrage!
Elle avoit dit; ſur l'humide rivage
Son pied léger s'arrête & ne fuit plus;
Au fond des eaux l'un & l'autre ſe plongent;
Sa voix expire, & dans l'air étendus
Déjà ſes bras en feuilles ſe prolongent;
Son ſein caché ſous un voile nouveau
Palpite encore, en changeant de nature;
Ses cheveux noirs ſe couvrent de verdure,
Et ſur ſon corps qui s'effile en roſeau
Les nœuds pareils, arrondis en anneau,
Des membres nus laiſſent voir la jointure.
Le Dieu, ſaiſi d'une ſoudaine horreur,
S'eſt arrêté; ſous la feuille tremblante
Ses yeux ſéduits & trompés par ſon cœur
Cherchent encor ſa fugitive amante.
Mais tout-à-coup le zéphir empreſſé
Vient ſe poſer ſur la tige naiſſante,
Et par ſes jeux le roſeau balancé
Forme dans l'air une plainte mourante.
Ah! dit le Dieu, ce ſoupir eſt pour moi:
Trop tard, hélas! ſon cœur devient ſenſible.
Nymphe chérie & toujours inflexible,
J'aurai du moins ce qui reſte de toi.
Parlant ainſi, du roſeau qu'il embraſſe,
Ses doigts tremblans détachent les tuyaux;

Il les polit, & la cire tenace
Unit entre eux les différens morceaux.
Bientôt sept trous de largeur inégale
Des tons divers ont fixé l'intervalle;
Sa bouche alors s'y colle avec ardeur:
Des sons nouveaux l'heureuse mélodie,
De ses soupirs imitant la douceur,
Retentissoit dans son ame attendrie.
Reste adoré de ce que j'aimois tant,
S'écria-t-il, raisonne dans ces plaines;
Soir & matin tu rediras mes peines,
Et des amours tu seras l'instrument.

Je le vois trop, reprend la jeune Laure,
On ne sauroit commander aux Amours:
Apollon même, & tous ses beaux discours,
Ne touchent point la Nymphe qu'il adore.
Non, dit Florval, & sur le Pinde encore
Ses Nourrissons, de lauriers couronnés,
Trouvent souvent de nouvelles Daphnés.
La vanité sourit à leur hommage,
On leur prodigue un éloge flatteur;
Mais rarement de l'amour de l'ouvrage
La beauté passe à l'amour de l'auteur.

Lorsque Sapho prenoit sa lyre,
Et lui confioit ses douleurs,

Tous les yeux répandoient des pleurs,
Tous les cœurs ſentoient ſon martyre :
Mais ſes chants aimés d'Apollon,
Ses chants heureux, pleins de ſa flamme
Et du déſordre de ſon ame,
Ne pouvoient attendrir Phaon.

Gallus, dont la Muſe touchante
Peignoit ſi bien la volupté,
Gallus n'en fut pas moins quitté ;
Et ſa Lycoris inconſtante
Suivit, en dépit des hivers,
Un ſoldat robuſte & ſauvage
Qui faiſoit de moins jolis vers,
Et n'en plaiſoit que mieux, je gage.

Pétrarque, à ce mot, un ſoupir
Échappe à tous les cœurs ſenſibles
Pétrarque, dont les chants flexibles,
Inſpiroient par-tout le plaiſir,
N'inſpira jamais rien à Laure ;
Elle fut ſourde à ſes accens,
Et Vaucluſe répète encore
Sa plainte & ſes gémiſſemens.

Waller ſoupira pour ſa Belle
Les ſons les plus mélodieux ;

Il parloit la langue des Dieux,
Et Sachariſſa fut cruelle.

Ainſi ces Peintres enchanteurs
Qui des amours tiennent l'école,
De l'amour qui fut leur idole
N'éprouvèrent que les rigueurs.
Mais leur voix touchante & ſonore
S'eſt fait entendre à l'univers;
Les Grâces ont appris leurs vers,
Et Paphos les redit encore:
Des maux qu'ils ſouffrirent un jour
Ces vers conſacrent la mémoire;
Et leur Muſe, en cherchant l'Amour,
A du moins rencontré la Gloire.

Florval ainſi critiquoit les erreurs
Dont il ne peut garantir ſa jeuneſſe;
Car trop ſouvent aux rives du Permeſſe,
Pour le laurier il négligeoit les fleurs.

De ces récits l'enchaînement paiſible
N'a point diſtrait le chagrin de Volny;
Il étoit jeune, & ſon cœur trop ſenſible
Ne ſavoit pas s'affecter à demi;
Son fol amour alloit juſqu'à l'ivreſſe,
Et ſa douleur juſqu'à l'égarement.

D'un regard sombre il cherche sa Maîtresse:
La voyant seule, il s'approche, en disant:
Rassurez-vous, je vais par mon absence
Favoriser vos innocens projets.
—Il n'est plus tems d'éviter ma présence,
J'ai pénétré vos sentimens secrets.
—Un autre plaît, & Laure est infidelle.
—A vos regards une autre est la plus belle.
—En lui parlant, vous avez soupiré.
—Vous l'écoutiez, & vous n'écoutiez qu'elle.
—Aimez en paix ce rival adoré.
—Soyez heureux dans votre amour nouvelle.
—Oubliez-moi. —Je vous imiterai.
Volny s'éloigne, & pour cacher ses larmes,
Du bois voisin il cherche l'épaisseur.
Laure en gémit; les plus vives alarmes
Vont la punir d'un moment de rigueur.
La vanité se trouvant satisfaite,
Bientôt l'amour parle en maître à son cœur:
Elle maudit sa colère indiscrète,
S'accuse seule, & cache de sa main
Les pleurs naissans qui mouillent son beau sein.
Naïs approche, à sa fuite s'oppose,
Et la retient tremblante entre ses bras.
Tous les amis accourent sur ses pas;
De sa tristesse on veut savoir la cause;

Laure pleuroit, & ne répondoit pas.
Ah ! dit Volmon, je fais tout, je parie ;
J'ai deviné : Volny nous a laiſſés,
Laure eſt en pleurs ; c'eſt une brouillerie ;
Lui ſeul a tort, je le connois aſſez.
Non, dit l'Amante, en cachant ſon viſage
Et ſa rougeur dans le ſein de Naïs,
Cette querelle eſt mon funeſte ouvrage.
Que dois-je faire ? Ordonnez, j'obéis ;
Venez m'aider à réparer mon crime ;
Que l'amitié ſe place entre nous deux :
Sans vous, je crains ſes refus dédaigneux
Et ſa rigueur hélas ! trop légitime.

Volny déjà, ſeul avec ſon ennui,
Le regard morne & fixé ſur la terre,
Étoit entré dans la même chaumière
Que ſa Maîtreſſe habitoit avec lui.
Foible, il s'aſſied ſur ce lit de feuillage
Si bien connu par un plus doux uſage.
Là tout-à-coup, au milieu des ſanglots,
Son cœur trop plein s'ouvre & laiſſe un paſſage
A la douleur qui s'épanche en ces mots :
Ah ! je lirois d'un œil ſec & tranquille
De mon trépas l'arrêt inattendu ;
Mais je ſuccombe à ce coup imprévu,
Et ſous ſon poids je demeure immobile.

Oui, pour jamais je renonce aux amours,
A l'amitié cent fois plus criminelle,
Et dans un bois cachant mes triftes jours,
Je haïrai; la haine eft moins cruelle.
Tous fes amis entrent dans ce moment;
Le cœur rempli de crainte & d'efpérance,
Laure fuivoit; elle voit fon Amant,
Et dans fes bras foudain elle s'élance.
Pardonne-moi, redit-elle trois fois,
Et les fanglots coupent fa foible voix.
Volmon, Dacis & les jeunes Bergères,
En fa faveur uniffent leurs prières:
L'ingrat Volny, preffé de toutes parts,
Ne voulut point fe retourner vers Laure;
Il favoit trop qu'un feul de fes regards
Eut obtenu ce pardon qu'elle implore.
—Ah! dans tes yeux mets au moins tes refus.
—Je fuis trahi; non, vous ne m'aimez plus.
Sa main alors repouffe cette Amante
Qui d'un feul mot attendoit fon bonheur;
Mais auffi-tôt condamnant fa rigueur,
Il fe retourne & la voit expirante.
A cet afpect, qu'elle fut fa douleur!
Il la faifit, dans fes bras il la preffe,
Étend les doigts pour rechauffer fon cœur,
Lui parle en vain, la nomme fa maîtreffe,

Et de baisers la couvre avec ardeur.
De ces baisers l'amoureuse chaleur
Rappelle enfin la Bergère à la vie :
Elle renaît & se voit dans ses bras,
Quel doux moment ! son ame trop ravie
Retourne encore aux portes du trépas ;
Mais son ami pàr de vives caresses
Lui rend encor l'usage de ses sens.
Qui peut compter leurs nouvelles promesses,
Leurs doux regrets, leurs transports renaissans !
Volny rougit d'avoir soupçonné Laure ;
Sur lui bientôt Laure reprend ses droits ;
Et ces deux cœurs, se retrouvant encore,
Sembloient aimer pour la première fois.
Chaque témoin en devint plus fidèle ;
Églé sur-tout regardoit son Amant,
Et soupiroit après une querelle,
Pour le plaisir du raccommodement.

La troupe sort, & chacun dans la plaine
S'en va tresser des guirlandes de fleurs.
Avec plus d'art mariant les couleurs,
Déjà Dacis avoit fini la sienne,
Quand sa Maîtresse, épiant le moment,
D'entre ses doigts l'arrache adroitement,
La jette au loin, sourit & prend la fuite ;
Puis en arrière elle tourne des yeux

Qui lui disoient : Viens donc à ma poursuite.
Il la comprit & n'en couroit que mieux.
Mais un faux pas fit tomber la Bergère,
Et du zéphir le souffle téméraire
Vint dévoiler ce qu'on voile si bien ;
On vit, Églé ! mais non, l'on ne vit rien ;
Car ton Amant, réparant toutes choses,
Jetta sur toi des fleurs à pleines mains,
Et dans l'instant tous ces charmes divins
Furent cachés sous un monceau de roses.
De ses deux bras le Berger qui sourit
Entoure Églé, pour mieux cacher sa honte ;
Et ce faux pas rappelle à son esprit
Ce récit court & qui n'est point un cônte.

## LE COULEUR DE ROSE.

Symbole heureux de la candeur,
Jadis plus modeste & moins belle,
Du lis qui naissoit auprès d'elle
La rose eut, dit-on, la blancheur ;
Elle étoit alors sans épine ;
C'est un fait. Écoutez comment
Lui vint la couleur purpurine ;
J'aurai conté dans un moment.

Dans cet âge de l'innocence
Où les Dieux, un peu plus humains,
Regardoient avec complaisance
L'univers sortant de leurs mains;
Où l'homme sans aucune étude,
Savoit tout ce qu'il faut savoir;
Où l'amour étoit un devoir,
Et le plaisir une habitude;
Sous le bon roi Saturne enfin,
Une Belle au printemps de l'âge,
Une seule, remarquez bien,
Fut cruelle malgré l'usage;
L'histoire ne dit pas pourquoi;
Mais elle avoit rêvé, je gage,
Et crut après de bonne foi,
Qu'être vierge c'est être sage.
Je ne veux point vous raconter
Par quel art l'enfant de Cythère
Conduisit la simple Bergère
A ce pas si doux à sauter;
Dans une aventure amoureuse,
Pour le Conteur & pour l'Amant
Toute préface est ennuyeuse,
Venons bien vîte au dénouement.
Elle y vint donc, & la verdure
Reçut ces charmes faits au tour

Qu'avoit arrondis la nature
Exprès pour les doigts de l'Amour.
Alors une bouche brûlante
Effleure & rebaise à loisir
Ces appas voués au plaisir,
Mais qu'une volupté naissante
N'avoit jamais fait tressaillir.
La pudeur voit & prend la fuite ;
Le Berger fait ce qu'il lui plaît ;
La Bergère toute interdite
Ne conçoit rien à ce qu'il fait :
Il saisit sa timide proie ;
Elle redoute son bonheur,
Et commence un cri de douleur
Qui se termine en cri de joie.

Cependant du gazon naissant
Que fouloit le couple folâtre
Une rose étoit l'ornement ;
Une goutte du plus beau sang
Rougit tout-à-coup son albâtre.
Dans un coin le fripon d'Amour
S'applaudissoit de sa victoire,
Et voulant de cet heureux jour
Laisser parmi nous la mémoire,
Conserve à jamais ta couleur,
Dit-il à la rose nouvelle ;

De tes sœurs deviens la plus belle ;
D'Hébé sois désormais la fleur ;
Ne croîs qu'au mois où la nature
Renaît au souffle du printems,
Et d'une beauté de quinze ans
Sois le symbole & la peinture ;
Ne te laisse donc plus cueillir,
Sans faire éprouver ton épine ;
Et qu'en te voyant, on devine
Qu'il faut acheter le plaisir.

Ce récit n'est point mon ouvrage,
Et mes yeux l'ont lu dans Paphos,
A mon dernier pélerinage ;
En apostille étoient ces mots :
Tendres Amans, si d'aventure
Vous trouvez un bouton naissant,
Cueillez ; le bouton, en s'ouvrant,
Vous guérira de la piqûre.

A ce récit qu'elle n'ose applaudir,
Vous eussiez vu la cohorte amoureuse
Baisser les yeux ; écouter & rougir ;
Mais, comme on sait, la rougeur est douteuse.

Florval alors s'assied contre un ormeau :
Sur ses genoux ses deux mains rapprochées
Tiennent d'Églé les paupières cachées,

Et de son front portent le doux fardeau.
Tous à la fois entourent la Bergère
Qui leur présente une main faite au tour,
Et les invite à frapper tour-à-tour.
Naïs approche & frappe la première ;
Pour mieux tromper elle écarte les doigts,
Et sur le coup fortement elle appuie ;
La main d'albâtre en fut un peu rougie.
Eglé se tourne, examine trois fois,
Et sur Volmon laisse tomber son choix.
— Ce n'est pas lui ; remettez-vous encore.
Elle obéit, & soudain son Amant
Avec deux doigts la touche obliquement.
Oh ! pour le coup, dit-elle, c'est bien Laure.
Vous vous trompez, reprend-on sur le champ,
Et l'on sourit de sa plainte naïve.
Déjà Zulmis lève une main furtive ;
Mais le joueur, moins juste que galant,
Ouvre ses doigts & permet à la Belle
De l'entrevoir du coin de la prunelle :
Cette fois donc Églé devine enfin.
L'autre à son tour prend la place, & soudain
Sur ses beaux doigts qui viennent de s'étendre
Est déposé le baiser le plus tendre.
—Oh ! c'est Volmon, je le reconnois-là.
Volmon se tut, mais son souris parla.

Sur le gazon la troupe difperfée
Goûtoit le frais qui tomboit des rameaux ;
Volmon rêvoit à des plaifirs nouveaux,
Et ce difcours dévoila fa penfée :

## LE COMBAT DU BAISER.

L'HISTOIRE dit qu'à la Cour de Cypris
Se célébroit une fête annuelle,
Où du baifer l'on difputoit le prix.
On choififfoit des Belles la plus belle,
Jeune toujours & n'ayant point d'Amant :
Devant l'autel fa main prêtoit ferment ;
Puis fous un dais de myrte & de feuillage
Des combattans elle animoit l'ardeur,
Et dans fes doigts elle tenoit la fleur
Qui du fuccès devoit être le gage.
Les combattans, inquiets & jaloux,
Formant des vœux, arrivoient à la file ;
Devant leur juge ils ployoient les genoux,
Et chacun d'eux fur fa bouche docile
De fes baifers imprimoit le plus doux.
Heureux celui dont la lèvre brûlante
Plus mollement avoit fu fe pofer !
Heureux celui dont le fimple baifer

Du tendre juge avoit fait une Amante !
Soudain ſur lui les regards ſe fixoient,
Et tous peignoient le déſir ou l'envie ;
A ſes côtés les fleurs tomboient en pluie ;
Les cris joyeux qui dans l'air s'élançoient,
Le faiſoient roi de l'amoureux empire ;
Son nom chéri, mille fois répété,
De bouche en bouche étoit bientôt porté,
Et chaque Belle aimoit à le redire.
Le lendemain, les filles à leur tour
Recommençoient le combat de la veille :
Que de baiſers prodigués dans ce jour !
L'heureux vainqueur ſur ſa bouche vermeille
De ces baiſers comparoit la douceur ;
Pluſieurs d'entr'eux ſurpaſſoient ſon attente ;
Ses yeux remplis d'une flamme mourante
Laiſſoient alors deviner ſon bonheur ;
Ses ſens noyés dans une longue ivreſſe,
Sous le plaiſir languiſſoient abattus ;
Auſſi le ſoir, ſa bouche avec molleſſe
S'ouvroit encor, & ne ſe fermoit plus.
Renouvellons la fête de Cythère ;
De nos baiſers eſſayons le pouvoir ;
Dans l'art heureux de jouir & de plaire
On a toujours quelque choſe à ſavoir.

Non, dit Eglé; ce galant badinage
Ne convient plus, dès qu'on a fait un choix;
Le tendre amour ne veut point de partage,
Et, tout ou rien, eſt une de ſes loix.

Zéphire alors, commençant à renaître,
Vient modérer les feux brûlans du jour;
Chacun retourne à ſon travail champêtre,
Diſons plutôt à celui de l'amour.
Bois favorable, & qui jamais peut-être
N'avois prêté ton ombre à des heureux,
Tu fus alors conſacré par leurs jeux.
Couché ſur l'herbe, entre les bras de Laure,
Volny mouroit & renaiſſoit encore;
Et ſous ſes doigts la pointe du couteau
Grava ces vers ſur le plus bel ormeau:

Si de ma Maîtreſſe chérie
Je dois être aimé conſtamment,
O Dieux! éterniſez ma vie;
Mourir eſt alors un tourment.
Mais ſi la Beauté que j'adore
Doit enfin m'ôter ſon amour,
Que l'aurore du même jour
Soit pour moi la dernière aurore.

Sur son écorce un myrte un peu plus loin
Avoit ces mots écrits sans aucun soin :

Vous, qui venez dans ce bocage,
A mes rameaux qui vont fleurir
Gardez-vous bien de faire outrage ;
Respectez mon jeune feuillage,
Il a protégé le plaisir.

Un lit de fleurs s'étendoit sous l'ombrage ;
Ce peu de vers en expliquoit l'usage :

Passant, regarde & lis :
Sur la naissante écorce
De nos chiffres unis
Vois l'amoureux divorce ;
Contemple aussi ces lieux ;
Et tu diras sans doute,
En poursuivant ta route ;
Ici l'on fut heureux.

Au fond d'un antre où la mousse légère
Offre aux Amours un utile tapis,
Volmon penché sur le sein de Zulmis,
Grava ces mots dictés par la Bergère ;

O toi, dont le cœur
Suit une inhumaine,
Veux-tu de la peine
Passer au bonheur ?
Mène ici ta Belle,
Au déclin du jour ;
C'est ici qu'amour
Attend la cruelle.

Déjà Phébus, fatigué de son cours,
De ses rayons précipitoit le reste,
Et s'en alloit dans le sein des Amours
Se consoler de la grandeur céleste ;
Son disque d'or qui touche à l'horison
Ne se voit plus qu'à travers le feuillage,
Et du côteau s'éloignant davantage,
L'ombre s'allonge & court dans le vallon.
D'un arbre à l'autre une corde attachée
Vers le milieu s'abaisse en se courbant ;
Parmi des fleurs cette corde est cachée :
Volmon s'assied ; & Zulmis à l'instant
Sur ses genoux va chercher une place.
De la verdure effleurant la surface,
Ses petits pieds s'agitoient en pendant.
Dacis approche, & d'une main légère
Donne à la corde un long balancement ;

Une guirlande attiroit en arrière,
L'autre aussi-tot ramenoit en avant.
Malgré Zulmis, les jupons infidèles
Flottoient au gré du zéphir caressant ;
Les spectateurs rioient de son tourment,
Et l'encensoient avec des fleurs nouvelles.

Ainsi couloient sous l'aîle de l'Amour
Leurs doux momens consacrés à la joie ;
Et Lachésis, pour former ce beau jour,
Ne fila point avec l'or & la soie ;
Mais la paresse & le Dieu des erreurs
L'avoient filé de pampres & de fleurs.
Enfin, la troupe au château retournée,
De la cité prend le chemin poudreux,
Mais ; tous les ans, elle vient dans ces lieux
Renouveller la champêtre journée.



# ÉPILOGUE.

C'ÉTOIT ainſi que ma Muſe autrefois,
Fuyant la ville & cherchant la nature,
De l'âge d'or retraçoit la peinture,
Et s'égaroit ſous l'ombrage des bois.
Pour y chanter, je reprenois encore
Ce luth facile, oublié de nos jours,
Et qui jadis dans la main des Amours
Fit réſonner le nom d'Eléonore.
Mon cœur naïf, mon cœur ſimple & trompé,
N'ayant alors que les goûts de l'enfance,
A tous les cœurs prêtoit ſon innocence;
Ce rêve heureux s'eſt bientôt diſſipé!
D'un doigt léger pour moi la Parque file
Depuis vingt ans de cinq autres ſuivis:
La raiſon vient; j'entrevois les ennuis
Qui ſur ſes pas arrivent à la file.
Mes plus beaux jours ſont donc évanouis!
Illuſions, fraîcheur de la jeuneſſe,
Amours naïfs, tranſports, première ivreſſe,
Ah! revenez: mais hélas! je vous perds;

Et sur le luth mes mains appesanties
Veulent envain former de nouveaux airs.
Il n'est qu'un temps pour les douces folies!
Il n'est qu'un temps pour les aimables vers!

*Fin de la Journée Champêtre.*




# LETTRES

*ET*

# POÉSIES FUGITIVES.

## *FRAGMENT*

Du Journal de mon Voyage adreſſé à mon Frère.

*Le* 4 *Juillet* 1773.

DEPUIS quarante jours que nous avons quitté l'Orient, les vents nous ont été abſolument contraires, & nous avons toujours couru dans l'Eſt. Hier, à midi, nous nous eſtimions à ſoixante &

quinze lieues des côtes d'Afrique, & nous voguions en toute assurance. La nuit, par un bonheur des plus marqués, a été très-belle; aucun nuage ne nous déroboit la clarté de la Lune, & nous en avions grand besoin. A deux heures & demie du matin, un Soldat, qui fumoit sur le pont, découvre la terre à une petite demi-lieue devant nous; vous savez que cette distance n'est rien en mer. Il ventoit bon frais, & le Navire, contre son ordinaire, s'avisoit de filer six nœuds (*). Cette terre est la côte de *Maniguette*, située par cinq degrés de latitude-Nord. C'est un pays plat, & qui ne peut être apperçu qu'à une très-petite distance. Nous avions tout auprès de nous l'île de *Palma*. On distinguoit sans peine des cabannes, des hameaux & des rivières. Vous pensez bien que le premier soin a été de virer de bord. Un moment après, on a jetté la sonde; nous étions par sept brasses. Si le Vaisseau avoit encore parcouru quatre fois sa longueur, c'en étoit fait de nous; & dans l'instant où je vous écris, un énorme Réquin seroit peut-être occupé à me digérer. *Dî meliora !*

Nous sommes encore à quatre-vingt lieues de la

---

(*) Deux lieues par heure.

ligne ; la traverſée ſera des plus longues. L'ennui augmente de jour en jour ; c'eſt une monnoie qu'on ſe prête & qu'on ſe rend libéralement : paſſe encore pour s'ennuyer ; mais aller s'échouer !

*Le premier Août.*

C'eſt du dix-huitième degré de latitude-Sud, à quinze lieues des côtes du Bréſil, à trois lieues d'écueils très-dangereux, & mouillé ſur un banc de roches par quatorze braſſes de fond, que je vous écris aujourd'hui, peut-être pour la dernière fois. Depuis la côte de Maniguette, les vents nous ont obligé de faire toujours route au plus près, & nous avons traverſé avec une rapidité ſingulière le Canal de neuf cents lieues, qui ſépare les côtes d'Afrique de celles du Bréſil. Le point d'hier nous mettoit à cent quarante lieues de terre. Vers le ſoir, on apperçut quelques grappes de Goémon ; la mer commençoit à changer de couleur. Ce matin, mêmes indices de l'approche de terre. L'aventure de Maniguette m'a rendu défiant, & je prévoyois ce qui devoit nous arriver. A dix heures, on crie, *terre ſur l'avant à nous*. On ſonde, vingt-huit braſſes ; un inſtant après, vingt-deux. On vire de bord, & on fait route dans le Nord-Eſt ; mais le calme ſurvient, & le Vaiſſeau

n'ayant pas aſſez de vent pour réſiſter à la lame & à la force du courant, la dérive nous portoit inſenſiblement ſur ces écueils que nous voulions éviter. On prépare auſſi-tôt les ancres. Nous avions toujours la ſonde à la main, & nous trouvions toujours vingt-deux braſſes. A midi, un petit frais s'élève; l'eſpérance renaît; on ſe croit délivré du danger; mais les courans trop rapides nous entraînoient toujours ſur la terre. A trois heures, on ſonde encore, & l'on n'a plus que dix-huit braſſes; un demi-quart d'heure après quatorze braſſes; auſſitôt on amène toutes les voiles, & l'on jette l'ancre.

Voilà notre ſituation préſente. Je vous épargne les réflexions; j'ai tout le loiſir d'en faire, & n'ai pas le courage de les écrire. La crainte & la conſternation ſont répandues dans le Vaiſſeau; la tranquillité feinte des chefs n'en impoſe à perſonne.

Nous allons paſſer la nuit à l'ancre. Sommeil, viens tirer le rideau ſur tous les objets de la veille. Viens, & ſi je dois trouver ici le terme de mes jours, puiſſe-je du moins franchir dans tes bras, & ſans m'en appercevoir, ce pas inévitable & ſi redouté!

O toi, mon frère & mon ami! mon triſte cœur t'appelle. Je vois d'un œil tranquille tout ce qui

m'environne ; c'eſt toi ſeul, c'eſt ton ſouvenir qui m'arrache des larmes. Mes derniers regards ſe tourneront vers la France, & mon dernier ſoupir ſera pour toi.

*Le 2 Août, à huit heures du matin.*

Je n'ai jamais paſſé une ſi bonne nuit ; mon ſommeil n'a été troublé par aucun rêve affligeant. On s'eſt apperçu que, malgré nos deux ancres, le courant nous entraînoit ; on en a jetté une troiſième. Le premier Pilote, qui a la confiance de tout le Vaiſſeau, & qui la mérite ſeul, eſt allé à la découverte.

*A trois heures après-midi.*

Voilà le canot qui reparoît ; tous les regards ſont tournés ſur lui. On ne parle point ; on n'oſe ſe regarder, de peur de retrouver ſes craintes dans les yeux des autres ; c'eſt un tableau frappant ; mais pour bien l'obſerver, peut-être ſeroit-il néceſſaire de n'en pas faire partie.

*A ſix heures du ſoir.*

Le bienheureux canot vient d'arriver enfin. Voici ce que m'a raconté l'Officier qui le commandoit : A deux lieues du Navire, ils ont apperçu une

voile, à perte de vue, & ils ont dirigé leur course de ce côté-là. En trois heures de tems, ils eurent joint l'objet; c'étoit un petit bâtiment de pêcheurs. Ils l'ont abordé, & ont trouvé un Vieillard blanc avec dix Nègres. Ces gens furent bien étonnés de rencontrer en pleine mer un canot qui paroissoit venir du large. Un de nos matelots savoit par bonheur le Portugais; sans cela, toute leur bonne volonté nous eût été inutile. Le banc sur lequel nous sommes n'est dangereux que lorsqu'on n'en a aucune connoissance; il s'étend à quarante lieues en tout sens; on y trouve par-tout au moins douze brasses de fond. Les îlots, dont le voisinage nous effraie un peu, sont des rochers nommés *Abrolhos*, célèbres par plus d'un naufrage.

*Le* 4 *Août.*

Ce matin, à huit heures, nous avons appareillé avec un bon frais qui dure encore, & qui nous est bien nécessaire. On sonde d'heure en heure. Le fond est très-inégal; nous avons alternativement quarante, douze & vingt brasses.

Le 5 Août.

Dans la nuit, nous avons perdu totalement le fond. On parle beaucoup d'une relâche à *Rio-Janeiro*. Il y a cinquante hommes sur les cadres.

Le 6 Août.

Nous découvrîmes hier au ſoir la petite île *du Repos*, qui n'eſt qu'à quatre lieues de la terre ferme. L'île du Repos ! que ce nom flatte agréablement l'oreille & le cœur ! Bonheur, aimable tranquillité, s'il étoit vrai que vous fuſſiez renfermés dans ce point de notre globe, il ſeroit le terme de ma courſe. J'irois y enſevelir pour jamais mon exiſtence. Inconnu à l'Univers que j'aurois oublié, j'y coulerois des jours auſſi ſereins que le Ciel qui les verroit naître. Je vivrois ſans déſirs, & je mourrois ſans regrets.

C'eſt ainſi que je m'abandonnois aux charmes de la rêverie, & mon ame ſe plaiſoit dans ces idées mélancoliques, lorſque reprenant tout-à-coup leur cours naturel, mes penſées ſe tournèrent vers Paris ; adieu tous mes projets de retraite. L'île du Repos ne me parut plus que l'île de l'Ennui ; mon cœur m'avertit que le bonheur n'eſt pas dans la ſolitude, & l'Eſpérance vint me dire à l'oreille : tu les

reverras ces Épicuriens aimables, qui portent en écharpe le ruban gris-de-lin, & la grappe de raisin couronnée de myrte; tu la reverras cette maison, non pas de plaisance, mais de plaisir, où l'œil des profanes ne pénètre jamais; tu la reverras

Cette *Caserne*, heureux séjour
Où l'amitié, par prévoyance
Ne reçoit le fripon d'Amour
Que sous serment d'obéissance;
Où la paisible égalité,
Passant son niveau favorable
Sur les droits de la vanité,
Ne permet de rivalité
Que dans les combats de la table;
Où l'on ne connoît d'ennemis
Que la raison toujours cruelle;
Où jeux & ris sont sentinelle,
Pour mettre en fuite les ennuis;
Où l'on porte, au lieu de cocarde,
Un feston de myrte naissant,
Un thyrse au lieu de hallebarde,
Un verre au lieu de fourniment;
Où l'on ne fait jamais la guerre
Que par d'agréables bons mots
Lancés & rendus à propos;

Où le vaincu dans sa colère
Du nectar fait couler les flots,
Et vide insolemment son verre
A la barbe de ses rivaux.
Cette ordonnance salutaire
Est écrite en lettres de fleurs
Sur la porte du sanctuaire,
Et mieux encor dans tous les cœurs :

«De par nous, l'Amitié fidelle,
Et plus bas, Bacchus & l'Amour :
Ordonnons qu'ici, chaque jour
Amène une fête nouvelle ;
Que l'on y pense rarement,
De peur de la mélancolie ;
Qu'on y préfère sagement
A la sagesse la folie,
A la raison le sentiment ;
Et qu'on y donne à la paresse,
A l'art peu connu de jouir,
Tous les momens de la jeunesse ;
Car tel est notre bon plaisir ».

*Le 16 Août.*

A peine la relâche de *Rio-Janeiro* a été décidée, que les vents ont changé, & nous ont repoussés au large. La bourasque a duré quatre jours, & nous

ſommes depuis trois mouillés à l'entrée de la rade. Le Capitaine de port ſe rendit à notre bord, hier au matin, & d'après les inſtructions qu'il nous a données, deux de nos Officiers ſont allés demander au Vice-Roi la permiſſion d'entrer. Cette précaution eſt néceſſaire à tous les Vaiſſeaux étrangers qui veulent relâcher à *Rio-Janeiro.* Ces gens-ci ſe reſſouviennent de Duguay-Trouin, & les Français n'en ſont point aimés.

*Le* 17 *Août.*

Le canot fut de retour hier au ſoir avec la permiſſion, & nous appareillâmes ſur le champ. En paſſant devant le premier Fort, qui eſt à quatre lieues de la Ville, nous ſaluâmes de treize coups de canon, & ils nous furent rendus. Il nous arriva de terre un canot d'eſcorte, pour veiller à la contrebande, & pour empêcher le débarquement.

Nous venons d'avoir la viſite du Commiſſaire & celle du Médecin. Le premier a demandé au Capitaine es raiſons qui l'obligeoient à relâcher, & quels étoient ſes beſoins; il a examiné les Cartes, les Journaux, & le Procès-Verbal qu'on avoit dreſſé d'avance. Le Médecin a viſité les malades, & ils ont

barbouillé l'un & l'autre une douzaine de feuilles de grand papier.

Nous jouissons dans cette rade du spectacle le plus intéressant & le plus agréable. L'entrée offre tout ce qu'on peut imaginer de plus beau : des forts, des batteries, des retranchemens, des montagnes & des collines couvertes de bananiers ou d'orangers, de jolies maisons de campagne dispersées çà & là, & un air d'abondance & de bonheur répandu de toutes parts.

*Le 19 Août.*

Hier, à midi, nous eumes une audience publique du Vice-Roi. Le Palais est vaste; mais l'extérieur & ce que j'ai vu de l'intérieur, ne répondent pas à la richesse de la Colonie. On nous reçut d'abord avec cérémonie dans une grande avant-salle; puis un rideau se leva, & nous laissa voir le Vice-Roi environné de toute sa Cour. Il nous reçut poliment, accorda au Capitaine la relâche, & aux passagers la permission de se promener dans la Ville. Après l'audience, nous fîmes des visites militaires, & nous revinmes dîner à bord. Il nous est défendu de manger à terre, & encore plus d'y coucher.

Grâce à de bonnes jalousies doubles, bien entre-

tenues par les maris, nous n'avons vu aucune Portugaiſe. Elles ne ſortent jamais qu'après l'*Angelus*, qui ſe dit à ſix heures du ſoir, & c'eſt préciſément l'inſtant auquel nous ſommes obligés de regagner notre priſon.

La Ville eſt grande; les maiſons ſont baſſes & mal bâties; les rues bien alignées, mais fort étroites.

Après-midi, nous deſcendîmes à terre. Trois Officiers vinrent nous recevoir ſur le rivage; c'eſt l'uſage ici; les étrangers ſont toujours accompagnés. Nous allâmes à une foire qui ſe tient à une demi-lieue de la Ville. Chemin faiſant, j'eus le plaiſir de voir pluſieurs Portugaiſes qui ſoulevoient leurs jalouſies pour nous examiner. Il y en avoit très-peu de jolies; mais une navigation de trois mois, & la difficulté de les voir les rendoient charmantes à mes yeux.

On ne trouvoit à cette foire que des pierreries mal taillées, mal montées, & d'un prix exceſſif. Pendant que nous portions de tous côtés nos regards, un Eſclave vint prier nos Conducteurs de nous faire entrer dans un Jardin voiſin. Nous y trouvâmes quatre tentes bien dreſſées. La première, renfermoit une chapelle, dont tous les meubles étoient d'or & d'argent maſſifs, & travaillés avec un goût

exquis ; la feconde contenoit quatre lits ; les rideaux étoient d'une étoffe précieufe de Chine peinte dans le pays, les couvertures de damas enrichi de franges & de glands d'or, & les draps d'une mouffeline brodée garnie de dentelle ; la troifième fervoit de cuifine, & tout y étoit d'argent : quand j'entrai dans la quatrième, je me crus tranfporté dans un de ces Palais de Fée bâtis par les Romanciers. Dans les quatre angles étoient quatre buffets chargés de vaiffelle d'or, & de grands vafes de criftal qui contenoient les vins les plus rares ; la table étoit couverte d'un magnifique furtout, & des fruits d'Europe & d'Amérique. La gaité qui régnoit parmi nous ajoutoit encore à l'illufion. Tout ce que je mangeai me parut délicieux & apprêté par la main des Génies : je croyois avaler le nectar, & pour achever l'enchantement, il ne manquoit plus qu'une Hébé. Nous fortimes de ce lieu de délices en remerciant le Dieu qui les faifoit naître ; ce Dieu eft un Seigneur âgé d'environ cinquante ans ; il eft puiffamment riche, mais il doit plus qu'il ne pofsède. Sa feule paffion eft de manger fon bien & celui des autres dans les plaifirs & la bonne chère. Il fait tranfporter fes tentes par-tout où il croit pouvoir s'amufer, & il décampe auffi-tôt qu'il s'ennuie. Cet

homme-là eſt un charmant Épicurien; il eſt digne de porter le ruban gris-de-lin.

*Le 21 Août.*

Même fête hier chez l'homme aux Quatre Tentes; mais beaucoup plus brillante, parce qu'il avoit eu le tems de la préparer; cependant pas un ſeul minois féminin.

Nous fîmes auſſi pluſieurs viſites qui remplirent agréablement la ſoirée. Les femmes nous reçoivent on ne peut mieux, & comme des animaux curieux qu'on voit avec plaiſir. Elles ſont toutes très-brunes; elles ont de beaux cheveux relevés négligemment, un habillement qui plaît par ſa ſimplicité, de grands yeux, noirs & volupteux, & leur caractère, naturellement enclin à l'amour, ſe peint dans leur regard.

*Le 25 Août.*

Nous eumes hier un joli concert ſuivi d'un bal. On ne connoît ici que le menuet. J'eus le plaiſir d'en danſer pluſieurs avec une Portugaiſe charmante de ſeize ans & demi; elle a une taille de Nymphe, une phyſionomie piquante, *& la grâce plus belle encore que la beauté.* On la nomme *Donna Thereſa.*

Je ne vous dirai rien des Égliſes; les Portugais

ſont par-tout les mêmes. Elles ſont d'une richeſſe étonnante ; il n'y manque que des ſièges.

J'aurois été charmé de connoître l'Opéra de Rio-Janeiro ; mais le Vice-Roi n'a jamais voulu nous permettre d'y aller.

Ce pays-ci eſt un paradis terreſtre. La terre y produit abondamment les fruits de tous les climats ; l'air y eſt ſain ; les mines d'or & de pierreries y ſont très-nombreuſes ; mais à tous ces avantages il en manque un, qui peut ſeul donner du prix aux autres, c'eſt la liberté. Tout eſt ici dans l'eſclavage ; on y peut entrer, mais on n'en ſort guère ; en général, les Colons ſont mécontens & fatigués de leur ſort.

*Le 15 Septembre.*

Le cinq de ce mois nous quittâmes Rio-Janeiro. Les vents nous ont toujours favoriſés. Hier, pendant toute la journée, il a venté bon frais ; le Ciel étoit ſombre ; tout annonçoit un gros tems. Dans la nuit, le vent a ſoufflé avec violence ; le tonnerre s'eſt fait entendre de trois côtés différens, & les lames venoient déferler ſur la dunette. Réveillé par le bruit de la tempête, à une heure, je monte ſur le pont. Nous étions à ſec de voiles, & dans

cet état le navire filoit huit nœuds. Peignez-vous à la fois le sifflement du vent & de la pluie, les éclats du tonnerre, le mugissement des flots, qui venoient se briser avec impétuosité contre le vaisseau, & un bourdonnement sourd & continuel dans les cordages; ajoutez à tout cela l'obscurité la plus profonde, & un brouillard presque solide que l'ouragan chassoit avec violence; vous aurez une légère idée de ce que j'observois alors tout à mon aise. Je vous avoue que dans ce moment je me suis dit tout bas : *Illi robur & æs triplex*. Vers les trois heures, la tempête a été dans toute sa force; de longs éclairs tomboient sur le gaillard, & y laissoient une odeur insupportable; la mer paroissoit de feu; un silence effrayant régnoit sur le pont; on n'entendoit que la voix de l'Officier de quart qui crioit par intervalle : *ſtribord, bâbord*. Ce grain a duré une demi-heure, & il a été tout-à-coup terminé par un grand calme.



## LETTRE

### A M. LE CHEVALIER DE B....

*Du Cap de Bonne-Espérance, le 3 Novembre 1773.*

C'EST ici que l'on voit deux choses bien cruelles,
Des maris ennuyeux & des femmes fidelles,
Car l'Amour, tu le sais, n'est pas Luthérien;
C'est ici qu'alentour d'une vaste théïère,
Près d'un large fromage & d'un grand pot à bière,
L'on digère, l'on fume, & l'on ne pense à rien;
C'est ici que l'on a santé toujours fleurie,
Visage de chanoine & panse rebondie;
C'est dans ces lieux enfin qu'on nous fait aujourd'hui
Avaler à long traits le *constance* & l'ennui.

On a bien raison de dire, *chaque pays, chaque mode*. En France, les filles ne s'observent que dans l'extérieur; l'Amant est toujours celui qu'on reçoit avec le plus de froideur; c'est celui auquel on veut faire le moins d'attention; & de l'air le plus décent & le plus réservé, on lui donne un rendez-vous pour la nuit. Ici tout au rebours. Vous êtes accueilli avec un air d'intelligence & d'amitié qui,

parmi nous, ſignifieroit beaucoup ; vos yeux peuvent s'expliquer en toute aſſurance ; on leur répond ſur le même ton ; on vous paſſe le baiſer ſur la main, ſur la joue, même celui qui ſemble le plus expreſſif ; enfin, on vous accorde tout, excepté la ſeule choſe qui s'accorde parmi nous.

Que faire donc ? Je ne fume jamais ; la fidélité matrimoniale eſt bien ennuyeuſe ; dans une intrigue où le cœur n'eſt que chatouillé, on ne viſe qu'au dénouement. La promenade eſt mon unique plaiſir : Triſte plaiſir à vingt ans ! Je la trouve dans un jardin magnifique, qui n'eſt fréquenté que par les Oiſeaux, les Dryades & les Faunes. Les Divinités de ces lieux s'étonnent de me voir ſans pipe & un livre à la main. C'eſt-là que je jouis encore par le ſouvenir de ces momens paſſés avec toi, des douceurs de notre amitié, de nos folies & des charmes de la *Caʒerne*. C'eſt-là que je t'écris, tandis que tu m'oublies peut-être dans Paris :

Tandis qu'entouré de plaiſirs
Toujours aimé, toujours aimable,
Tu ſais partager tes loiſirs
Entre les Muſes & la table.
Adieu ; conſerve tous ces goûts ;
Vole toujours de Belle en Belle,

Au Parnaſſe fais des jaloux,
A l'Amitié reſte fidèle.
Puiſſes-tu, dans ſoixante hivers,
Cueillir les fleurs de la jeuneſſe,
Careſſer encor ta Maîtreſſe
Et la chanter en jolis vers.

## LETTRE AU MÊME.

*De l'île de Bourbon, le 19 Janvier 1775.*

Tu veux donc, mon Ami, que je te faſſe connoître ta patrie ? tu veux que je te parle de ce pays ignoré que tu chéris encore, parce que tu n'y es plus. Je vais tâcher de te ſatisfaire en peu de mots.

L'air eſt ici très-ſain. La plupart des maladies y ſont totalement inconnues. La vie eſt douce, uniforme, & par conſéquent fort ennuyeuſe. La nourriture eſt peu variée. Nous n'avons qu'un petit nombre de fruits, mais ils ſont excellens.

Ici, ma main dérobe à l'oranger fleuri
Ces pommes dont l'éclat ſéduiſit Athalante;
Ici, l'ananas plus chéri
Elève avec orgueil ſa couronne brillante;
De tous les fruits enſemble il réunit l'odeur.

A côté, l'atte pierreuse
Livre à mon appétit une crême flatteuse;
La grenade plus loin s'entr'ouvre avec lenteur;
La banane jaunit sous sa feuille élargie;
La mangue me prépare une chair adoucie;
Un miel solide & dur pend au haut du dattier;
La pêche croît aussi sur ce lointain rivage,
Et, plus propice encor, l'utile cocotier
Me prodigue à la fois le mets & le breuvage.

Voilà tous les présens que nous fait Pomone; pour l'Amante du Zéphir, elle ne visite qu'à regret ces climats brûlans.

Je ne sais pourquoi les Poètes ne manquent jamais d'introduire un printems éternel dans les pays qu'ils veulent rendre agréables; rien de plus maladroit. La variété est la source de tous nos plaisirs, & le plaisir cesse de l'être quand il devient habitude. Vous ne voyez jamais ici la Nature rajeunie; elle est toujours la même. Un verd triste & sombre vous donne toujours la même sensation. Ces orangers couverts en même tems de fruits & de fleurs, n'ont pour moi rien d'intéressant, parce que jamais leurs branches dépouillées ne furent blanchies par les frimats. J'aime à voir la feuille naissante briser son enveloppe légère; j'aime à la

voir croître, se développer, jaunir & tomber. Le printems plairoit beaucoup moins, s'il ne venoit après l'hiver.

O mon Ami ! lorsque mon exil sera fini, avec quel plaisir je reverrai *Feuillancour* au mois de Mai ! avec quelle avidité je jouirai de la Nature ! avec quelles délices je respirerai les parfums de la campagne ! avec quelle volupté je foulerai le gazon fleuri ! les plaisirs perdus sont toujours les mieux sentis. Combien de fois n'ai-je pas regretté le chant du Rossignol & de la Fauvette ! Nous n'avons ici que des oiseaux braillards dont le cri importun attriste à la fois l'oreille & le cœur. En comparant ta situation à la mienne, apprends, mon Ami, à jouir de ce que tu possèdes.

Nous avons, il est vrai, un Ciel toujours pur & serein ; mais nous payons trop cher cet avantage. L'esprit & le corps sont anéantis par la chaleur ; tous leurs ressorts se relâchent. L'ame est dans un assoupissement continuel ; l'énergie & la vigueur intérieures se dissipent par les pores. Il faut attendre le soir, pour respirer ; mais vous cherchez en vain des promenades.

D'un côté, mes yeux affligés
N'ont pour se reposer qu'un vaste amphithéâtre

De rochers escarpés que le tems a rongés,
De rares arbrisseaux, par les vents outragés,
Y croissent tristement sur la pierre rougeâtre,
Et des lataniers allongés
Y montrent loin à loin leur feuillage grisâtre.
Trouvant leur sûreté dans leur peu de valeur,
Là d'étiques perderaux, de leurs aîles bruyantes,
Rasent impunément les herbes jaunissantes,
Et s'exposent sans crainte au canon du chasseur.
Du sommet des remparts dans les airs élancée,
La cascade à grand bruit précipite ses flots,
Et roulant chez Thétis son onde courroucée,
Du Nègre infortuné renverse les travaux.
Ici, sur les confins des États de Neptune,
Où jour & nuit son Épouse importune
Affiige les Echos de longs mugissemens,
Du milieu des sables brûlans
Sortent qnelques toits de feuillage.
Là jamais le Zéphir volage
Ne rafraîchit l'air enflammé;
Sous les feux du Soleil le corps inanimé
Reste sans force & sans courage.
Quelquefois l'Aquilon bruyant,
Sur ses aîles portant l'orage,
S'élance du sombre Orient:
Dans ses antres l'onde profonde

S'émeut, s'enfle, mugit & gronde;
Au loin ſur la voûte des Mers
On voit des montagnes liquides
S'élever, s'approcher, s'élancer dans les airs,
Retomber & courir ſur les ſables humides;
Les flammes du volcan brillent dans le lointain;
L'Océan franchit ſes entraves,
Inonde nos jardins, & porte dans nos caves
Des poiſſons étonnés de nager dans le vin.

Le bonheur, il eſt vrai, ne dépend pas des lieux qu'on habite. La ſociété, pour peu qu'elle ſoit douce & amuſante, dédommage bien des incommodités du climat. Je vais eſſayer de te faire connoître celle qu'on trouve ici.

Le caractère du Créole eſt généralement bon; c'eſt dommage qu'il ne ſoit pas à même de le polir par l'éducation. Il eſt franc, généreux, brave & téméraire. Il ne ſait pas couvrir ſes véritables ſentimens du maſque de la bienſéance; ſi vous lui déplaiſez, vous n'aurez pas de peine à vous en appercevoir. Il ouvre aiſément ſa bourſe à ceux qu'il croit ſes amis. N'étant jamais inſtruit des détours de la chicane ni de ce qu'on nomme *les affaires*, il ſe laiſſe ſouvent tromper. Le préjugé du point d'honneur eſt reſpecté chez lui plus que par-tout

ailleurs. Il eſt ombrageux, inquiet & ſuſceptible à l'excès. Il ſe prévient facilement, & ne pardonne guère. Il a une adreſſe peu commune pour tous les arts méchaniques ou d'agrément. Il ne lui manque que de s'éloigner de ſa patrie & d'apprendre. Son génie indolent & léger n'eſt pas propre aux ſciences & aux études ſérieuſes. Il n'eſt pas capable d'application, & ce qu'il ſait, il le ſait ſuperficiellement & par routine.

On ne ſe doute pas dans notre île de ce que c'eſt que l'éducation. L'enfance eſt l'âge qui demande de la part des parens le plus de prudence & le plus de ſoins. Ici l'on abandonne les enfans aux mains des eſclaves; ils prennent inſenſiblement les goûts & les mœurs de ceux avec qui ils vivent; auſſi, à la couleur près, très-ſouvent le maître reſſemble parfaitement à l'eſclave. A ſept ans, quelque ſoldat ivrogne leur apprend à lire, à écrire, & leur enſeigne les quatre premières règles d'Arithmétique; alors l'éducation eſt complette.

Le Créole eſt bon ami, amant inquiet & mari jaloux; (ce qu'il y a d'impayable, c'eſt que les femmes partagent ce dernier ridicule avec leurs époux, & que la foi conjugale n'en eſt pas mieux gardée de part & d'autre.) Il eſt vain & entêté; il

méprise ce qu'il ne connoît pas, & il connoît peu de chose ; il est plein de lui-même, & vide de tout le reste. Ce fond d'orgueil & de suffisance vient de l'ignorance & de la mauvaise éducation. Ici, dès qu'un homme peut avoir six pieds de maïs, deux Caffiers, & un Négrillon, il se croit tiré de la cuisse de Jupiter. Tel qui galoppe à cru dans la plaine, une pipe à la bouche, en grands caleçons & les pieds nuds, changeroit à peine son sort contre celui du Roi de France. C'est ce qui arrivera nécessairement dans tous les pays où il n'y aura pas de Peuple, où tous les rangs seront confondus, & où la dénomination d'habitant mettra de niveau toutes les conditions.

D'ailleurs, accoutumé, comme on l'est ici depuis l'enfance, à parler en maître à des esclaves, on n'apprend guère, ou l'on oublie aisément ce qu'exigent un égal & un supérieur. Il est difficile de ne pas rapporter de l'intérieur de son domestique ce ton décisif, & cet esprit impérieux que révolte la plus légère contradiction. C'est aussi ce qui entretient cette paresse naturelle au Créole, & qui prend sa source dans la chaleur du climat.

Le sèxe dans ce pays n'a pas à se plaindre de la Nature. Nous avons peu de belles femmes, mais

presque toutes sont jolies; & l'extrême propreté, si rare en France, embellit jusqu'aux laides. Elles ont en général une taille avantageuse & de beaux yeux. La chaleur excessive empêche les lis & les roses d'éclore sur leur visage. Cette chaleur flétrit encore avant le tems d'autres attraits plus précieux. Ici une femme de vingt-cinq ans en a déjà quarante. Il existe un proverbe exclusif en faveur des petits pieds; pour l'honneur de nos Dames, je m'inscris en faux contre ce proverbe. Il leur faut de la parure, & j'ose dire que le goût ne préside pas toujours à leur toilette. La nature, quelque négligée qu'elle puisse être, est plus agréable qu'un art mal-adroit. Ce principe devroit aussi les guider dans les manières étrangères qu'elles copient, & dans toutes ces grâces prétendues où l'on s'efforce de n'être plus soi-même.

Les jalousies secrettes & les tracasseries éternelles règnent ici plus que dans aucun village de Province; aussi nos Dames se voient peu entr'elles. On ne sort que pour les visites indispensables; car l'étiquette est ici singulièrement respectée; nous commençons à avoir une cérémonie, une mode, un bon ton.

L'enfance de cette Colonie a été semblable à

l'âge d'or. D'excellentes tortues couvroient la surface de l'île ; le gibier venoit de lui-même s'offrir au fusil. La bonne foi tenoit lieu de code. Le commerce des Européens a tout gâté. Le Créole s'est dénaturé insensiblement ; il a substitué à ses mœurs simples & vertueuses des mœurs polies & corrompues ; l'intérêt a désuni les familles ; la chicane est devenue nécessaire ; le chabouc a déchiré le Nègre infortuné ; l'avidité a produit la fourberie, & nous en sommes maintenant au siècle d'airain.

Je te sais bon gré, mon Ami, de ne pas oublier les Nègres dans les instructions que tu me demandes. Ils sont hommes, ils sont malheureux ; c'est avoir bien des droits sur une ame sensible. Non, je ne saurois me plaire dans un pays où mes regards ne peuvent tomber que sur le spectacle de la servitude ; où le bruit des fouets & des chaînes étourdit mon oreille & retentit dans mon cœur. Je ne vois que des tyrans & des esclaves, & je ne vois pas mon semblable. On troque tous les jours un homme contre un cheval ; il est impossible que je m'accoutume à une bizarrerie si révoltante. Il faut avouer que les Nègres sont moins maltraités ici que dans nos autres Colonies. Ils sont vêtus ; leur nourriture est saine & assez abondante. Mais ils ont la pioche

à la main depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil ; mais leur maître, en revenant d'examiner leur ouvrage, répète tous les soirs : *ces gueux-là ne travaillent point* ; mais ils sont esclaves, mon Ami : cette idée doit bien empoisonner le maïs qu'ils dévorent & qu'ils détrempent de leurs sueurs. Leur patrie est à deux cent lieues d'ici ; ils s'imaginent cependant entendre le chant des coqs, & reconnoître la fumée des pipes de leurs camarades. Ils s'échappent quelquefois au nombre de douze ou quinze, enlèvent une pirogue, & s'abandonnent sur les flots. Ils y laissent presque toujours leur vie, & c'est peu de chose lorsqu'on a perdu la liberté. Quelques-uns ont eu le bonheur de gagner Madagascar ; mais leurs compatriotes les ont tous massacrés, disant qu'ils revenoient d'avec les Blancs, & qu'ils avoient trop d'esprit. Malheureux ! ce sont plutôt ces mêmes Blancs qu'il faut repousser de vos paisibles rivages. Mais il n'est plus tems ; vous avez déjà pris nos vices avec nos piastres. Ces misérables vendent leurs enfans pour un fusil, ou pour quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Dans les premiers tems de la Colonie, les Nègres se retiroient dans les bois, & de là ils faisoient des incursions fréquentes dans les habita-

tions éloignées. Aujourd'hui les Colons sont en sûreté. On a détruit presque tous les *Marons* ; des gens payés par la Commune en font leur métier, & ils vont à la chasse des hommes aussi gaiment qu'à celle des merles.

Je crois qu'en général la religion des Nègres est le Matérialisme. Ils reconnoissent un Etre suprême. On leur apprend le cathéchisme ; on prétend leur expliquer l'Évangile ; Dieu sait s'ils en comprennent le premier mot ! On les baptise pourtant, bon-gré, mal-gré, après quelques jours d'instruction qui n'instruit point. J'en vis un dernièrement qu'on avoit arraché de sa patrie depuis sept mois ; il se laissoit mourir de faim. Comme il étoit sur le point d'expirer, & très-éloigné de la Paroisse, on me pria de lui conférer le Baptême. Il me regarda en souriant, & me demanda pourquoi je lui jettois de l'eau sur la tête ; je lui expliquai de mon mieux la chose, mais il se retourna d'un autre côté, disant en mauvais français : après la mort, tout est fini, du moins pour nous autres Nègres ; je ne veux point d'une autre vie, car peut-être y serois-je encore votre esclave :

Mais sur cet affligeant tableau
Qu'à regret ma main continue

Ami, n'arrêtons point la vue,
Et tirons un épais rideau;
Dans le champ qu'il rendit fertile,
Laissons le Nègre malheureux
Crier sous la verge docile,
Et son Maître plus ennuyeux
Compter les coups d'un air tranquille;
C'est trop long-tems m'occuper d'eux.
Dégageons mon ame oppressée
Sous le fardeau de ses ennuis;
Sur les ailes de la pensée,
Dirigeons mon vol à Paris,
Et revenons à la *Caserne*,
Aux gens aimables, au Falerne,
A toi, le meilleur des Amis,
A toi, qui du sein de la France
M'écris encor dans ces déserts,
Et que je vois bâiller d'avance
En lisant ma prose & mes vers.

Que fais-tu maintenant dans Paris? tandis que le Soleil est à notre zénith, l'hiver vous porte à vous autres la neige & les frimats. Réalises-tu ces *projets d'Orgie*, auxquels on répond par de jolis vers & par de bons vins? Peut-être qu'entouré de tes amis & des miens, amusé par eux,

tu les amuſes à ton tour par tes *congés* charmans.

Peut-être, hélas! dans ce moment
Où ma plume trop pareſſeuſe
Te griffonne rapidement
Une rime ſouvent douteuſe,
Aſſiégeant un large pâté
Que farcit la truffe légère,
Vous buvez frais à la ſanté
D'un ſauvage qui ne boit guère.

Dans ce pays, le tems ne vole pas, il ſe traîne; l'ennui lui a coupé les aîles. Le matin reſſemble au ſoir; le ſoir reſſemble au matin; & je me couche avec la triſte certitude que le jour qui ſuit ſera ſemblable en tout au précédent. Mais il n'eſt pas éloigné cet heureux moment, où le vaiſſeau qui me rapportera vers la France fillonnera légèrement la ſurface des flots. Soufflez alors, enfans impétueux de Borée, enflez la voile tendue. Et vous, aimables Néréides, pouſſez de vos mains bienfaiſantes mon rapide gaillard. Vous rendîtes autrefois ce ſervice aux galères d'Énée, qui le méritoit moins que moi; je ne ſuis pas tout-à-fait ſi pieux; mais je n'ai pas trahi ma Didon. Et vous, ô mes Amis, lorſque l'Aurore, prenant une robe plus éclatante,

vous annoncera l'heureux our qui doit me ramener dans vos bras, qu'une ſainte ivreſſe s'empare de vos ames.

D'une guirlande nouvelle
Ombragez vos jeunes fronts,
Et qu'au milieu des flacons
Brille le myrte fidèle.
Qu'auprès d'un autel fleuri,
Chacun, d'une voix légère,
Chante pour toute prière :
*Regina potens Cypri.*
Puis venant à l'accolade
D'un ami reſſuſcité,
Par une triple raſade
Vous ſaluerez ma ſanté.



# ÉPITRE

## A M. DE P... DU S..

Tu dis bien vrai, du S.., quand une heureuſe aubaine
De nos pères joyeux couronna les ébats,
Ils faiſoient deux amis, & ne s'en doutoient pas.
Le même Aſtre a réglé ta naiſſance & la mienne.
Nous reçûmes le jour dans ces climats brûlans
Où deux fois le Soleil repaſſant ſur nos têtes,
Féconde la nature, & fixe dans nos champs
Ce printemps éternel vanté par les Poètes.
Là, comme on fait ailleurs, je végétai neuf ans.
Qu'on chante, ſi l'on veut, les beaux jours de l'enfance,
Je n'en regrette aucun; cette *aimable ignorance*
Eſt un bonheur bien fade aux yeux de la raiſon,
Et la ſaiſon de l'innocence
Eſt une aſſez triſte ſaiſon.
Tranſplantés tous les deux ſur les bords de la France,
Le hazard nous unit dans un de ces cachots,
Où, la férule au poing, des enfileurs de mots
Nous montrent comme on parle & jamais comme on penſe.
Arbriſſeaux étrangers, peu connus dans ces lieux,
S'il nous fallut ſouffrir la commune culture,
Des mains qui nous ſoignoient les ſecours dangereux
N'ont pu gâter en nous ce que fit la nature.

A peine délivrés de la docte prison,
L'honneur nous fit ramper sous le Dieu des Batailles;
Tu volas aussitôt aux murs de Besançon;
Un destin moins heureux me poussa dans Versailles.

Réunis sur les flots, nous bénissions le sort;
Mais il nous attendoit aux rivages d'Afrique.
Sans doute il te souvient de cette nuit critique,
Où nous allions passer du sommeil à la mort?
Un Soldat qui fumoit nous retint à la vie;
Nous étions réservés à des dangers nouveaux.
J'entends encor d'ici les rochers d'*Abrolhos*
Retentir sous les coups des vagues en furie;
Je vois notre vaisseau, dans un calme trompeur,
Céder au courant qui l'entraîne;
Je vois régner par-tout une morne frayeur;
Je lis dans tous les yeux que ma perte est certaine;
Je revois le trépas & toute son horreur.
O toi, de mes pensers dépositaire utile,
Toi, qui connois mon cœur, tu sais s'il fut ému.
Voyant tout, mais d'un œil tranquille,
J'écrivois, presque sûr de n'être jamais lu.

Te souvient-il encor de l'homme aux Quatre Tentes,
De ce Couvent peuplé d'Ursulines charmantes,
Des maris Portugais, de *Donna Theresa*,
Belle comme l'Amour, plus friponne peut-être,

Infidelle d'avance à l'époux qu'elle aura,
Et nous jettant le soir des fleurs par la fenêtre ?

Le Port des Hollandois nous reçut à son tour.
Tu soupires sans doute, & ta bouche chrétienne
Nomme la tendre B..., jeune Luthérienne,
Que ton zèle avoit su convertir à l'amour.

Nous arrivons enfin. Pardonne, ô ma Patrie!
Mais je ne connus point ce doux saisissement
Qu'on éprouve en te revoyant ;
Mon ame à ton aspect ne s'est pas attendrie.
La Patrie est un mot, & le proverbe ment.
Toi seule, ô mon Éléonore,
As rendu ce séjour agréable à mes yeux.
Tendre & fidèle objet d'un amour malheureux,
Peut-être tu ressens des peines que j'ignore ;
Va, mon cœur les partage & te rend tes soupirs.
En vain le sort jaloux termina nos plaisirs ;
De mon bonheur passé je suis heureux encore.

Enfin, après quatre ans d'inconstance & d'erreur,
Je te suis dans Paris. Là, maître de moi-même,
*Réformé*, sans amour, paresseux par systême,
Sur la scène du monde assez mauvais acteur,
Je déchire mon rôle & deviens spectateur.
Mon vaisseau battu par l'orage

A regagné le port, & n'en ſortira plus.
Que dis-je ? dès demain ennuyé du rivage,
Peut-être irai-je encor l'expoſer au naufrage
Sur ces mêmes écueils qu'il n'a que trop connus.
C'eſt le travers de tous les hommes
De chercher le repos & de s'en dégoûter;
Ce bien ſi deſiré n'eſt doux qu'à ſouhaiter.
Nous ne vivons point où nous ſommes :
L'eſprit vole plus loin, il voit d'autres climats,
Il en fait la peinture à notre ame ſéduite,
Et ce qu'il embellit a toujours plus d'appas :
La peine eſt aux lieux qu'on habite,
Et le bonheur où l'on n'eſt pas.

## ÉGLOGUE.

Un jour Liſette
Toute ſeulette
Au bois filant,
Alloit chantant
La chanſonnette.
Elle s'aſſit
Au bord de l'onde
Claire & profonde,
Deux fois s'y vit
Jeune & mignonne,

Et la friponne
Deux fois fourit;
Puis avec grâce
Ses pieds nageoient
Et voltigeoient
Sur la furface.

Difcret témoin,
Son chien fidèle,
Étoit près d'elle;
Tandis qu'au loin
Dans la prairie
L'agneau naiffant
Alloit paiffant
L'herbe fleurie.

Le long du bois
Je fais filence,
Et je m'avance
En tapinois;
Puis je m'arrête,
Et fur fa tête
Faifant foudain
Pleuvoir les rofes
Qui fous ma main
S'offroient éclofes:

Salut à vous,
Mon inhumaine;
N'ayez courroux
Qu'on nous ſurprenne.
A vos chanſons
Nous vous prenons
Pour Philomèle :
Auſſi-bien qu'elle
Vous cadenciez,
Ma toute Belle;
Mais mieux feriez
Si vous aimiez
Auſſi bien qu'elle.
Plaire, charmer,
Sur-tout aimer,
C'eſt le partage,
C'eſt le ſavoir
Et le devoir
Du premier âge.

J'ai quatorze ans,
Répond Liſette;
Suis trop jeunette,
Et je n'entends
Sermons d'Amans.
On a beau faire;

Tous les Galans
Sont inconstans,
A dit ma mère.
Sur un buisson
Le papillon
Voit-il la rose?
Amant craintif,
D'un air naïf
Il s'y repose.
Est-il heureux?
Amant frivole,
Soudain il vole
A d'autres jeux.
Mais la fleurette
Triste & seulette
Ne peut voler...

Ici la Belle
Vouloit parler,
Et désoler
Mon cœur fidèle,
Mais un soupir
Vint la trahir,
Et du plaisir
Fut le présage.
Le lieu, le tems,

L'épais feuillage,
Gazons naiſſans
A notre uſage;
Doux embarras
D'une pucelle
Qui ne ſait pas
Ce qu'on veut d'elle,
Mais dont le cœur
Tout bas implore
Certain bonheur
Que ſa pudeur
Redoute encore;
Tout en ſecret
Preſſoit Liſette;
A ſa défaite
Tout conſpiroit.
Elle s'offenſe,
Menace, fuit,
Puis s'adoucit,
Puis recommence,
Pleure & gémit,
Se taît, ſuccombe,
Chancelle & tombe...

En rougiſſant
Elle ſe lève,

Sur moi soulève
Un œil mourant,
Et me serrant
Avec tendresse,
Dit : cher Amant !
Aimons sans cesse !
Que nos amours
Ne s'affoiblissent
Et ne finissent
Qu'avec nos jours !

## A M. LE CHEVALIER DE C...

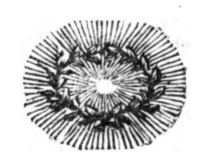
NON, mon portrait n'est pas fidèle,
Vos jolis vers en ont menti ;
Et si j'étois moins votre ami,
Je vous ferois une querelle.
Pour se croire un autre Apollon,
Il faudroit ne jamais vous lire.
Traître, vous me donnez son nom,
Et vous avez gardé sa lyre.

Votre missive charmante m'oblige de convenir qu'elle est mieux entre vos mains que dans les miennes. Vous me louez comme Horace, & je n'ai d'autre ressemblance avec Virgile que de m'être

exposé sur les flots, & de vous avoir donné le sujet de vos vers agréables.

Croyez-moi, ne guérissez jamais de cette métromanie dont vous vous plaignez, & dont vous êtes le seul à vous appercevoir.

Pour vos amis & pour vous-même,
Ayez toujours auprès de vous
Ce joli démon qui vous aime,
Et dont je suis un peu jaloux.
Autrefois avec moins de grâce
Il inspiroit Anacréon;
A Rome il alloit sans façon
S'asseoir sur les genoux d'Horace;
Chaulieu soupiroit avec lui
Des vers moins heureux que les vôtres;
Vous êtes son nouvel ami,
Et vous lui rendez tous les autres.



# DIALOGUE

## ENTRE UN POETE ET SA MUSE.

LE POÈTE.

OUI, le reproche eſt juſte, & je ſens qu'à mes vers
La rime vient toujours ſe coudre de travers.
Ma Muſe vainement du nom de négligence
A voulu décorer ſa honteuſe indigence ;
La critique a blâmé ſon mince accoutrement.
Travaillez, a-t-on dit, & rimez autrement.
Docile à ces leçons, corrigez-vous, ma Muſe,
Et changez en travail ce talent qui m'amuſe.

LA MUSE.

De l'éclat des lauriers ſubitement épris,
Vous n'abaiſſez donc plus qu'un regard de mépris
Sur ces fleurs que jadis votre goût ſolitaire
Cueilloit obſcurément dans les bois de Cythère ?

LE POÈTE.

Non, je reſte à Cythère, & je ne prétends pas
Vers le ſacré côteau tourner mes foibles pas.
Dans cet étroit paſſage, où la foule s'empreſſe,
Dois-je aller augmenter l'embarras & la preſſe ?

Ma vanité n'a point ce projet insensé.
A l'autel de l'Amour, par moi trop encensé,
Je veux porter encor mes vers & mon hommage ;
Des refus d'Apollon l'Amour me dédommage.

LA MUSE.

Eh ! faut-il tant de soins pour chanter ses plaisirs ?
Déjà je vous prêtois de plus sages désirs.
J'ai cru qu'abandonnant votre lyre amoureuse,
Vous preniez de Boileau la plume vigoureuse.
C'est alors que l'on doit, par un style précis,
Fixer l'attention du Lecteur indécis,
Et par deux vers ornés d'une chute pareille,
Satisfaire à la fois & l'esprit & l'oreille.
Mais pour parler d'amour, il faut parler sans art.
Qu'importe que la rime alors tombe au hazard ?
Pourvu que tous vos vers brûlent de votre flamme,
Et de l'ame échappés arrivent jusqu'à l'ame.

LE POÈTE.

Quel fruit de vos conseils ai-je enfin recueilli ?

LA MUSE.

Je vois que dans Paris, assez bien accueilli,
Vous avez du Lecteur obtenu le sourire.

LE POÈTE.

Le Pinde à cet arrêt n'a pas voulu souscrire.
Peut-être on a loué la douceur de mes sons,
Et d'un luth paresseux les faciles chansons;
L'indulgente Beauté dont l'heureuse ignorance
N'a pas du bel esprit la dure intolérance,
A dit, en me lisant : au moins il sait aimer.
Le Connoisseur a dit : il ne sait pas rimer.

LA MUSE.

Te fit-on ce reproche, aimable Deshoulière,
Quand un Poète obscur, d'une main familière,
Parcouroit à la fois ta lyre & tes appas,
Et te faisoit jouir du renom qu'il n'a pas?
Chaulieu rimoit-il bien, quand sa molle paresse
Prêchoit à ses amis les dogmes de Lucrèce?
A-t-on vu du Marais le Voyageur charmant
De la précision se donner le tourment?
La Muse de Gresset, élégante & facile,
A ce joug importun fut par fois indocile.
Et Voltaire en un mot, cygne mélodieux,
Qui sut le mieux parler le langage des Dieux,
Ne mit point dans ses chants la froide exactitude
Dont la stérilité fait son unique étude.

LE POÈTE.

Il eſt vrai, mais la mode a changé de nos jours;
On penſe rarement, & l'on rime toujours.
En vain vous diſputez; il faut être, vous dis-je,
Amant quand on écrit, Auteur quand on corrige.

LA MUSE.

Soit; je veux déſormais, dans mes vers bien limés,
Que les Ris & les Jeux ſoient fortement rimés;
Je veux, par le ſecours d'une heureuſe épithète,
Au bout de chaque ligne attacher ma ſonnette.
Mais ne vous plaignez point ſi quelquefois le ſens,
Oublié pour la rime....

LE POÈTE.

Oubliez, j'y conſens:
D'un ſcrupule ſi vain l'on vous feroit un crime.
Appauvriſſez le ſens pour enrichir la rime.
Tréſorier ſi connu dans le ſacré vallon,
Approche, Richelet; complaiſant Apollon,
Et des vers à venir magaſin poétique,
Donne-moi de l'eſprit par ordre alphabétique.
Quoi, vous riez?

LA MUSE.

Je ris de vos tranſports nouveaux.
Courage, pourſuivez ces aimables travaux.

LE POËTE.

Ce rire impertinent vient de glacer ma verve.

LA MUSE.

Q'importe? Richelet tiendra lieu de Minerve.

LE POËTE.

Rimez mieux.

LA MUSE.

Je ne puis.

LE POËTE.

Ne rimez donc jamais.

LA MUSE.

Je le puis encor moins.

LE POËTE.

Taisez-vous.

LA MUSE.

Je me tais.



# DIEU VOUS BÉNISSE.

## A MADAME.....

QUAND je vous dis *Dieu vous bénisse*,
Je n'entends pas le Créateur
Dont la main féconde & propice
Vous donna tout, hormis un cœur;
Encor moins le Dieu d'Hyménée,
Dont l'eau-bénite infortunée
Change le plaisir en devoir;
S'il fait des heureux, j'ai ouï dire
Qu'ils ne sont pas dans son empire,
Et qu'il les fait sans le savoir.
Mais j'entends ce Dieu du bel âge
Qui, sans vous, seroit à Paphos.
Or apprenez en peu de mots
Comme il bénit ce Dieu volage:
Le désir dont l'air éveillé
Annonce assez l'impatience,
Lui présente un bouquet mouillé
Dans la Fontaine de Jouvence;
Les yeux s'humectent de langueur,
Le rouge monte au front des Belles,
Et l'eau-bénite avec douceur
Tombe dans l'ame des fidelles.

Soyez dévote à ce Dieu-là,
Vous, qui nous prouvez sa puissance;
Éternuez en assurance,
Le tendre Amour vous bénira.

## A M. LE CHEVALIER DE B....

QUE tu sais bien, flatteur habile,
Au doux bruit d'un éloge avec art apprêté,
Endormir la raison, & dans un vers facile
Chatouiller finement l'amour propre enchanté!
Que ta plume, avec goût blessant la vérité,
Sait, même en la flattant, ménager ma foiblesse,
Et préparer avec délicatesse
Le poison de la vanité!
De ses molles vapeurs ma Muse se défie:
Elle a trouvé tes vers charmans,
Mais elle n'a pas la folie
De croire à tes propos galans;
Elle sait que la Poésie
N'est pas fort scrupuleuse, & que dans tous les temps
Des tristes vérités implacable ennemie,
Elle aima mieux mentir & paroître jolie,
Que d'être plus sincère & d'ennuyer les gens.

## MADRIGAL

### A MADAME DE T....

NON, jamais un chant plus flatteur
N'embellit deux lèvres de rose;
La flûte avec moins de douceur
Vient chatouiller l'oreille qui repose.
Ces accens que l'amour vous apprit à former
Se font entendre au cœur encor mieux qu'à l'oreille.
Hureux qui voit s'ouvrir cette bouche vermeille,
Et plus heureux cent fois qui peut vous la fermer.

## ÉPITAPHE.

ICI gît qui toujours douta.
Dieu par lui fut mis en problême,
Il douta de son être même.
Mais de douter il s'ennuya,
Et las de cette nuit profonde,
Hier au soir il est parti,
Pour aller voir en l'autre monde
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

## AUX FLATTEURS.

O vous, qui prodiguez ſans ceſſe
Votre encens aux pieds des Créſus,
Ou qui chatouillez l'ame épaiſſe
De quelques nouveaux parvenus ;
Malheureux, ſi la flatterie
Enrichit enfin ſon auteur,
Flattez donc ; l'or vous juſtifie,
Vous n'en ſerez que pour l'honneur.
Mais non, votre eſpérance eſt vaine ;
Malgré les ſoins les plus ſuivis,
On perd ſes ongles & ſa peine
A gratter des marbres polis.

## CHANSON.

Lorsque la tendre tourterelle
Le ſoir ne revient pas au nid,
L'époux affligé la rappelle,
La rappelle & languit.

Plus douloureux eſt mon martyre
Loin de l'objet de mon amour ;
Et mon cœur déſolé ſoupire,
Soupire nuit & jour.

Aux lieux qu'embellit ma Maîtreſſe,
O vous tous, qui portez vos pas,
Conſolez-la dans ſa triſteſſe,
Et dites-lui tout bas :

Ton Ami, jeune Éléonore,
Eſt toujours fidèle à ſa foi ;
Il te regrette, il t'aime encore,
Et n'aimera que toi.

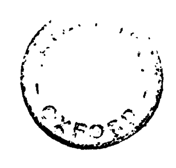
Si pourtant gentille Bergère,
Douce & reſpirant le plaiſir,
Veut faire un voyage à Cythère,
Amour, viens m'avertir.

Non que je puiſſe être infidèle ;
Éléonore, ne crains rien.
Mais las ! elle eſt ſi loin ma Belle !
Amour, tu m'entends bien ?

## A M. LE CHEVALIER DE B. . . .

CROIS-MOI, la brillante couronne
Dont tu flattes ma vanité,
C'eſt l'amitié qui me la dònne,
Sans l'aveu de la vérité.
Fruits légers de ma foible veine,
Cet honneur n'eſt point fait pour vous ;

Modeſtes & connus à peine,
Vous me ferez peu de jaloux.
Il eſt vrai qu'à la noble envie
D'être célèbre après ma mort,
Je ne me ſens pas aſſez fort
Pour ſacrifier cette vie.
Dans les ſentiers d'Anacréon
Égarant ma jeuneſſe obſcure,
Je n'ai point la démangeaiſon
D'entremêler une chanſon
Aux écrits pompeux de Mercure,
Et je renonce ſans murmure
A la trompeuſe ambition
D'une célébrité future.
J'irai tout entier aux enfers.
En vain ta voix douce & propice
Promet plus de gloire à mes vers;
Ma nullité ſe rend juſtice.
Nos neveux, moins polis que toi,
Flétriront bientôt ma couronne;
Peu jaloux de vivre après moi,
Je les approuve & leur pardonne.



*FIN.*



# TABLE.

## POÉSIES ÉROTIQUES.

### LIVRE PREMIER.



*

## LIVRE SECOND.

# TABLE.

## LETTRES ET POÉSIES FUGITIVES.



Fin de la Table.

## *Fautes à corriger.*

*Page* 53, *vers* 2, le projet de Voimon; *lisez* de Volmon.

*Page* 55, *vers* 1, pour nous, réveillons sans cesse; *lisez*, pour nous, réveillons-nous sans cesse.

*Page* 71, *vers* 10, raisonne dans ces plaines; *lisez* résonne dans ces plaines.

*Page* 104, *ligne* 23, *plus belle encore*, &c. lisez, *plus belle encor*.

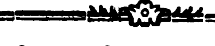
*Page* 112, *vers* 7, Là d'étiques perderaux; *lisez*, perdreaux.

*Page* 115, *ligne* 19, ce ton décisif; *lisez*, un ton décisif.

*Page* 143, *vers* 11, de Mercure; *lisez* du Mercure.



# SUPPLÉMENT
## AUX OPUSCULES
## POÉTIQUES
## DE M. LE CHEVALIER DE PARNY.



# ÉLÉGIES.

## ÉLÉGIE I^ere^.

Du plus malheureux des Amans
Elle avoit essuyé les larmes ;
Sur la foi des nouveaux sermens
Ma tendresse étoit sans alarmes.
J'en ai cru son dernier baiser ;
Mon aveuglement fut extrême.

Qu'il eſt facile d'abuſer
L'Amant qui s'abuſe lui-même !

Des yeux timides & baiſſés,
Une voix naïve & qui touche,
Des bras autour du cou paſſés,
Un baiſer donné ſur la bouche,
Tout cela n'eſt point de l'amour.
J'y fus trompé juſqu'à ce jour.
Je diviniſois les foibleſſes ;
Et ma ſotte crédulité
N'oſoit des plus folles promeſſes
Soupçonner la ſincérité ;
Je croyois ſur-tout aux careſſes.

Hélas ! en perdant mon erreur,
Je perds le charme de la vie.
J'ai par-tout cherché la candeur,
Par-tout j'ai vu la perfidie.
Le dégoût a flétri mon cœur.
Je renonce au plaiſir trompeur,
Je renonce à mon infidelle ;
Et dans ma triſteſſe mortelle,
Je me repens de mon bonheur.



# ÉLÉGIE II.

C'EN est donc fait! par des tyrans cruels,
Malgré ses pleurs, à l'autel entraînée,
Elle a subi le joug de l'hyménée.
Elle a détruit par des nœuds solemnels
Les nœuds secrets qui l'avoient enchaînée.

Et moi, long-tems exilé de ces lieux,
Pour adoucir cette absence cruelle,
Je me disois: Elle sera fidelle;
J'en crois son cœur & ses derniers adieux.
Dans cet espoir, j'arrivois sans alarmes.
Je tressaillois, en arrêtant mes yeux
Sur le séjour qui cachoit tant de charmes,
Et le plaisir faisoit couler mes larmes.
Je payai cher ce plaisir imposteur!
Prêt à voler aux pieds de mon Amante,
Dans un billet tracé par l'inconstante
Je lis son crime, & je lis mon malheur.
Un coup de foudre eût été moins terrible.
Éléonore! ô Dieux! est-il possible?
Il est donc fait & prononcé par toi
L'affreux serment de n'être plus à moi?
Éléonore autrefois si timide!
Éléonore aujourd'hui si perfide!

De tant de ſoins voilà donc le retour?
Voilà le prix d'un éternel amour ?
Car ne crois pas que jamais je t'oublie ;
Il n'eſt plus tems ; je le voudrois en vain ;
Et malgré toi, tu feras mon deſtin ;
Je te devrai le malheur de ma vie.

En avouant ta noire trahiſon,
Tu veux encor m'arracher ton pardon.
Pour l'obtenir, tu dis que mon abſence
A tes tyrans te livra ſans défenſe.
Ah! ſi les miens, abuſant de leurs droits,
Avoient voulu me contraindre au parjure,
Et m'enchaîner ſans conſulter mon choix ;
L'Amour, plus ſaint, plus fort que la Nature,
Auroit bravé leur injuſte pouvoir ;
De la conſtance il m'eût fait un devoir.
Mais ta prière eſt un ordre ſuprême ;
Trompé par toi, rejetté de tes bras,
Je te pardonne, & je ne me plains pas.
Puiſſe ton cœur te pardonner de même!



# ÉLÉGIE III.

DIEU des amours, le plus puiſſant des Dieux,
Le ſeul du moins qu'adora ma jeuneſſe,
Il m'en ſouvient, dans ce moment heureux
Où je fléchis mon ingrate Maîtreſſe,
Mon cœur crédule & trompé par vous deux,
Mon foible cœur jura d'aimer ſans ceſſe.
Mais je révoque un ſerment indiſcret.
Aſſez long-tems tu tourmentas ma vie,
Amour, Amour, ſéduiſante folie!
Je t'abandonne, & même ſans regret.
Loin de Paphos la raiſon me rappelle;
Je veux la ſuivre, & ne plus ſuivre qu'elle.

Pour t'obéir je ſemblois être né.
Vers tes autels dès l'enfance entraîné,
Je me ſoumis ſans peine à ta puiſſance.
Ton injuſtice a laſſé ma conſtance.
Tu m'as puni de ma fidélité.
Ah! j'aurois dû, moins tendre & plus volage,
Uſer des droits accordés au jeune âge.
Oui, moins ſoumis, tu m'aurois mieux traité.
Bien inſenſé celui qui près des Belles
Perd en ſoupirs de précieux inſtans!
Tous les chagrins ſont pour les cœurs fidèles;
Tous les plaiſirs ſont pour les inconſtans.

# ÉLÉGIE IV.

D'UN long ſommeil j'ai goûté la douceur.
Sous un Ciel pur, qu'elle embellit encore,
A mon réveil je vois briller l'aurore;
Le Dieu du jour la ſuit avec lenteur.
Moment heureux! la Nature eſt tranquille,
Zéphyre dort ſur la fleur immobile,
L'air plus ſerein a repris ſa fraîcheur,
Et le ſilence habite mon aſile.
Mais quoi! le calme eſt auſſi dans mon cœur!
Je ne vois plus la triſte & chère image
Qui s'offroit ſeule à ce cœur tourmenté;
Et la raiſon, par ſa douce clarté,
De mes ennuis diſſipe le nuage.
Toi, que ma voix imploroit chaque jour,
Tranquillité, ſi long-tems attendue,
Des Cieux enfin te voilà deſcendue,
Pour remplacer l'impitoyable Amour.
J'allois périr; au milieu de l'orage,
Un ſûr abri me ſauve du naufrage;
De l'Aquilon j'ai trompé la fureur;
Et je contemple, aſſis ſur le rivage,
Des flots grondans la vaſte profondeur.
Fatal objet, dont j'adorai les charmes,
A ton oubli je vais m'accoutumer.

Je t'obéis enfin; sois sans alarmes,
Je sens pour toi mon ame se fermer;
Je pleure encor; mais j'ai cessé d'aimer,
Et mon bonheur fait seul couler mes larmes.

# ÉLÉGIE V.

J'AI cherché dans l'absence un remède à mes maux;
J'ai fui les lieux charmans qu'embellit l'infidelle.
Caché dans ces forêts dont l'ombre est éternelle,
J'ai trouvé le silence, & jamais le repos.
Par les sombres détours d'une route inconnue,
J'arrive sur ces monts qui divisent la nue.
De quel étonnement tous mes sens sont frappés!
Quel calme! quels objets! quelle immense étendue!
La mer paroît sans borne à mes regards trompés,
Et dans l'azur des cieux est au loin confondue;
Le Zéphyr en ce lieu tempère les chaleurs;
De l'aquilon parfois on y sent les rigueurs;
Et tandis que l'hiver habite ces montagnes,
Plus bas l'été brûlant dessèche les campagnes.

Le volcan dans sa course a dévoré ces champs;
La pierre calcinée atteste son passage.
L'arbre y croît avec peine; & l'oiseau par ses chants
N'a jamais égayé ce lieu triste & sauvage.
Tout se tait, tout est mort; mourez, honteux soupirs;

Mourez, importuns ſouvenirs,
Qui me retracez l'infidelle;
Mourez, tumultueux déſirs,
Ou ſoyez volages comme elle.
Ces bois ne peuvent me cacher;
Ici même, avec tous ſes charmes,
L'ingrate encor me vient chercher;
Et ſon nom fait couler des larmes
Que le tems auroit dû ſécher.
O Dieux! oh! rendez-moi ma raiſon égarée;
Arrachez de mon cœur cette image adorée;
Éteignez cet amour qu'elle vient rallumer,
Et qui remplit encor mon ame toute entière.
Ah! l'on devroit ceſſer d'aimer
Au moment qu'on ceſſe de plaire.

Tandis qu'avec mes pleurs, la plainte & les regrets
Coulent de mon ame attendrie,
J'avance, & de nouveaux objets
Interrompent ma rêverie.
Je vois naître à mes pieds ces ruiſſeaux différens,
Qui, changés tout-à-coup en rapides torrens,
Traverſent à grand bruit les ravines profondes,
Roulent avec leurs flots le ravage & l'horreur,
Fondent ſur le rivage, & vont avec fureur
Dans l'océan troublé précipiter leurs ondes.
Je vois des rocs noircis, dont le front orgueilleux
S'élève, & va frapper les Cieux.

Le tems a gravé ſur leurs cimes
L'empreinte de la vétuſté.
Mon œil rapidement porté
De torrens en torrens, d'abîmes en abîmes,
S'arrête épouvanté.

O Nature! qu'ici je reſſens ton empire!
J'aime de ce déſert la ſauvage âpreté;
De tes travaux hardis j'aime la majeſté;
Oui, ton horreur me plaît; je friſſonne & j'admire.

Dans ce ſéjour tranquille, aux regards des humains
Que ne puis-je cacher le reſte de ma vie!
Que ne puis-je du moins y laiſſer mes chagrins!
Je venois oublier l'ingrate qui m'oublie,
Et ma bouche indiſcrète a prononcé ſon nom;
Je l'ai redit cent fois, & l'écho ſolitaire
De ma voix douloureuſe a prolongé le ſon;
Ma main l'a gravé ſur la pierre;
Au mien il eſt entrelacé.
Un jour, le Voyageur, ſous la mouſſe légère,
De ces noms connus à Cythère
Verra quelque reſte effacé.
Soudain il s'écrîra: Son amour fut extrême;
Il chanta ſa Maîtreſſe au fond de ces déſerts.
Pleurons ſur ſes malheurs, & reliſons les vers
Qu'il ſoupira dans ce lieu même.



## ÉLÉGIE VI.

Il faut tout perdre, il faut vous obéir.
Je vous les rends ces lettres indiscrètes,
De votre cœur éloquens interprètes,
Et que le mien eût voulu retenir;
Je vous les rends. Vos yeux à chaque page
Reconnoîtront l'amour & son langage,
Nos doux projets, vos sermens oubliés,
Et tous mes droits par vous sacrifiés.

C'étoit trop peu, cruelle Éléonore,
De m'arracher ces traces d'un amour
Payé par moi d'un éternel retour;
Vous ordonnez que je vous rende encore
Ces traits chéris, dont l'aspect enchanteur
Adoucissoit & trompoit ma douleur.
Pourquoi chercher une excuse inutile,
En reprenant ces gages adorés
Qu'aux plus grands biens j'ai toujours préférés?
De vos rigueurs le prétexte est futile.
Non, la prudence & le devoir jaloux
N'exigent pas ce double sacrifice.
Mais ces écrits, qu'un sentiment propice
Vous inspira dans des momens plus doux,
Me consoloient, & savoient, malgré vous,
De mon destin corriger l'injustice;

Mais ce portrait, ce prix de ma constance,
Que sur mon cœur attacha votre main,
Pouvoit encor distraire mon chagrin;
Et vous craignez d'adoucir ma souffrance;
Et vous voulez que mes yeux désormais
Ne puissent plus s'ouvrir sur vos attraits;
Et vous voulez, pour combler ma disgrace,
De mon bonheur ôter jusqu'à la trace.
Ah! j'obéis, je vous rends vos bienfaits.
Un seul me reste, il me reste à jamais.
Oui, malgré vous, qui causez ma foiblesse,
Oui, malgré moi, ce cœur infortuné
Retient encore & gardera sans cesse
Le fol amour que vous m'avez donné.

## ÉLÉGIE VII.

AIMER est un destin charmant;
C'est un bonheur qui nous enivre,
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre;
Hélas! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les sermens sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence n'est qu'un art,
Et que le bonheur n'est qu'un songe.

# ÉLÉGIE VIII.

Toi qu'importune ma présence,
A tes nouveaux plaisirs je laisse un libre cours;
Je ne troublerai plus tes nouvelles amours.
Je remets à ton cœur le soin de ma vengeance.
Ne crois pas m'oublier; tout t'accuse en ces lieux;
Ils savent tes sermens, ils sont pleins de mes feux,
Ils sont pleins de ton inconstance.
Là, je te vis, pour mon malheur:
Belle de ta seule candeur,
Tu semblois une fleur nouvelle
Qui, loin du Zéphyr corrupteur,
Sous l'ombrage qui la recèle,
S'épanouit avec lenteur.
C'est ici qu'un sourire approuva ma tendresse.
Plus loin, quand le trépas menaçoit ta jeunesse,
Je promis à l'Amour de te suivre au tombeau.
Ta pudeur, en ce lieu, se montra moins farouche,
Et le premier baiser fut donné par ta bouche;
Des jours de mon bonheur ce jour fut le plus beau.
Ici, je bravai la colère
D'un père indigné contre moi;
Renonçant à tout sur la terre,
Je jurai de n'être qu'à toi.
Dans cette alcove obscure... ô touchantes alarmes!
O transports! ô langueur qui fait couler des larmes!

Oubli de l'Univers ! ivresse de l'amour !
O plaisirs passés sans retour !

De ces premiers plaisirs l'image séduisante
Incessamment te poursuivra ;
Et loin de l'effacer, le tems l'embellira.
Toujours plus pure & plus charmante,
Elle empoisonnera ton coupable bonheur,
Et punira tes sens du crime de ton cœur.
Oui, tes yeux prévenus me reverront encore;
Non plus comme un Amant tremblant à tes genoux,
Qui se plaint sans aigreur, menace sans courroux,
Qui te pardonne & qui t'adore ;
Mais comme un Amant irrité,
Comme un Amant jaloux qui tourmente le crime,
Qui ne pardonne plus, qui poursuit sa victime,
Et punit l'infidélité.
Par-tout je te suivrai, dans l'enceinte des villes,
Au milieu des plaisirs, sous les forêts tranquilles,
Dans l'ombre de la nuit, dans les bras d'un rival :
Mon nom de tes remords deviendra le signal.
Éloigné pour jamais de cette île odieuse,
J'apprendrai ton destin, je saurai ta douleur;
Je dirai : Qu'elle soit heureuse !
Et ce vœu ne pourra te donner le bonheur.



# ÉLÉGIE IX.

A cet air de sérénité,
A cet enjoûment affecté,
D'autres seront trompés peut-être;
Mais mon cœur vous devine mieux,
Et vous n'abusez point des yeux
Accoutumés à vous connoître.
L'esprit vole à votre secours,
Et, malgré vos soins, son adresse
Ne peut égayer vos discours;
Vous souriez, mais c'est toujours
Le sourire de la tristesse.
Vous cachez en vain vos douleurs;
Vos soupirs se font un passage;
Les roses de votre visage
Ont perdu leurs vives couleurs;
Déjà vous négligez vos charmes;
Ma voix fait naître vos alarmes;
Vous abrégez nos entretiens;
Et vos yeux noyés dans les larmes
Évitent constamment les miens.
Ainsi donc mes peines cruelles
Vont s'augmenter de vos chagrins!
Malgré les Dieux & les Humains,
Je le vois, nos cœurs sont fidèles.

Objet du plus parfait amour,
Unique charme de ma vie,
O Maîtresse toujours chérie !
Faut-il te perdre sans retour ?
Ah ! faut-il que ton inconstance
Ne te donne que des tourmens !
Si du plus tendre des Amans
La prière a quelque puissance,
Trahis mieux tes premiers sermens ;
Que ton cœur me plaigne & m'oublie.
Permets à de nouveaux plaisirs
D'effacer les vains souvenirs
Qui causent ta mélancolie.
J'ai bien assez de mes malheurs.
J'ai pu supporter tes rigueurs,
Ton inconstance, tes froideurs,
Et tout le poids de ma tristesse ;
Mais je succombe, & ma tendresse
Ne peut soutenir tes douleurs.

## ÉLÉGIE X.

Que le bonheur arrive lentement !
Que le bonheur s'éloigne avec vîtesse !
Durant le cours de ma triste jeunesse,
Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment.
Je suis puni de ce moment d'ivresse.

L'espoir qui trompe a toujours sa douceur,
Et dans nos maux du moins il nous console;
Mais loin de moi l'illusion s'envole,
Et l'espérance est morte dans mon cœur.
Ce cœur, hélas! que le chagrin dévore,
Ce cœur malade & surchargé d'ennui
Dans le passé veut ressaisir encore
De son bonheur la fugitive aurore,
Et tous les biens qu'il n'a plus aujourd'hui;
Mais du présent l'image trop fidelle
Me suit toujours dans ces rêves trompeurs,
Et sans pitié, la vérité cruelle
Vient m'avertir de répandre des pleurs.
J'ai tout perdu; délire, jouissance,
Transports brûlans, paisible volupté,
Douces erreurs, consolante espérance;
J'ai tout perdu, l'amour seul est resté.

## ÉLÉGIE XI.

Calme des sens, paisible indifférence,
Léger sommeil d'un cœur tranquillisé,
Descends du ciel; éprouve ta puissance
Sur un Amant trop long-tems abusé.
Mène avec toi l'heureuse insouciance,
Les plaisirs purs qu'autrefois j'ai connus,
Et le repos que je ne trouve plus;

Mène

Mène ſur-tout l'amitié conſolante
Qui s'enfuyoit à l'aſpect des amours,
Et des beaux arts la foule intéreſſante,
Et la raiſon que je craignois toujours.

Des paſſions j'ai trop ſenti l'ivreſſe ;
Porte la paix dans le fond de mon cœur.
Ton air ſerein reſſemble à la ſageſſe,
Et ton repos eſt preſque le bonheur.

Il eſt donc vrai, l'amour n'eſt qu'un délire!
Le mien fut long, mais enfin je reſpire,
Je vais renaître; & mes chagrins paſſés,
Mon fol amour, les pleurs que j'ai verſés,
Seront pour moi, comme un ſonge pénible
Et douloureux à nos ſens éperdus,
Mais qui, ſuivi d'un réveil plus paiſible,
Nous laiſſe à peine un ſouvenir confus.

## ÉLÉGIE XII.

Il eſt tems, mon Éléonore,
De mettre un terme à nos erreurs;
Il eſt tems d'arrêter les pleurs
Que l'amour nous dérobe encore.
Il diſparoît l'âge ſi doux,
L'âge brillant de la folie;

Lorſque tout change autour de nous,
Changeons, ô mon unique amie!
D'un bonheur qui fuit ſans retour
Ceſſons de rappeller l'image;
Et des pertes du tendre amour
Que l'amitié nous dédommage.

Je quitte enfin ces triſtes lieux
Où me ramena l'eſpérance,
Et l'Océan entre nous deux
Va mettre un intervalle immenſe.
Il faut même qu'à mes adieux
Succède une éternelle abſence;
Le devoir m'en fait une loi.
Sur mon deſtin ſois plus tranquille;
Mon nom paſſera juſqu'à toi.
Quel que ſoit mon nouvel aſile,
Le tien parviendra juſqu'à moi.
Trop heureux, ſi tu vis heureuſe,
A cette abſence douloureuſe
Mon cœur pourra s'accoutumer:
Mais ton image va me ſuivre;
Et ſi je ceſſe de t'aimer,
Crois que j'aurai ceſſé de vivre.



# ÉLÉGIE XIII.

CESSE de m'affliger, importune amitié;
C'est en vain que tu me rappelles
Dans ce monde frivole où je suis oublié.
Ma raison se refuse à des erreurs nouvelles.
Oses-tu me parler d'amour & de plaisirs?
Ai-je encor des projets? ai-je encor des désirs?
Ne me console point, ma tristesse m'est chère;
Laisse gémir en paix ma douleur solitaire.
Hélas! cette injuste douleur
De tes soins en secret murmure;
Elle aigrit même la douceur
De ce baume consolateur
Que tu verses sur ma blessure.
Du tronc qui nourrit sa vigueur
La branche une fois détachée
Ne reprend jamais sa fraîcheur;
Et l'on arrose en vain la fleur,
Quand la racine est desséchée.
De mes jours le fil est usé;
Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse;
Je suis mort au plaisir, & mort à la tendresse.
Hélas! j'ai trop aimé; dans mon cœur épuisé
Le sentiment ne peut renaître.
Non, non; vous avez fui, pour ne plus reparoître,

Première illusion de mes premiers beaux jours,
Céleste enchantement des premières amours !
O fraîcheur du plaisir ! ô volupté suprême !
Je vous connus jadis, & dans ma douce erreur,
J'osai croire que le bonheur
Duroit autant que l'amour même ;
Mais le bonheur fut court, & l'amour me trompa ;
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie ;
Il laisse un vide affreux dans mon ame affoiblie,
Et la place qu'il occupa
Ne peut être jamais remplie.






LES FLEURS



# LES FLEURS.

Vous trompiez donc un Amant empressé,
Et c'est en vain que vous m'aviez laissé
D'un prompt retour l'espérance flatteuse?
De nouveaux soins vous fixent dans vos bois.
De cette absence, hélas! trop douloureuse,
Vos écrits seuls me consoloient parfois.
Je les relis, c'est ma plus douce étude.
N'en doutez point; dès les premiers beaux jours,
Porté soudain sur l'aîle des Amours,
Je paroîtrai dans votre solitude.
Seule & tranquille à l'ombre des berceaux,
Vous me vantez les charmes du repos,
Et les douceurs d'une sage mollesse;
Vous les goûtez, aussi votre paresse
Du soin des Fleurs s'occupe uniquement.
Ce doux travail plairoit à votre Amant;
Flore est si belle, & sur-tout au village!
Fixez chez vous cette Beauté volage.
Mais ses faveurs ne se donnent jamais;
Achetez donc, & payez ses bienfaits.

Des aquilons connoiſſez l'influence,
Et de Phœbé mépriſez la puiſſance.
On vit jadis nos timides ayeux
L'interroger d'un regard curieux;
Mais aujourd'hui la ſage expérience
A détrompé le crédule mortel.
Sur nos jardins Phœbé n'a plus d'empire.
De ſon rival l'empire eſt plus réel;
C'eſt par lui ſeul que tout vit & reſpire;
Et le parterre où vont naître vos fleurs,
Doit recevoir ſes rayons créateurs.

Du triſte hiver Flore craint la préſence;
C'eſt au printems que ſon règne commence.
Voyez-vous naître un jour calme & ſerein?
Semez alors, & ſoyez attentive;
Car du Zéphyr le ſouffle à votre main
Peut dérober la graine fugitive.
De ſa bonté l'eau doit vous aſſurer.
En la noyant, celle qui trop légère,
Dans le cryſtal ne pourra pénétrer,
Sans y germer, vieilliroit ſous la terre.

L'oignon demande un ſol épais & gras;
Un ſol léger ſuffit à la ſemence;
Confiez-lui votre douce eſpérance,
Et de vos fleurs les germes délicats.
Mais n'allez point, ſur la graine étouffée,
Accumuler un trop peſant fardeau;

Et, sans tarder, arrosez-la d'une eau
Par le soleil constamment échauffée.
Craignez sur-tout que l'onde en un moment
N'entraîne au loin la graine submergée.
Pour l'arrêter, qu'une paille alongée
D'un nouveau toit la couvre également.
Par ce moyen, vous pourrez aisément
Tromper l'effort des aquilons rapides,
Et de l'oiseau les recherches avides.
N'osez jamais d'une indiscrète main
Toucher la fleur, & profaner le sein
Que chaque aurore humecte de ses larmes;
Le doigt ternit la fraîcheur de ses charmes,
Et leur fait perdre un tendre velouté,
Signe chéri de la virginité.
Au souffle heureux du jeune époux de Flore,
Le bouton frais s'empressera d'éclore,
Et d'exhaler ses plus douces odeurs.
Zéphyre seul doit caresser les fleurs.
Le tendre amant embellit ce qu'il touche.
Témoin ce jour où le premier baiser
Fut tout-à-coup déposé sur ta bouche.
Un feu qu'en vain tu voulois appaiser,
Te colora d'une rougeur nouvelle;
Mes yeux jamais ne te virent si belle.
Mais qu'ai-je dit? devrois-je à mes leçons,
Des voluptés entremêler l'image?
Réservons-la pour de simples chansons,
Et que mon vers désormais soit plus sage.

De chaque fleur connoissez les besoins.
Il est des plantes dont la délicatesse,
De jour en jour, exige plus de soins.
Aux vents cruels dérobez leur foiblesse.
Un froid léger leur donneroit la mort.
Qu'un mur épais les défende du Nord;
Et de terreau qu'une couche dressée
Sous cet abri soit pour eux engraissée.
Obtenez-leur les regards bienfaisans
Du Dieu chéri qui verse la lumière;
J'aime sur-tout que ses rayons naissans
Tombent sur eux; mais par un toit de verre,
De ces rayons modérez la chaleur;
Un seul suffit pour dessécher la fleur.
Dans ces prisons retenez son enfance
Jusqu'au moment de son adolescence.
Quand vous verrez la tige s'élever,
Et se couvrir d'une feuille nouvelle,
Permettez-lui quelquefois de braver
Les aquilons moins à craindre pour elle:
Mais couvrez-la quand le soleil s'enfuit.
Craignez toujours le souffle de la nuit,
Et les vapeurs de la terre exhalées;
Craignez le froid tout-à-coup reproduit,
Et du printems les tardives gelées.

Malgré ces soins, parfois l'on voit jaunir
Des jeunes fleurs la tige languissante;
Un mal secret sans doute la tourmente:

La mort va ſuivre; il faut la prévenir.
D'un doigt prudent découvrez la racine;
De ſa langueur recherchez l'origine;
Et, ſans pitié, coupez avec le fer
L'endroit malade ou rongé par le ver.

De cette fleur l'enfance paſſagère
De notre enfance eſt le vivant tableau.
J'y vois les ſoins qu'un fils coûte à ſa mère,
Et les dangers qui ſouvent du berceau
Le font paſſer dans la nuit du tombeau.
Mais quelquefois la plus ſage culture
Ne peut changer ce qu'a fait la Nature,
Ni triompher d'un vice enraciné.
Ce fils ingrat, en avançant en âge,
Trompe ſouvent l'eſpoir qu'il a donné;
Ou, par la mort tout-à-coup moiſſonné,
Avant le tems, il voit le noir rivage.
Souvent auſſi l'objet de votre amour,
La tendre fleur ſe flétrit ſans retour.

Parfois les flots verſés pendant l'orage
Dans vos jardins porteront le ravage,
Et, ſans pitié, l'aquilon furieux
Renverſera leurs tréſors à vos yeux.
Mais lorſqu'enfin, près de Flore éplorée,
Zéphyr viendra recommencer ſes jeux;
Lorſque d'Iris l'écharpe colorée

S'arrondira fous la voûte des cieux ;
Sur leurs befoins interrogez vos plantes,
Et réparez le ravage des eaux.
Avec un fil, fur de légers rameaux,
Vous foutiendrez leurs tiges chancelantes.

Ces nouveaux foins, partagés avec vous,
Amuferont mon oifive pareffe ;
Mais ces travaux, ô ma belle Maîtreffe,
Seront mêlés à des travaux plus doux.
Vous m'entendez, & rougiffez peut-être.
Le jour approche où nos jeux vont renaître.
Hâtez ce jour défiré fi long-tems,
Dieu du repos, Dieu des plaifirs tranquilles,
Dieu méconnu dans l'enceinte des villes ;
Fixez enfin mes défirs inconftans,
Et terminez ma recherche imprudente.
Pour être heureux, il ne faut qu'une Amante,
L'ombre des bois, les fleurs & le printems.

Printems chéri, doux matin de l'année,
Confole-nous de l'ennui des hivers ;
Reviens enfin, & Flore emprifonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaifir je compte tes richeffes !
Que ta préfence a de charmes pour moi !
Puiffent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant, te payer tes largeffes !

Déjà Zéphyre annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courière,
Sur le gazon la tendre Primevère
S'ouvre, & jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés, la blanche Pâquerette
Fleurit sous l'herbe, & craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide Violette,
Mais c'est en vain; le doigt sait vous trouver;
Il vous arrache à l'obscure retraite
Qui recéloit vos appas inconnus;
Et destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissez sur un trône de verre,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus.

L'Inde autrefois nous donna l'Anémone,
De nos jardins ornement printanier.
Que tous les ans, au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier,
Et tous les ans, la fleur reconnoissante
Reparoîtra plus belle & plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un Amant Vénus a répandues.
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues;
Dans cette fleur, je revois Adonis.

Dans la Jacinthe un bel enfant respire;
J'y reconnois le fils de Piérus.
Il cherche encor les regards de Phœbus;

Il craint encor le souffle de Zéphyre.

Des feux du jour évitant la chaleur,
Ici fleurit l'infortuné Narcisse.
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur.
Il aime l'ombre à ses ennuis propice;
Mais il craint l'eau qui causa son malheur.

N'oublions pas la charmante Cortule;
Nommons aussi l'aimable Renoncule,
Et la Tulipe, honneur de nos jardins.
Si leurs parfums répondoient à leurs charmes,
La Rose alors, prévoyant nos dédains,
Pour son empire auroit quelques alarmes.
Que la houlette enlève leurs oignons
Vers le déclin de la troisième année;
Puis détachez les nouveaux rejettons
Dont vous verrez la tige environnée.
Ces rejettons fleuriront à leur tour;
Donnez vos soins à leur timide enfance;
De vos jardins elle fait l'espérance,
Et vos bienfaits seront payés un jour.

Voyez ici la jalouse Clytie,
Durant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête appesantie,
Pour regarder son infidèle Amant.

Le Lis, plus noble & plus brillant encore,
Lève sans crainte un front majestueux;
Paisible roi de l'Empire de Flore,
D'un autre empire il est l'emblême heureux.
Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage.
L'humble Genet, le Jasmin plus aimé,
Le Chevrefeuille & le Pois parfumé
Cherchent toujours à couvrir un treillage.
Le jonc pliant sur ces appuis nouveaux
Doit enchaîner leurs flexibles rameaux.

L'Iris demande un abri solitaire;
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.
Le tendre Œillet est foible & délicat;
Veillez sur lui; que sa fleur élargie
Sur le carton soit en voûte arrondie.
Coupez les jets autour de lui pressés;
N'en laissez qu'un; la tige en est plus belle.
Ces autres brins, dans la terre enfoncés,
Vous donneront une tige nouvelle;
Et quelque jour, ces rejettons naissans
Remplaceront leurs pères vieillissans.

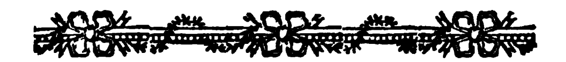
Aimables fruits des larmes de l'Aurore,
De votre nom j'embellirois mes vers;
Mais quels parfums s'exhalent dans les airs?
Disparoissez, les Roses vont éclore.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux Dieux charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers;
Dans ce moment, la Rose prit naissance.
D'un jeune Lis elle avoit la blancheur.
Mais aussi-tôt le père de la treille
De ce nectar dont il fut l'inventeur
Laissa tomber une goutte vermeille;
Et pour toujours il changea sa couleur.
De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets.
Sa douce odeur, aux célestes banquets,
Fait oublier celle de l'ambroisie;
Son vermillon doit parer la beauté;
C'est le seul fard que met la volupté;
A cette bouche où le sourire joue,
Son coloris prête un charme divin:
Elle se mêle aux lis d'un joli sein;
De la pudeur elle couvre la joue;
Et de l'Aurore elle rougit la main.

Cultivez-la, cette Rose si belle;
Vos plus doux soins doivent être pour elle.
Que le ciseau dirigé par vos doigts
Légèrement la blesse quelquefois.
Noyez souvent ses racines dans l'onde.
Des plants divers faisant un heureux choix,
Préférez ceux dont la tige féconde
Renaît sans cesse, & fleurit tous les mois.

Songez sur-tout à ce bosquet tranquille
Où notre amour fuyoit les importuns;
Conservez-lui son ombre & ses parfums;
A mes desseins il est encore utile.
Ce doux espoir, dans mon cœur attristé,
Vient se mêler aux chagrins de l'absence.
Ah! mes ennuis sont en réalité,
Et mon bonheur est tout en espérance!





# LE PROMONTOIRE
## DE LEUCADE.

JE ſuis né dans un village d'Étolie, ſur les bords du fleuve Achéloüs. J'avois ſeize ans quand je vis pour la première fois la jeune Myrthé; mes yeux furent charmés, & mon cœur ſe donna pour toujours. Dès ce moment, j'oubliai les jeux paiſibles de l'enfance, & ma gaîté fit place à une douce mélancolie. J'allois ſouvent rêver dans un bois voiſin du village & peu fréquenté. Mes pas s'arrêtoient toujours devant une petite ſtatue de l'Amour; je nommois Myrthé, & je ſoupirois. Un ſoir je dépoſai une roſe aux pieds de la ſtatue. Je revins le lendemain, je retrouvai la fleur; mais elle étoit attachée à un bouton de roſe fraîchement cueilli. Une agréable ſurpriſe me fit treſſaillir, mille idées confuſes

confuses se succédèrent dans mon esprit, & l'espérance descendit dans mon cœur comme la rosée sur une fleur altérée. J'entrelaçai d'une guirlande les pieds de la statue, & je rentrai dans le village. Déjà la nuit avoit bruni l'azur des cieux; elle apportoit le sommeil & les songes légers; mais l'inquiétude qui m'agitoit éloigna le sommeil, & les songes passèrent sur mon asile sans s'arrêter. Le jour parut enfin; je m'approchai plusieurs fois de la cabane de Myrthé; je voulois la voir, tomber à ses genoux, & lui jurer un amour digne de sa beauté; mais je ne vis qu'une femme dont l'air froid & sévère inspiroit la crainte. Je gagnai le bois tristement, & je me retrouvai, sans y penser, devant la statue. J'apperçus une jeune fille qui attachoit une guirlande à celle que j'avois déposée la veille aux pieds de l'Amour. Je m'approche sans bruit, & je mets ma main sur la sienne. Elle fait un cri, se retourne, baisse les yeux & rougit. J'étois à ses genoux, & je lui disois: Je t'aime, belle Myrthé; il y a long-temps que je t'aime; j'en jure par le Dieu qui nous voit & qui nous entend, je t'aimerai toujours. Myrthé entr'ouvre sa bouche vermeille, & d'une voix douce comme l'haleine du Zéphyr: Je reçois ton serment, &

j'en jure par le Dieu qui nous voit & qui nous entend, mon ſeul déſir ſera de te plaire toujours.

Je la voyois preſque tous les jours au même endroit; je lui parlois de ma tendreſſe, elle m'écoutoit; je lui en reparlois encore, & elle m'écoutoit avec un nouveau plaiſir. Je preſſois ſa main ſur mon cœur; mes lèvres effleuroient quelquefois ſes lèvres de roſe; je reſpirois ſon haleine parfumée; plus d'audace auroit offenſé Myrthé, ſon courroux m'eût repouſſé loin d'elle, & je ſerois mort de ma douleur.

Un jour je vis la triſteſſe dans ſes yeux. Elle me dit: Le ciel m'a donné une mère impérieuſe; je crains que ſa ſévérité ne cauſe notre malheur; je crains... Un baiſer l'empêcha de pourſuivre. Crois-moi, jeune amie, la prévoyance eſt cruelle; ne perdons pas le préſent à nous affliger d'un avenir incertain.

Le lendemain on m'apprend que Myrthé s'unira dans trois jours à un riche Citoyen de Thermus. La foudre m'auroit frappé d'un coup moins terrible. Revenu à moi, je m'obſtinois à douter de mon malheur. Je vole chez Myrthé; je vois la porte de ſa cabane ornée de feſtons & de guirlandes,

ſigne trop certain de l'hymen qui s'apprête. La rage s'empare de mon cœur. J'arrache les guirlandes & les feſtons, je les foule aux pieds ; je cours enſuite au bois témoin de nos premières careſſes ; je briſe la ſtatue de l'Amour, & je m'éloigne en maudiſſant le lieu de ma naiſſance.

L'éloignement & l'abſence n'éteignîrent point mon amour. Je retrouvois par tout l'image de celle que je fuyois. Je veux l'oublier, dis-je alors avec dépit ; je veux l'oublier, ou mourir. Et je pris auſſi-tôt le chemin qui conduiſoit au Promontoire de Leucade.

J'arrive ; un peuple nombreux couvroit le rivage. Les Sacrificateurs, après les libations accoutumées, immolent deux tourterelles, invoquent Neptune, & deſcendent enſuite dans les bateaux deſtinés à ſecourir les Amans qui cherchent dans les flots la fin de leurs ſouffrances.

Un jeune-homme nommé Myrtil ſe préſente ; la triſteſſe eſt empreinte ſur ſon front. La belle Céphiſe paroît au même inſtant, & s'avance au doux bruit des louanges prodiguées à ſes charmes. Ces acclamations répétées tirent enfin Myrtil de ſa rêverie. — Quoi ! s'écrie-t-il, ſi jeune & ſi jolie, vous avez pu trouver un Amant volage ? — En

eſt-il qui ne ſoit pas volage ? — Hélas ? j'en connois un du moins. — Son exemple ne ſera pas imité. — Je le ſouhaite ; voyez où conduit la conſtance. — Pourquoi fîtes-vous un mauvais choix ? — Le vôtre étoit-il meilleur ? — Je me ſuis trompée, & je vais m'en punir. — J'ai le même projet ; mais avouez que cela n'eſt pas raiſonnable. — J'avoue que mon inconſtant ſeul devroit être puni. — C'eſt mon infidelle qu'il faudroit noyer. — Et loin de le punir, je prépare à ſa vanité un nouveau triomphe. — Il ſeroit plus ſage & plus doux de ſe venger. — J'en conviens. — Ce n'eſt pas aſſez d'en convenir. — Eh bien ! je le veux. — Serai-je de moitié dans la vengeance ?

Céphiſe ne répondit rien, mais elle prit la main de Myrtil, & tous deux s'éloignèrent.

Nous vîmes arriver un Habitant de l'Ébadie. Il venoit de perdre une épouſe adorée ; il déteſtoit la vie, & crioit à ceux qui conduiſoient les bateaux : Si votre ame connoît la pitié, ne me ſecourez pas, laiſſez moi rejoindre celle que j'aime ; au nom des Dieux, ne me ſecourez pas. Il dit, & ſe précipite dans les flots. Mais à peine les a-t-il touchés, qu'il étend les bras, & nage avec force juſqu'au rivage.

Un jeune Athénien prit sa place. Il tenoit dans ses mains un portrait & une boucle de cheveux. L'or & les perles brilloient sur ses habits; sa chevelure étoit parfumée; son air & sa démarche respiroient la mollesse. Cynisca m'adore, dit-il, & je sens que je commence à l'aimer; il est tems de la quitter. A ces mots il jette dans la mer le portrait & la boucle, & s'en retourne en fredonnant une chanson bachique. Il sourioit à toutes les femmes qu'il trouvoit sur son passage.

Il vint ensuite deux femmes de Syracuse, d'une naissance illustre. L'aimable rougeur ne coloroit pas leur front; leur regard étoit hardi comme celui des Athlètes. Elles prennent un détour, & descendent sur le sable du rivage. Là, elles déchaussent leurs brodequins, effleurent du pied la surface des eaux, & remercient Neptune de leur guérison. Revenues dans la foule, l'une saisit par la main un Histrion d'Athènes, & l'autre un riche Marchand de l'île de Samos.

Tous les regards se fixèrent sur deux Amans qui s'avançoient en se tenant par la main. Ils sortoient à peine de l'enfance. Des larmes inondoient leur visage; ils s'embrassoient avec tendresse, & s'approchoient des bords du Promontoire,





lorſqu'un Vieillard les arrêta : — Mes enfans, que faites-vous ! Quels ſont donc vos chagrins ? — Nous nous aimons, dit le jeune-homme, voilà notre malheur. L'amour eſt pour nous un tourment. Une ſeule idée nous occupe ; le ſommeil s'éloigne de nos paupières ; le ſourire n'eſt plus ſur nos lèvres ; une langueur ſecrette nous conſume. L'abſence nous paroît affreuſe, c'eſt une mort lente. Quand nous nous revoyons, nous ſommes plus agités encore. Des larmes ſe mêlent à nos baiſers ; nous craignons l'avenir, nous craignons d'être ſéparés un jour ; la jalouſie nous tourmente. Enfin, l'amour fait notre malheur ; nous voulons guérir de notre amour —. Le Vieillard ſourit & leur répond : Tournez les yeux ſur cette colline. Le Temple que vous voyez eſt celui de l'Hymen. Entrez dans ce Temple, & vos tourmens finiront.

Les deux Amans ſuivirent le conſeil du Vieillard, & furent remplacés par une jeune Veuve. Ses vêtemens & ſa contenance annonçoient la douleur. Elle ſoupira, s'avança ſur le bord du précipice, & jetta un coup-d'œil ſur les flots. Je ſuis guérie, dit-elle auſſi-tôt ; je rends graces à Neptune, je rends graces aux Dieux immortels.

La célèbre Sapho parut enſuite. La foule des

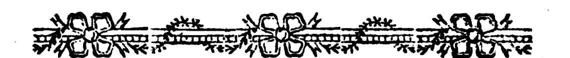
ſpectateurs ſe preſſoit autour d'elle. Mille voix confuſes s'élevoient pour la louer & pour la plaindre. Dans ſa première jeuneſſe, elle avoit outragé la Nature & l'Amour. L'Amour eſt terrible quand il ſe venge. Il mit ſon flambeau dans l'ame de Sapho, & laiſſa l'indifférence dans celle de Phaon. Cette fille infortunée tenoit dans ſes mains la lyre qu'elle avoit perfectionnée. Uue guirlande de myrte & de lauriers couronnoit ſon front. Elle s'avança d'un pas aſſuré ſur le rocher, & chanta une ode, en s'accompagnant de ſa lyre. L'éloignement ne me permit pas de l'entendre ; mais je la vis s'élancer courageuſement dans les flots. Les uns aſſurent que dans ſa chûte elle fut métamorphoſée en cygne ; d'autres prétendent qu'on a vu les Nymphes de la mer s'approcher pour la recevoir.

La foule s'écoula inſenſiblement, & j'arrivai ſur le Promontoire. Là, je balançai pendant quelque tems. Je ne craignois point la mort ; je craignois l'indifférence. Ceſſer d'aimer ! cette idée m'accabloit, & je fus tenté de garder mes tourmens. Ma raiſon fut enfin la plus forte, & je m'élançois, quand je me ſentis retenu par ma tunique. Je me retourne, je vois Myrthé, & je la reçois

évanouié dans mes bras. O Mythé! fille volage & toujours chérie! que viens-tu chercher dans ces lieux? A ces mots, elle ouvre ses beaux yeux, & dit: Peux-tu me soupçonner? devois-tu partir sans m'entendre? Hélas! le jour où une mère cruelle me prononça l'arrêt de mon malheur, le jour où tu quittas le village, je te cherchai au rendez-vous accoutumé; je ne trouvai que les marques de ton désespoir. Je voulois te proposer de fuir avec moi, de partager mon sort, de ne plus vivre que pour l'Amour. A la faveur de la nuit, je rentrai dans le village, & je m'approchai de ta cabane. Ton père pleuroit, assis sur le seuil de la porte; il appelloit son fils, son fils bien-aimé, & ses larmes redoubloient. Je m'éloignai, je te cherchai long-tems, & te croyant perdu pour jamais, je venois demander à Neptune la fin de mon amour.

Il faudroit avoir senti mes peines, pour concevoir mon bonheur. Ce bonheur dure encore; il ne finira qu'avec ma vie. Je n'ai pas oublié les paroles du Vieillard, & j'ai promis à l'Amour de ne point entrer dans le Temple de l'Hymen.





# MÉLANGES.

## PROJET DE SOLITUDE.

FUYONS ces triſtes lieux, ô Maîtreſſe adorée!
Nous perdons en eſpoir la moitié de nos jours,
Et la crainte importune y trouble nos amours.
Non loin de ce rivage eſt une île ignorée,
Interdite aux vaiſſeaux, & d'écueils entourée.
Un zéphyr éternel y rafraîchit les airs;
Libre & nouvelle encore, la prodigue Nature
Embellit de ſes dons ce point de l'Univers;
Des ruiſſeaux argentés roulent ſur la verdure,
Et vont en ſerpentant ſe perdre au ſein des mers;
Une main favorable y reproduit ſans ceſſe
L'ananas parfumé des plus douces odeurs;
Et l'oranger touffu, courbé ſous ſa richeſſe,
Se couvre en même tems & de fruits & de fleurs.
Que nous faut-il de plus? cette île fortunée
Semble par la Nature aux Amans deſtinée.
L'Océan la reſſerre, & deux fois en un jour

De cet asile étroit on achève le tour.
Là, je ne craindrai plus un père inexorable.
C'est-là qu'en liberté tu pourras être aimable,
Et couronner l'Amant qui t'a donné son cœur.
Vous coulerez alors, mes paisibles journées,
Par les nœuds du plaisir l'une à l'autre enchaînées ;
Laissez-moi peu de gloire & beaucoup de bonheur.
Viens, la nuit est obscure & le ciel sans nuage ;
D'un éternel adieu saluons ce rivage
Où par toi seule encor mes pas sont retenus.
Je vois à l'horizon l'étoile de Vénus ;
Vénus dirigera notre course incertaine.
Éole, exprès pour nous, vient d'enchaîner les vents ;
Sur les flots applanis Zéphyre souffle à peine ;
Viens ; l'Amour jusqu'au port conduira deux Amans.

## LES IMPRÉCATIONS.

Toi que notre bonheur offense,
Et qui des plus tendres amours
Traverses le paisible cours,
Crains Vénus & crains sa vengeance ;
Crains son fils, dont le trait vainqueur
Ne manqua jamais sa victime ;
Crains qu'il n'allume dans ton cœur
Ces feux dont tu me fais un crime.

Puiſſes-tu brûler quelque jour,
Et n'obtenir aucun retour!
Puiſſe ton Amante farouche
Te promettre enfin un baiſer,
Et tout-à-coup le refuſer,
En poſant la main ſur ſa bouche!
Que ton rival, moins amoureux,
Au même inſtant ſoit plus heureux!
Et ſi jamais à l'inconſtante
Tu dérobois un rendez-vous,
Puiſſe alors le ſommeil jaloux
Tromper ton amoureuſe attente!
Puiſſe le marteau fortuné,
Dans l'air tout-à-coup enchaîné,
Ne point réveiller ta Maîtreſſe!
Et toi, paſſe dans la triſteſſe
Le tems au plaiſir deſtiné.
Enfin, ſi ton heureuſe étoile
Te conduiſoit entre ſes bras,
Puiſſe-t-elle ſur ſes appas
Garder toujours un dernier voile!



# PLAN D'ÉTUDES.

De vos projets je blâme l'imprudence ;
Trop de favoir dépare la beauté.
Ne perdez point votre aimable ignorance,
Et confervez cette naïveté
Qui vous ramène aux jeux de votre enfance.

Le Dieu du goût vous donna des leçons
Dans l'art chéri qu'inventa Terpficore ;
Un tendre Amant vous apprit les chanfons
Qu'on chante à Gnide ; & vous favez encore
Aux doux accens de votre voix fonore
De la guittare entremêler les fons.
Des préjugés repouffant l'efclavage,
Conformez-vous à ma religion.
Soyez payenne ; on doit l'être à votre âge.
Croyez au Dieu qu'on nommoit Cupidon.
Ce Dieu charmant prêche la tolérance,
Et permet tout, excepté l'inconftance.

N'apprenez point ce qu'il faut oublier ;
Et des erreurs de la moderne hiftoire
Ne chargez point votre foible mémoire.
Mais dans Ovide il faut étudier
Des premiers tems l'hiftoire fabuleufe,
Et de Paphos la chronique amoureufe.

Sur cette carte où l'habile Graveur
Du monde entier resserra l'étendue,
Ne cherchez point quelle rive inconnue
Voit l'Ottoman fuir devant son vainqueur.
Mais connoissez Amathonte, Idalie,
Les tristes bords par Léandre habités,
Ceux où Didon a terminé sa vie,
Et de Tempé les vallons enchantés.
Égarez vous dans le pays des fables;
N'ignorez point les divers changemens
Qu'ont éprouvés ces lieux jadis aimables.
Leur nom toujours sera cher aux Amans.

Voilà l'étude amusante & facile
Qui doit parfois occuper vos loisirs,
Et précéder l'heure de nos plaisirs.
Mais la science est pour vous inutile.
Vous possédez le talent de charmer;
Vous saurez tout, quand vous saurez aimer.

## DÉPIT.

OUI, pour jamais
Chassons l'image
De la volage
Que j'adorois.
A l'infidelle

Cachons nos pleurs ;
Aimons ailleurs ;
Trompons comme elle.

De sa beauté
Qui vient d'éclore
Son cœur encore
Est trop flatté.
Vaine & coquette,
Elle rejette
Mes simples vœux ;
Fausse & légère,
Elle veut plaire
A d'autres yeux.
Qu'elle jouisse
De mes regrets ;
A ses attraits
Qu'elle applaudisse.
L'âge viendra ;
L'essaim des Graces
S'envolera,
Et sur leurs traces
L'Amour fuira.
Fuite cruelle !
Adieu l'espoir
Et le pouvoir
D'être infidelle.

Dans cet inftant,
Libre & content,
Paffant près d'elle,
Je fourirai,
Et je dirai:
Elle fut belle.

## IL EST TROP TARD.

RAPPELLEZ-VOUS ces jours heureux
Où mon cœur crédule & fincère
Vous préfenta fes premiers vœux;
Combien alors vous m'étiez chère!
Quels transports, quel égarement!
Jamais on ne parut fi belle
Aux yeux enchantés d'un Amant;
Jamais un objet infidèle
Ne fut aimé plus tendrement.
Le tems fut vous rendre volage;
Le tems a fu m'en confoler.
Pour jamais j'ai vu s'envoler
Cet amour qui fut votre ouvrage;
Ceffez donc de le rappeller.
En vain, plus douce & plus foumife,
Vous femblez revenir à moi;
Vous demandez en vain la foi
Qu'à la vôtre j'avois promife;

Grace à votre légèreté,
J'ai perdu la crédulité
Qui pouvoit seule vous la rendre.
L'on n'est bien trompé qu'une fois;
De l'illusion, je le vois,
Le bandeau ne peut se reprendre.
Échappé du piège menteur
Où sa liberté fit naufrage,
L'habitant aîlé du bocage
Reconnoît & fuit l'esclavage
Que lui présente l'Oiseleur.

# LE CABINET

## DE TOILETTE.

VOICI le Cabinet charmant
Où les Graces font leur toilette.
Dans cette amoureuse retraite
J'éprouve un doux saisissement.
Tout m'y rappelle ma Maîtresse,
Tout m'y parle de ses attraits;
Je crois l'entendre, & mon ivresse
La revoit dans tous les objets.
Ce bouquet, dont l'éclat s'efface,
Toucha l'albâtre de son sein;
Il se dérangea sous ma main,

Et

Et mes lèvres prirent sa place.
Ce chapeau, ces rubans, ces fleurs,
Qui formoient hier sa parure,
De sa flottante chevelure
Conservent les douces odeurs.
Voici l'inutile baleine
Où ses charmes sont en prison.
J'apperçois le soulier mignon
Que son pied remplira sans peine.
Ce lin, ce dernier vêtement....
Il a couvert tout ce que j'aime;
Ma bouche s'y colle ardemment,
Et croit baiser dans ce moment
Les attraits qu'il baisa lui-même.
Cet asile mystérieux
De Vénus sans doute est l'empire.
Le jour n'y blesse point mes yeux;
Plus tendrement mon cœur soupire;
L'air & les parfums qu'on respire
De l'Amour allument les feux.
Parois, ô Maîtresse adorée!
J'entends sonner l'heure sacrée
Qui nous ramène les plaisirs;
Du tems viens connoître l'usage;
Et redoubler tous les désirs
Qu'a fait naître ta seule image.

# L'ABSENCE.

HUIT jours sont écoulés, depuis que dans ces plaines
Un devoir importun a retenu mes pas.
Croyez à ma douleur, mais ne l'éprouvez pas.
Puissiez-vous de l'amour ne point sentir les peines!

Le bonheur m'environne en ce riant séjour.
De mes jeunes amis la bruyante allégresse
Ne peut un seul moment distraire ma tristesse;
Et mon cœur aux plaisirs est fermé sans retour.
Mêlant à leur gaîté ma voix plaintive & tendre,
Je demande à la nuit, je redemande au jour,
Cet objet adoré qui ne peut plus m'entendre.

Loin de vous autrefois je supportois l'ennui;
L'espoir me consoloit; mon amour aujourd'hui
Ne sait plus endurer les plus courtes absences.
Tout ce qui n'est pas vous me devient odieux.
Ah! vous m'avez ôté toutes mes jouissances;
J'ai perdu tous les goûts qui me rendoient heureux;
Vous seule me restez, ô mon Éléonore!
Mais vous me suffirez, j'en atteste les Dieux;
Et je n'ai rien perdu, si vous m'aimez encore.



## RÉFLEXION AMOUREUSE.

JE vais la voir, la presser dans mes bras.
Mon cœur ému palpite avec vîtesse;
Des voluptés je sens déjà l'ivresse,
Et le désir précipite mes pas.
Sachons pourtant, près de celle que j'aime,
Donner un frein aux transports du désir;
Sa folle ardeur abrège le plaisir,
Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

## ÉPITRE

## AUX INSURGENS.

PARLEZ donc, Messieurs de Boston?
Se peut-il qu'au siècle où nous sommes,
Du Monde troublant l'unisson,
Vous vous donniez les airs d'être hommes?
On prétend que plus d'une fois
Vous avez refusé de lire
Les billets-doux que GEORGES-TROIS
Eut la bonté de vous écrire.
Il paroît, mes pauvres amis,
Que vous n'avez jamais appris
La politesse Européenne,

Et que jamais l'air de Paris
Ne fit couler dans vos esprits
Cette tolérance chrétienne
Dont vous ignorez tout le prix.
Pour moi, je vous vois avec peine
Afficher, malgré les plaisans,
Cette brutalité Romaine
Qui vous vieillit de deux mille ans.

Raisonnons un peu, je vous prie.
Quel droit avez-vous plus que nous
A cette liberté chérie
Dont vous paroissez si jaloux?
D'un pied léger la Tyrannie
Parcourt le docile Univers;
Ce Monstre, sous des noms divers,
Écrase l'Europe asservie;
Et vous, Peuple injuste & mutin,
Sans Pape, sans Rois & sans Reines,
Vous danseriez au bruit des chaînes
Qui pèsent sur le Genre humain?
Et vous, d'un si bel équilibre
Dérangeant le plan régulier,
Vous auriez le front d'être libres
A la barbe du monde entier?

L'Europe demande vengeance;
Armez-vous, Héros d'Albion.

Rome ressuscite à Boston,
Étouffez-la dès son enfance.
Dans ses derniers retranchemens
Forcez la liberté tremblante,
Qui toujours plus intéressante
Se feroit de nouveaux Amans;
Qu'elle expire; & que son nom même,
Presque ignoré chez nos neveux,
Ne soit qu'un vain mot à leurs yeux,
Et son existence un problême.

## PORTRAIT.

ZÉLIS est aimable & jolie;
On lui trouve de loin un air de volupté;
De près, c'est bien Vénus, mais Vénus assoupie;
L'ame & l'expression manquent à sa beauté.
Le travail d'exister accable sa paresse.
Sa langueur quelquefois ressemble à la tendresse,
Et dans sa langueur elle plaît.
Un long sommeil fait son bonheur suprême.
En vous jurant qu'elle vous aime,
En vous disant l'heure qu'il est,
Son ton sera toujours le même.

Si je peignois Zélis, sous mes crayons nouveaux
S'éleveroit une île solitaire,

Inaccessible au bruit, chère au Dieu du Repos.
Un fleuve avec lenteur y traîneroit ses flots;
Jamais l'Aquilon téméraire
N'oseroit y troubler la surface des eaux;
Zéphyre même y soufflèroit à peine.
Sur le gazon qui couvriroit la plaine,
Je semerois des lis & des pavots.
Les ruisseaux couleroient, mais sans aucun murmure.
De tranquilles Amans, couchés sur la verdure,
Dans leurs molles chansons rediroient leurs plaisirs.
Les regrets ni les soins, l'éspoir ni les désirs
Ne troubleroient le sommeil de leur ame;
Jamais l'Amour n'y seroit une flamme.
Sur un autel de marbre on y feroit des vœux
Au Dieu du Calme & du Silence.
Zélis règneroit dans ces lieux,
Et son nom seroit l'Indolence.

## A CHLOÉ.

SELON vous, mon sexe est léger;
Le vôtre nous paroît volage;
Ce procès, qu'on ne peut juger,
Est renouvellé d'âge en âge.
Vous prononcez dans ce moment;
Mais j'appelle de la sentence.
Croyez-moi, c'est injustement
Que l'on s'accuse d'inconstance.

Il n'est point de longues amours,
J'en conviens; mais presque toujours
Votre ame s'abuse elle-même.
Dans sa douce crédulité,
Souvent de sa propre beauté
Elle embellit celui qu'elle aime.
Il a tout, du moment qu'il plaît.
Grace au désir qu'il a fait naître,
Vous voyez ce qu'il devroit être,
Vous ne voyez plus ce qu'il est.
Oui, vous placez sur son visage
Un masque façonné par vous;
Et séduites par cette image,
Vous divinisez votre ouvrage,
Et vous tombez à ses genoux.
Mais le tems & l'expérience,
Ecartant ce masque emprunté,
De l'idole que l'on encense
Montrent bientôt la nudité.
On se relève avec surprise.
On doute encor de sa méprise;
On cherche d'un œil affligé
Ce qu'on aimoit, ce que l'on aime;
L'illusion n'est plus la même,
Et l'on dit: Vous avez changé.
Du reproche, suivant l'usage,
On passe au refroidissement;
Et tandis qu'on paroît volage,
On est détrompé seulement.

Des Amantes voilà l'hiſtoire,
Chloé; mais vous pouvez m'en croire,
C'eſt auſſi celle des Amans.
En vain votre cœur en murmure;
C'eſt la bonne & vieille Nature
Qui fit tous ces arrangemens.
Quant au remède, je l'ignore;
Sans doute il n'en exiſte aucun,
Car le vôtre n'en eſt pas un;
Ne point aimer, c'eſt pis encore.

# ÉPITRE

## A M. LE COMTE DE LA M.

AIMABLE Comte, j'ai relu
Vos jolis vers datés de Nantes,
Et de ces rimes élégantes
Le tour aiſé m'a beaucoup plu.
Mais vous montrez peu d'indulgence.
Avec malice profitant
De quelques mots ſans conſéquence,
Vous m'accuſez d'être inconſtant,
Et d'avoir prêché l'inconſtance.
C'eſt beaucoup, c'eſt trop, entre nous.
De ma confeſſion ſincère
Devenez le dépoſitaire,
Et je ſerai bientôt abſous.

Mon cœur s'en ressouvient encore;
A la sensible Éléonore
Je dois les plus beaux de mes jours.
Jours heureux, Maîtresse charmante!
Oh! combien fut douce & brillante
La jeunesse de nos amours!
Alors, d'une flamme éternelle
Je nourris le crédule espoir,
Et j'avois peine à concevoir
Qu'on pût jamais être infidèle.
« Heureux, disois-je, trop heureux
» Celui qui dans les mêmes lieux,
» Toujours épris des mêmes charmes,
» Toujours sûr des mêmes plaisirs,
» Ignore les jalouses larmes,
» Et l'inconstance des désirs!
» Une conquête passagère
» Peut amuser la vanité;
» Mais le Paradis sur la terre
» N'est que pour la fidélité ».
Je le croyois; la raison même
Sembloit approuver mon erreur.
Hélas! en perdant ce qu'on aime,
On cesse de croire au bonheur.
« Projet d'une longue tendresse,
» Dis-je alors, projet insensé,
» Vous avez trompé ma jeunesse;
» Et le serment d'une Maîtresse
» Sur le sable est toujours tracé.

» Les femmes ont l'humeur légère,
» La nôtre doit s'y conformer;
» Si c'est un bonheur de leur plaire,
» C'est un malheur de les aimer ».
Me blâmez-vous? parlez sans feindre.
Amant fidèle, Amant quitté,
N'avois-je pas bien acheté
Le droit frivole de me plaindre?
Un homme sage, en pareil cas,
Se console & ne se plaint pas.
Je n'en fis rien, malgré l'absence;
Mes pleurs ont coulé constamment;
Et d'un amour sans espérance
J'ai gardé six ans le tourment.
Je suis guéri; de ma foiblesse
Le tems n'a laissé dans mon cœur
Qu'un souvenir plein de douceur
Et mêlé d'un peu de tristesse.
Je n'ai ni chagrins, ni plaisirs;
Je répète avec complaisance:
« Les dégoûts suivent l'inconstance,
» La constance fait des martyrs;
» Heureux qui borne ses désirs
» Au repos de l'indifférence »!
Mais quand je revois les attraits
De ce sexe aimable & volage,
Dans mon cœur je sens des regrets,
Et je dis: C'est pourtant dommage.

# *NOUVELLE*
# EXTRAORDINAIRE.

## *A M. le Chevalier de B.*

Tu connois la jeune Constance
Dont l'orgueil & l'indifférence
Intimidoient l'Amour, les Graces & les Jeux.
Sa pudeur sembloit trop farouche;
Rarement le sourire embellissoit sa bouche;
Rarement la douceur se peignoit dans ses yeux.
Les uns admiroient sa sagesse;
Tant de réserve à dix-neuf ans!
D'autres disoient: L'Amour est fait pour la jeunesse;
La Nature à Constance a refusé des sens.
Mais l'autre jour cette Lucrèce
D'un mal, nouveau pour elle, éprouva les douleurs.
On dit que malgré sa foiblesse
Elle sut retenir & ses cris & ses pleurs.
Ce dangereux effort épuisa son courage;
De ses sens un moment elle perdit l'usage;
Puis en ouvrant des yeux plus calmes & plus doux,
Elle trouva l'Amour couché sur ses genoux.

Pénétrer ce mystère est chose difficile.
Les uns, sur la foi de Virgile,

Disent que ce petit Amour
Au souffle du Zéphyr doit peut-être le jour.
Mais d'autres avec éloquence
Nous vantent le pouvoir de cette fleur sans nom
Qui servit autrefois à la chaste Junon,
Lorsqu'au Dieu des Combats elle donna naissance.
Décide, si tu peux. Hier j'ai vu Constance;
Constance a perdu sa fierté.
Le chagrin sur son front laisse un léger nuage,
Et la pâleur de son visage
Donne un charme à ses traits plus doux que la beauté.
Sa contenance est incertaine;
Ses yeux se lèvent rarement;
Elle rougit au mot d'Amant,
Soupire quelquefois, & ne parle qu'à peine.

## DÉLIRE.

### Traduction d'une Pièce Latine.

*Scribere jussit Amor.*

Il est passé, ce moment des plaisirs
Dont la vîtesse a trompé mes désirs;
Il est passé; belle & tendre Délie,
Ta jouissance a doublé mon bonheur.
Ouvre tes yeux noyés dans la langueur,
Et qu'un baiser te rappelle à la vie.

Celui-là seul connoît la volupté,
Celui-là seul sentira son ivresse,
Qui peut enfin avec sécurité
Sur le duvet posséder sa Maîtresse.
Le souvenir des obstacles passés
Donne au présent une douceur nouvelle;
A ses regards son Amante est plus belle;
Tous les attraits sont vus & caressés.
Avec lenteur sa main voluptueuse
D'un sein de neige entr'ouvre la prison,
Et de la rose il baise le bouton
Qui se durcit sous sa bouche amoureuse.
Lorsque ses doigts, égarés sur les lis,
Viennent enfin au temple de Cypris,
De la pudeur prévenant la défense,
Par un baiser il la force au silence.
Il donne un frein aux aveugles désirs;
La jouissance est long-tems différée;
Il la prolonge, & son ame enivrée
Boit lentement la coupe des plaisirs.

Jeune Délie, Amante fortunée,
Reste à jamais dans mes bras enchaînée.
Trouble charmant! le bonheur qui n'est plus
D'un nouveau rouge a coloré ta joue;
De tes cheveux le ruban se dénoue,
Et du corset les liens sont rompus.
Ah! garde-toi de ressaisir encore
Ce vêtement qu'ont dérangé nos jeux;

Ne m'ôte point ces charmes que j'adore,
Et qu'à la fois tous mes ſens ſoient heureux.
Nous ſommes ſeuls, je déſire, & tu m'aimes;
Reſte ſans voile, ô fille des Amours!
Ne rougis point; les Graces elles-mêmes
De ce beau corps ont formé les contours.
Partout mes yeux reconnoiſſent l'albâtre,
Partout mes doigts effleurent le ſatin.
Foible pudeur, tu réſiſtes en vain,
Des voluptés je baiſe le théâtre.
O toi! pardonne à ce dernier larcin,
Belle Délie; Amour eſt mon complice.
Mon corps friſſonne en s'approchant du tien.
Plus près encor, je ſens avec délice
Ton ſein brûlant palpiter ſous le mien.
Ah! laiſſe-moi, dans mes tranſports avides,
Boire l'amour ſur tes lèvres humides.
Oui, ton haleine a coulé dans mon cœur,
Des voluptés elle y porte la flamme;
Objet charmant de ma tendre fureur,
Dans ce baiſer reçois toute mon ame.

A ces tranſports ſuccède la douceur
D'un long repos. Délicieux ſilence,
Calme des ſens, nouvelle jouiſſance,
Vous donnez ſeuls le ſuprême bonheur!

Puiſſent ainſi s'écouler nos journées
Aux voluptés en ſecret deſtinées!

Qu'un long amour m'assure tes attraits;
Qu'un long baiser nous unisse à jamais.
L'âge viendra; jouissons, ô Délie!
Le plaisir seul donne un prix à la vie.
Plaisir, transports, doux présens de Vénus,
Il faut mourir, quand on vous a perdus!

## A M. DE F...

JEUNE Favori d'Apollon,
Vous vous ressouvenez peut-être
Qu'autrefois au sacré Vallon
Le même jour nous vit paroître.
Vous preniez un chemin pénible & dangereux;
Je n'osai m'engager dans cet étroit passage;
Je vous souhaitai bon voyage,
Et le voyage fut heureux.
Pour moi, prêt à choisir une route nouvelle,
Sous des bosquets de fleurs j'apperçus Érato;
Je la trouvai jolie; elle fut peu cruelle;
Tandis que vous montiez sur le double coteau,
Je perdois mon tems avec elle.
Votre choix est meilleur; vos hommages naissans
Ont déjà pour objet la Muse de la Gloire,
Et dans le livre de Mémoire
Sa main notera tous vos chants.
A de moindres succès mes vers doivent prétendre.

Les Belles quelquefois les liront en secret;
Et l'Amante sensible à son Amant distrait
Indiquera du doigt le morceau le plus tendre.

# ÉPITRE

## A MADAME DE B.

*Écrite pendant une maladie.*

MA santé fuit; cette infidelle
Ne promet pas de revenir;
Et la Nature qui chancelle
A déjà su me prévenir
De ne pas trop compter sur elle.
Au second acte brusquement
Finira donc ma comédie;
Vîte je passe au dénoûment,
La toile tombe, & l'on m'oublie.

J'ignore ce qu'on fait là-bas.
Si du sein de la nuit profonde
On peut revenir en ce monde,
Je reviendrai, n'en doutez pas.
Mais je n'aurai jamais l'allure
De ces Revenans indiscrets,
Qui précédés d'un long murmure,
Se plaisent à pâlir leurs traits,

Et

Et dont la funèbre parure,
Inspirant toujours la frayeur,
Ajoute encore à la laideur
Qu'on reçoit dans la sépulture.
De vous plaire je suis jaloux,
Et je veux rester invisible.
Souvent du Zéphyr le plus doux
Je prendrai l'haleine insensible;
Tous mes soupirs seront pour vous;
Ils feront vaciller la plume
Sur vos cheveux noüés sans art,
Et disperseront au hasard
La foible odeur qui les parfume.
Si la rose que vous aimez
Renaît sur son trône de verre;
Si de vos flambeaux rallumés
Sort une plus vive lumière;
Si l'éclat d'un nouveau carmin
Colore soudain votre joue,
Et si souvent d'un joli sein
Le nœud trop serré se dénoue;
Si le sopha plus mollement
Cède au poids de votre paresse;
Donnez un souris seulement
A tous ces soins de ma tendresse.
Quand je reverrai les attraits
Qu'effleura ma main caressante,
Ma voix amoureuse & touchante
Pourra murmurer des regrets;

Et vous croirez alors entendre
Cette harpe qui, sous mes doigts,
Sut vous redire quelquefois
Ce que mon cœur savoit m'apprendre.
Aux douceurs de votre sommeil
Je joindrai celles du mensonge;
Moi-même, sous les traits d'un songe,
Je causerai votre réveil.
Charmes nus, fraîcheur du bel âge,
Contours parfaits, grace, embonpoint,
Je verrai tout; mais quel dommage!
Les Morts ne ressuscitent point.

## LES PARADIS.

L'AUTRE monde, Zelmis, est un monde inconnu
Où s'égare notre pensée.
D'y voyager sans fruit la mienne s'est lassée;
Pour toujours j'en suis revenu.
J'ai vu dans ce pays des fables
Les divers Paradis qu'imagina l'erreur;
Il en est bien peu d'agréables;
Aucun n'a satisfait mon esprit & mon cœur.
Vous mourez, nous dit Pythagore,
Mais sous un autre nom vous renaissez encore,
Et ce globe à jamais par vous est habité.
Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge,

Philosophe imprudent, & jadis trop vanté?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.
Ments à notre avantage, ou dis la vérité.

Celui-là mentit avec grace,
Qui créa l'Élysée & les eaux du Léthé.
Mais dans cet asile enchanté
Pourquoi l'Amour heureux n'a-t-il pas une place?
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé?
Du calme & du repos quelquefois on se lasse;
On ne se lasse point d'aimer & d'être aimé.

Le Dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ses Guerriers,
Leur promettoit dans l'autre vie
Des armes, des combats, & de nouveaux lauriers.
Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,
J'honore la valeur, à d'Estaing j'applaudis;
Mais je pense qu'en Paradis
Il ne faut plus tuer personne.

Un autre espoir séduit le Nègre infortuné
Qu'un Marchand arracha des déserts de l'Afrique.
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné.
Mais quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux au pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas.

Pour moi, vivant ou mort, je reſte ſur vos pas;
Non, Zelmis, après mon trépas,
Je ne chercherai point les bords qui m'ont vu naître.
Mon Paradis ne ſauroit être
Aux lieux où vous ne ſerez pas.

Jadis au milieu des nuages
L'Habitant de l'Écoſſe avoit placé le ſien.
Il donnoit à ſon gré le calme ou les orages.
Des Mortels vertueux il cherchoit l'entretien.
Entouré de vapeurs brillantes,
Couvert d'une robe d'azur,
Il aimoit à gliſſer ſous le ciel le plus pur,
Et ſe montroit ſouvent ſous des formes riantes.

Ce paſſe-tems eſt aſſez doux;
Mais de ces Sylphes, entre nous,
Je ne veux point groſſir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre;
Une ombre eſt peu de choſe, & les corps valent mieux;
Gardons-les. Mahomet eut grand ſoin de nous dire
Que dans ſon Paradis l'on entroit avec eux.
Des Houris c'eſt l'heureux empire.
Là, les attraits ſont immortels;
Hébé n'y vieillit point; la belle Cythérée,
D'un hommage plus doux conſtamment honorée,
Y prodigue aux Élus des plaiſirs éternels.

Mais je voudrois y voir un maître que j'adore,
L'Amour, qui donne seul un charme à nos désirs,
L'Amour, qui donne seul de la grace aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirois encore
La tranquille & pure Amitié;
Et d'un cœur trop sensible elle auroit la moitié.
Asile d'une paix profonde,
Ce lieu seroit alors le plus beau des séjours;
Et ce Paradis des Amours,
Si vous vouliez, Zelmis, on l'auroit en ce monde.

## ÉPITRE A MESSIEURS DU CAMP DE SAINT-ROCH.

MESSIEURS de Saint-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie;
En avez-vous là pour la vie,
Ou quelque jour finirez-vous?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger;
Mais vous mettez à bout la nôtre.
Soyez donc battans ou battus;
Messieurs du Camp & du Blocus,

Terminez de façon ou d'autre,
Terminez, car on n'y tient plus.

Fréquentes sont vos canonades;
Mais, hélas! qu'ont-elles produit?
Le tranquille Anglois dort au bruit
De vos nocturnes pétarades;
Ou s'il répond de tems en tems
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire: Je vous entends.

Quatre ans ont dû vous rendre sages;
Laissez-donc là vos vieux ouvrages,
Quittez vos vieux retranchemens,
Retirez-vous, vieux Assiégeans;
Un jour ce mémorable siège
Sera fini par vos enfans,
Si toutefois Dieu les protège.
Mes amis, vous le voyez bien,
Vos bombes ne bombardent rien;
Vos bélandres & vos corvettes,
Et vos travaux & vos Mineurs,
N'épouvantent que les Lecteurs
De vos redoutables Gazettes;
Votre Blocus ne bloque point;
Et, grace à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse
Ne périront que d'embonpoint.

# CONFESSION

## *D'UNE JOLIE FEMME.*

MON ſexe eſt, dit-on, peu ſincère,
Sur-tout quand il parle de lui.
Je n'en ſais rien; mais ſans myſtère
Je veux m'expliquer aujourd'hui.

J'ai réfléchi dès mon enfance.
Ma vive curioſité
Que l'on condamnoit au ſilence
Augmentoit par la réſiſtance;
Et malgré ma frivolité,
Ma timide inexpérience
Cherchoit toujours la vérité.
J'écoutois, malgré la défenſe;
Mes yeux ne ſe fermoient ſur rien;
Et ma petite intelligence
Me ſervoit parfois aſſez bien.

A la toilette de ma mère
J'allois recevoir des leçons.
Je pris des airs & des façons;
Et dès ſept ans, je voulus plaire.
Si quelqu'un de moi s'occupoit,
Si quelqu'un me trouvoit jolie,

Ma petite ame énorgueillie
Aussi-tôt vers lui s'échappoit.
Si quelqu'un goûtoit mon ramage,
Je déraisonnois encor mieux.
Si quelqu'un disoit : Soyez sage,
Il devenoit laid à mes yeux,
Et ma haine étoit son partage.

A douze ans le Couvent s'ouvrit:
A quatorze je savois lire,
Danser, & chanter, & médire.
Ah! que de choses l'on m'apprit!

Pour ajouter à ma science,
Je dévorai quelques Romans.
Dans le beau pays des Amans
Je m'égarai sans défiance.
Que ce pays plut à mon cœur!
Que de chimères insensées
Dont je savourois la douceur!
Combien de nuits trop tôt passées!
Que de jours trop tôt disparus!
Que d'instans alors j'ai perdus!
Dans ce pays imaginaire,
L'Amour étoit toujours sincère,
Soumis jusques dans son ardeur,
Tendre & fleuri dans son langage,
Jamais ingrat, jamais volage,

Et toujours le Dieu du bonheur.
Hélas! de ce monde factice,
Charmant ouvrage du caprice,
Dans le vrai monde je passai.
Quel changement, quelle surprise!
O combien je m'étois méprise!
L'Amour m'y paroissoit glacé;
Foible ou trompeur dans ses tendresses,
Fade & commun dans ses propos,
Trop gai, trop ami du repos,
Et trop mesquin dans ses promesses.
Quoi! m'écriai-je, voila tout!
L'ennui me rendit indolente.
Mon cœur, trompé dans son attente,
Fut indifférent par dégoût.

Bientôt avec obéissance
J'acceptai le joug de l'hymen,
Et docile par ignorance,
A son arbitraire puissance
Je me soumis sans examen.
Mais enhardi par ma foiblesse,
Et rassuré par ma sagesse,
Il devint un tyran jaloux.
Dès ce jour il cessa de l'être;
Mes yeux s'ouvrirent sur ce maître
Qui me laissoit à ses genoux.
Quoi! me dis-je tout étonnée,
Ils ont les fleurs de l'hyménée,

Et les épines sont pour nous?
Pourquoi de la chaîne commune
Nous laissent-ils porter le poids?
Et pourquoi nous donner des loix,
Quand ils n'en reçoivent aucune?

D'un aussi bon raisonnement
Dangereuse est la conséquence;
Et si par malheur un Amant
Paroît dans cette circonstance,
Au pouvoir de son éloquence
On résiste bien foiblement.
Le mien parut; il étoit tendre;
La grace animoit ses discours;
Je sus combattre & me défendre;
Mais peut-on combattre toujours?

De l'amour je connus l'ivresse,
Je connus son enchantement.
J'étois fière de ma foiblesse;
J'immolois tout à mon Amant.
Mais cet Amant devint parjure;
Le chagrin accabla mon cœur;
Je ne vis rien dans la Nature
Qui pût réparer ce malheur;
Je crus mourir de ma douleur.
Le tems, ce grand consolateur,
Le tems sut guérir ma blessure.

J'oubliai mes égaremens,
J'oubliai que je fus sensible,
Et je revis d'un œil paisible
Celui qui causa mes tourmens.
Dans sa tranquillité nouvelle
Mon cœur désormais affermi,
De l'Amant le plus infidèle
A fait le plus fidèle Ami.

Son exemple me rendit sage.
De systême alors je changeai,
Et sur un sexe trop volage
Sans scrupule je me vengeai.
Je m'instruisis dans l'art de plaire,
Je devins coquette & légère,
Et m'entourai d'adorateurs.
Je ne suis pas toujours cruelle;
Mais je suis toujours infidelle,
Et je sais tromper les trompeurs.
Tout bas sans doute l'on m'accuse
D'artifice & de trahison.
Messieurs, le reproche est fort bon;
Mais votre exemple est mon excuse.



# LE TOMBEAU
## D'EUCHARIS.

Elle n'est déjà plus, & de ses heureux jours
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.
Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.
Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,
Amitié consolante & tendre,
De cet objet chéri viens recueillir la cendre.
Loin d'un monde froid & trompeur,
Choisissons à sa tombe un abri solitaire;
Entourons de cyprès son urne funéraire.
Que la jeunesse en deuil y porte avec ses pleurs
Des roses à demi fanées;
Que les Graces plus loin, tristes & consternées,
S'enveloppent du voile, emblême des douleurs.
Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable,
Appuyé sur le monument;
Ses pénibles soupirs s'échappent sourdement;
Ses pleurs ne coulent pas; le désespoir l'accable.

L'instant du bonheur est passé;
Fuyez, plaisirs bruyans, importune allégresse.
Eucharis ne nous a laissé
Que la triste douceur de la pleurer sans cesse.



## A M. DE S.

Du plus grand Pareſſeux de France
Je reçois enfin quelques mots;
Et ſa plume avec négligence
Me donne le détail de ſes galans travaux.
Sous quel aſtre propice avez-vous pris naiſſance,
O le plus heureux des amis!
Vous me rendez les jours de mon adoleſcence;
En vous liſant, je rajeunis.

Un cœur tout neuf, une aimable Maîtreſſe,
Durant le jour mille déſirs,
Durant la nuit mille plaiſirs,
Peu de prudence, & beaucoup de tendreſſe,
Un Argus à ſéduire, une mère à tromper,
L'heure du rendez-vous toujours lente à frapper;
De tous ces malheurs de jeuneſſe
Autrefois je fus affligé.
Hélas! que mon ſort eſt changé!
Des paſſions je n'ai plus le délire;
L'air de Paris a deſſéché mon cœur;
Ma voix a perdu ſa fraîcheur;
De dépit j'ai briſé ma lyre.

La douce volupté fuit ce bruyant ſéjour;
Ici l'on plaît par l'artifice,

Les désirs meurent en un jour,
Le trompeur est dupe à son tour,
Et dans cette amoureuse lice
On fait tout, excepté l'amour.
Je pars; je vais chercher loin des bords de la Seine
Une Beauté naïve & prête à s'enflammer;
Et je vole avec vous au fond de la Lorraine,
Puisqu'on y sait encore aimer.

*Fin du Supplément.*



# TABLE

## DU SUPPLÉMENT.

FIN.



